Ivan Tourgueniev

Premier amour

Be*Q*



Ivan Tourgueniev

Premier amour

Nouvelles
et poèmes en prose

Traduction de Michel Rostislav Hofman

Préface d'André Maurois

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 603 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Dimitri Roudine

Journal d’un homme de trop / Trois rencontres

Premier amour

Édition de référence :

Le Livre de Poche.

Préface

Gogol, Tourgueniev, Tolstoï, Dostoïevski, les maîtres du roman russe au XIXe siècle, forment un groupe de génies entre lesquels il serait impossible autant que vain d'établir un classement. Gogol fut le premier en date et le maître de tous. Tourgueniev eut la faveur des grands écrivains français de son temps : Flaubert, Sand, en partie parce qu'il était leur ami, en partie parce que son art délicat se trouvait en accord avec le goût français. Plus tard, la masse puissante des écrits de Tolstoï, les déchirantes confessions de Dostoïevski parurent affaiblir la position de Tourgueniev. « C'est l'usage, dit le critique anglais Robert Lynd, lorsqu'on fait l'éloge d'un écrivain russe, de le faire au dépens des autres. Tout se passe comme si les hommes étaient monothéistes dans leur dévotion aux dieux littéraires et ne pouvaient supporter de voir rendre un culte aux divinités rivales. »

La vérité est que Tourgueniev n'a jamais cherché à mettre en mouvement, comme Tolstoï dans *Guerre et Paix*, tout un peuple de créatures. La qualité d'une œuvre ne se mesure ni à ses dimensions, ni à

l’importance de l’objet représenté. C’est comme si l’on disait que Vermeer n’est pas un grand peintre parce qu’il n’a peint que de petits intérieurs. Peu nous importe que Tourgueniev, dans les *Récits d’un Chasseur*, ne nous ait donné que les portraits de quelques paysans, ses voisins. Un tableau limité, mais exact, nous en apprend plus sur l’humanité qu’une fresque démesurée. Bien que *Premier Amour* ne soit que le récit, très simple, d’un amour adolescent, on y peut observer, avec les délicieuses et folles expériences de la jeunesse, la violence entrevue des passions de l’âge mûr. Presque rien n’est dit ; tout est suggéré. Dans cette nouvelle si brève, Tourgueniev atteint à la perfection de son art – et de tout art.

I

Quand Tourgueniev préparait un roman, il dressait d’abord une liste de personnages. Souvent le nom réel du modèle y était indiqué à côté de celui du héros. Ainsi dans les notes initiales sur *Premier Amour*, on lit :

Moi, petit garçon de treize ans

Mon père, trente-huit ans

Ma mère, trente-six ans.

Puis il a corrigé : *moi – petit garçon de quinze ans,* ayant sans doute pensé que sa propre précocité sentimentale paraîtrait peu vraisemblable.

C'est un des traits de Tourgueniev qu'il n'aime pas à inventer. Il peint d'après nature et la description, dans *Premier Amour*, de la famille du héros est celle du ménage des parents de l'auteur. « Mon père, jeune et beau garçon, avait fait un mariage de raison. Ma mère, de dix ans plus vieille que lui, avait eu une existence fort triste : toujours inquiète, jalouse, taciturne, elle n'osait pas se trahir en présence de son mari qu'elle craignait beaucoup... Et lui, affectait une sévérité froide et distante... »

Dans la vie réelle, le père de l'écrivain, Serge Ivanovitch Tourgueniev, avait été un officier de cuirassiers, presque ruiné, aux yeux bleus calmes, énigmatiques, aux lèvres sensuelles et ironiques. Dans un domaine voisin de la ville qu'habitait ce cuirassier vivait une jeune fille violente, passionnée, autoritaire, à laquelle un oncle avait légué la terre de Spasskoïé, vingt villages et plus de cinq mille âmes. Elle rencontra le bel officier. Elle avait six ans de plus que lui, mais décida qu'elle l'épouserait. Il se défendit peu ; un officier sans fortune résiste mal à une jeune fille énergique qui apporte en dot cinq mille âmes.

Curieuse union, qui ne pouvait être heureuse. Le colonel Tourgueniev, parmi les servantes, se choisissait de jolies maîtresses. Il était séduisant et avait, avec l'apparence extérieure d'un géant, l'âme féminine. Ivan Tourgueniev, son fils, hérita sa stature et sa faiblesse. Vers 1827, alors qu'il avait treize ans, la famille partit pour Moscou, où Ivan fit ses études. C'était un garçon doux, rêveur, qui aimait les vers et la littérature, surprenant alliage de sensualité et de sentimentalité. La maison était pleine de filles très belles, toutes à la merci de leur jeune maître. Il mêlait à des idées exaltées sur la divine essence de l'amour une vie de débauche qu'encourageait sa mère, masculine jusque dans son cynisme.

Plus tard, il dit à Flaubert : « Moi, ma vie est saturée de féminité. Il n'y a ni livre, ni quoi que ce soit au monde qui ait pu me tenir lieu et place de la femme. » Quand il évoquait l'adolescent qu'il avait été : « Je me souviens, disait-il, qu'en ce temps-là l'image d'une femme, le fantôme de l'amour, ne se dressaient presque jamais dans mon esprit avec des contours bien définis. Mais dans tout ce que je pensais, dans tout ce que je ressentais, se cachait cependant un pressentiments conscient et poétique, de quelque chose d'inconnu, d'inexprimablement doux et féminin.

Tel est bien le héros de *Premier Amour*, mûr de

toute passion, au hasard des rencontres. L'aventure que décrit le livre arriva-t-elle dans la vie ? Yvan fut-il vraiment le rival malheureux de son père ? C'est possible. Les natures des deux hommes rendent le drame vraisemblable et il y a, dans le journal des Goncourt, le récit d'un dîner Magny où chacun des convives dut conter son premier amour et où seul Tourgueniev eut une belle histoire à dire. Mais il est probable que, comme tout romancier, il juxtaposa des éléments d'origines différentes.

On sait par exemple qu'en 1843, il était devenu amoureux de la cantatrice Pauline Viardot. À Pétersbourg, après les représentations, il était admis avec quelques autres dans la loge de Pauline. Au centre de cette loge on voyait une grande peau d'ours blanc. Pauline s'asseyait au centre. Le droit de s'asseoir près d'elle sur une des pattes était un honneur recherché. Tourgueniev occupait la patte n° 3. Chacun des occupants devait pendant l'entracte raconter une histoire à Mme Viardot.

Comment ne pas penser à ce souvenir quand on découvre l'héroïne de *Premier Amour*, Zinaïda, entourée de quatre jeunes gens, leur faisant confesser leurs secrets, leur inspirant l'amour et la crainte, les obligeant à agir comme des marionnettes et selon son humeur du moment ? Mais Mme Viardot, personne

maternelle, croyait plutôt à l'amitié passionnée qu'à l'amour. Elle était surtout artiste et s'attachait au hommes dont la vie, comme la sienne, était tissée de musique. Si elle a fourni un trait pour *Premier Amour*, Zinaïda est bien la femme slave, fantasque et mystérieuse, comme la souhaitait Tourgueniev, sœur de l'Irène de *Fumée*, régnant sur ses multiples et faibles amoureux, mais vaincue à son tour par l'homme mûr aux cheveux gris bouclés, plus capricieux encore qu'elle-même, plus féminin et plus violent.

Il semble que tout homme soit marqué par un certain type de femme, rencontré ou imaginé dans l'adolescence, et qu'il cherche toute sa vie à retrouver. Telle avait été la Sylphide de Chateaubriand, telle l'Espagnole de Victor Hugo qu'il crut voir en sa femme Adèle parce qu'elle avait des yeux noirs, telles furent les adorables folles de Tourgueniev, toujours préférées aux amantes douces et sûres, mais toujours aussi vaincues par la vie, et finissant dans le malheur ou la mort.

II

D'où vient le charme irrésistible de ce court roman ? D'abord de la vérité avec laquelle il peint l'un des

moments les plus enivrants et l’un des plus difficiles à fixer de toute vie humaine. Tourgueniev a écrit *Premier Amour* à quarante-deux ans, mais il n’avait rien oublié de ses émotions d’adolescent. « Sentiments timides, douce mélodie, franchise et bonté d’une âme qui s’éprend, joie languide des premiers attendrissements de l’amour, où êtes-vous ? On pense à Musset « Candeur des premiers jours, qu’êtes-vous devenue ? » Mais sans doute Musset n’avait-il pas éprouvé au même point cet amour qui est désir de dévouement, passion chevaleresque, bonheur surhumain pour de minuscules faveurs.

Ensuite de Zinaïda elle-même : « Sa beauté et sa vivacité constituaient un curieux mélange de malice et d’insouciance, d’artifice et d’ingénuité, de calme et d’agitation. Le moindre de ses gestes, ses paroles les plus insignifiantes dispensaient une grâce charmante et douce, alliée à une force originale et enjouée. Son visage changeant trahissait presque en même temps l’ironie, la gravité et la passion. Les sentiments les plus divers, aussi rapides et légers que l’ombre des nuages par un jour de soleil et de vent, passaient sans cesse dans ses yeux et sur ses lèvres. » J’ai essayé de peindre une femme du même caractère dans *Climats*. Cela n’est possible que par la multiplicité des détails vrais. Ceux qu’a trouvés Tourgueniev dans sa mémoire et son imagination font un personnage inoubliable. La

première apparition de Zinaïda dans le jardin, sa tendresse impérative et moqueuse, arrachent au lecteur le même cri de surprise et de ravissement qu'au héros. On va, me dit-on, tirer un film de *Premier Amour ;* il faudra que ce moment-là y soit un choc incomparable.

Enfin et surtout de l'art exquis du romancier. Si Tourgueniev est un réaliste par la vérité des détails, c'est par leur choix qu'il est un grand artiste. Il laisse la vision ressusciter en lui, puis il note le trait qui surgit le premier et qui est le détail essentiel, celui auquel les autres font cortège. Retenir le trait essentiel, suggérer plutôt qu'indiquer, ce sont les règles d'une certaine forme d'art, délicieuse et pourtant vigoureuse. On a très souvent comparé l'art de Tourgueniev à l'art grec et c'est une comparaison exacte parce que dans l'un comme dans l'autre un tout complexe est évoqué par une image fine et choisie. Voyez à la fin de *Premier Amour* la scène, inexpliquée, où Zinaïda baise la marque du coup de cravache que son amant vient de lui donner sur son bras nu. Nous ne savons rien ; l'enfant qui décrit ne comprend pas ; mais tout est clair, terrible et beau.

Jamais romancier n'a fait preuve d'une économie de moyens aussi complète. Comment Tourgueniev peut-il, par des livres aussi courts, donner une telle impression de durée et de plénitude ? Si l'on analyse sa méthode,

on trouve un art de construction très caché et très parfait. Les romans de Tourgueniev, comme les tragédies classiques, se passent en un moment de crise. Balzac établit, avant de bâtir, de solides fondations descriptives ; les romanciers anglais racontent toute la vie du héros ; Tourgueniev, lui, plonge brusquement dans le sujet. Le drame de *Premier Amour* (hors un bref épilogue) se passe en quelques semaines.

Ce romancier est un poète. Il sait unir la nature aux émotions humaines. Tout roman de Tourgueniev évoque quelque image naturelle associée aux passions. On ne peut oublier le jardin de *Premier Amour*, le gazon bordé de framboisiers verts, le pin solitaire au fond du parc ; ni dans *Dimitri Roudine* l'étang du dernier rendez-vous ; ni dans *Fumée* les nuages qui se dissipent lentement au-dessus de la campagne. Et pourquoi Tourgueniev sait-il si bien associer l'amour et la nature ? Parce qu'il avait vécu cette association. Le grand malheur de ses amis français, de Goncourt comme de Zola, c'est qu'ils n'avaient jamais été très sérieusement amoureux. « Ce n'est pas le talent qui leur manque, disait Tourgueniev, mais ils ne suivent pas la bonne route et ils imaginent trop. Leur littérature pue la littérature. »

Tourgueniev, lui, avait été amoureux. Il s'était assis sur une des pattes de l'ours blanc. Amitié, amour, il

avait éprouvé ces sentiments passionnés qui donnent à l'âme une couleur si particulière que tout de suite, chez l'écrivain comme chez tout homme, on reconnaît à une sorte de générosité celui qui a connu l'amour vrai. Cela est vrai de Stendhal comme de Tourgueniev. D'où Clélia Conti et Mme de Rênal comme Zinaïda et Irène. Tourgueniev n'a aucune morale à nous proposer, pas de métaphysique, pas de doctrine philosophique. Ce n'est pas son métier. Il raconte une histoire ; il nous fait connaître des êtres humains. Il nous offre le meilleur exemple de ce que peut être le roman pur. Dans ses livres, nous trouvons la vie « comme elle est dans nos cœurs, triste, changeante, mystérieuse ». Il a compris le caractère cruel de cette vie ; il n'a pas cherché à le masquer ; mais il n'a pas douté de la nature humaine. L'adolescent de *Premier Amour* n'a jamais regretté d'avoir souffert par – et pour – Zinaïda. Et chacun de nous ne pourrait-il dire comme lui : « À présent que les ombres du soir commencent à envelopper ma vie, que me reste-t-il de plus frais et de plus cher que le souvenir de cet orage matinal, printanier et fugace ? »

André MAUROIS

de l'Académie française.

Premier amour

Les invités avaient pris congé depuis longtemps. L'horloge venait de sonner la demie de minuit. Seuls, notre amphitryon, Serge Nicolaiévitch et Vladimir Pétrovitch restaient encore au salon.

Notre ami sonna et fit apporter les reliefs du repas.

« Nous sommes bien d'accord, messieurs, fit-il en s'enfonçant dans son fauteuil et en allumant un cigare, chacun de nous a promis de raconter l'histoire de son premier amour. À vous le dé, Serge Nicolaiévitch. »

L'interpellé, un petit homme blond au visage bouffi, regarda l'hôte, puis leva les yeux au plafond.

« Je n'ai pas eu de premier amour, déclara-t-il enfin. J'ai commencé directement par le second.

– Comment cela ?

– Tout simplement. Je devais avoir dix-huit ans environ quand je m'avisai pour la première fois de faire un brin de cour à une jeune fille, ma foi fort mignonne, mais je me suis comporté comme si la chose ne m'était pas nouvelle ; exactement comme j'ai fait plus tard avec les autres. Pour être franc, mon premier – et mon dernier – amour remonte à l'époque où j'avais six ans. L'objet de ma flamme était la bonne qui s'occupait de

moi. Cela remonte loin, comme vous le voyez, et le détail de nos relations s’est effacé de ma mémoire. D’ailleurs, même si je m’en souvenais, qui donc cela pourrait-il intéresser ?

– Qu’allons-nous faire alors ? se lamenta notre hôte... Mon premier amour n’a rien de très passionnant, non plus. Je n’ai jamais aimé avant de rencontrer Anna Ivanovna, ma femme. Tout s’est passé le plus naturellement du monde : nos pères nous ont fiancés, nous ne tardâmes pas à éprouver une inclination mutuelle et nous nous sommes mariés vite. Toute mon histoire tient en deux mots. À vrai dire, messieurs, en mettant la question sur le tapis, c’est sur vous que j’ai compté, vous autres, jeunes célibataires... À moins que Vladimir Pétrovitch ne nous raconte quelque chose d’amusant...

– Le fait est que mon premier amour n’a pas été un amour banal », répondit Vladimir Pétrovitch, après une courte hésitation.

C’était un homme d’une quarantaine d’années, aux cheveux noirs, légèrement mêlés d’argent.

« Ah ! Ah ! Tant mieux !... Allez-y ! On vous écoute !

– Eh bien, voilà... Ou plutôt non, je ne vous raconterai rien, car je suis un piètre conteur et mes

récits sont généralement secs et courts ou longs et faux... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais consigner tous mes souvenirs dans un cahier et vous les lire ensuite. »

Les autres ne voulurent rien savoir, pour commencer, mais Vladimir Pétrovitch finit par les convaincre. Quinze jours plus tard, ils se réunissaient de nouveau et promesse était tenue.

Voici ce qu'il avait noté dans son cahier :

I

J'avais alors seize ans. Cela se passait au cours de l'été 1833.

J'étais chez mes parents, à Moscou. Ils avaient loué une villa près de la porte Kalougski, en face du jardin Neskoutchny. Je me préparais à l'université, mais travaillais peu et sans me presser.

Point d'entraves à ma liberté : j'avais le droit de faire tout ce que bon me semblait, surtout depuis que je m'étais séparé de mon dernier précepteur, un Français qui n'avait jamais pu se faire à l'idée d'être tombé en

Russie *comme une bombe*[1] et passait ses journées étendu sur son lit avec une expression exaspérée.

Mon père me traitait avec une tendre indifférence, ma mère ne faisait presque pas attention à moi, bien que je fusse son unique enfant : elle était absorbée par des soucis d'une autre sorte.

Mon père, jeune et beau garçon, avait fait un mariage de raison. Ma mère, de dix ans plus vieille que lui, avait eu une existence fort triste : toujours inquiète, jalouse, taciturne, elle n'osait pas se trahir en présence de son mari qu'elle craignait beaucoup. Et lui, affectait une sévérité froide et distante... Jamais je n'ai rencontré d'homme plus posé, plus calme et plus autoritaire que lui.

Je me souviendrai toujours des premières semaines que j'ai passées à la villa. Il faisait un temps superbe. Nous nous étions installés le 9 mai, jour de la Saint-Nicolas. J'allais me promener dans notre parc, au Neskoutchny, ou de l'autre côté de la porte de Kalougsky ; j'emportais un cours quelconque – celui de Kaïdanov, par exemple – mais ne l'ouvrais que rarement, passant la plus claire partie de mon temps à déclamer des vers dont je savais un grand nombre par cœur. Mon sang s'agitait, mon cœur se lamentait avec

---

[1] En français dans le texte.

une gaieté douce, j’attendais quelque chose, effrayé de je ne sais quoi, toujours intrigué et prêt à tout. Mon imagination se jouait et tourbillonnait autour des mêmes idées fixes, comme les martinets, à l’aube, autour du clocher. Je devenais rêveur, mélancolique ; parfois même, je versais des larmes. Mais à travers tout cela, perçait, comme l’herbe au printemps, une vie jeune et bouillante.

J’avais un cheval. Je le sellais moi-même et m’en allais très loin, tout seul, au galop. Tantôt je croyais être un chevalier entrant dans la lice – et le vent sifflait si joyeusement à mes oreilles ! – tantôt je levais mon visage au ciel, et mon âme large ouverte se pénétrait de sa lumière éclatante et de son azur.

Pas une image de femme, pas un fantôme d’amour ne s’était encore présenté nettement à mon esprit ; mais dans tout ce que je pensais, dans tout ce que je sentais, il se cachait un pressentiment à moitié conscient et plein de réticences, la prescience de quelque chose d’inédit, d’infiniment doux et de féminin...

Et cette attente s’emparait de tout mon être : je la respirais, elle coulait dans mes veines, dans chaque goutte de mon sang... Elle devait se combler bientôt.

Notre villa comprenait un bâtiment central, en bois, avec une colonnade flanquée de deux ailes basses ; l’aile gauche abritait une minuscule manufacture de

papiers peints... Je m’y rendais souvent. Une dizaine de gamins maigrichons, les cheveux hirsutes, le visage déjà marqué par l’alcool, vêtus de cottes graisseuses, sautaient sur des leviers de bois qui commandaient les blocs de presses carrées. De cette manière, le poids de leur corps débile imprimait les arabesques multicolores du papier peint. L’aile droite, inoccupée, était à louer.

Un beau jour, environ trois semaines après notre arrivée, les volets des fenêtres s’y ouvrirent bruyamment, j’aperçus des visages de femmes – nous avions des voisins. Je me rappelle que le soir même, pendant le dîner, ma mère demanda au majordome qui étaient les nouveaux arrivants. En entendant le nom de la princesse Zassekine, elle répéta d’abord, avec vénération : « Ah ! une princesse », puis elle ajouta : « Pour sûr, quelque pauvresse. »

« Ces dames sont arrivées avec trois fiacres, observa le domestique, en servant respectueusement le plat. Elles n’ont pas d’équipage, et quant à leur mobilier, il vaut deux fois rien.

– Oui, mais j’aime tout de même mieux cela », répliqua ma mère.

Mon père la regarda froidement et elle se tut.

Effectivement, la princesse Zassekine ne pouvait pas être une personne aisée : le pavillon qu’elle avait loué

était si vétuste, petit et bas, que même des gens de peu de fortune auraient refusé d'y loger. Pour ma part, je ne fis aucune attention à ces propos. D'autant plus que le titre de princesse ne pouvait pas me produire la moindre impression, car je venais précisément de lire *Les Brigands*, de Schiller.

II

J'avais contracté l'habitude d'errer chaque soir à travers les allées de notre parc, un fusil sous le bras, guettant les corbeaux. De tout temps, j'ai haï profondément ces bêtes voraces, prudentes et malignes. Ce soir-là, descendu au jardin, comme de coutume, je venais de parcourir vainement toutes les allées : les corbeaux m'avaient reconnu et leurs croassements stridents ne me parvenaient plus que de très loin. Guidé par le hasard, je m'approchai de la palissade basse séparant *notre* domaine de l'étroite bande jardinée qui s'étendait à droite de l'aile et en dépendait.

Je marchais, tête baissée, lorsque je crus entendre un bruit de voix ; je jetai un coup d'œil par-dessus la palissade, et m'arrêtai stupéfait... Un spectacle étrange s'offrait à mes regards.

À quelques pas devant moi, sur une pelouse bordée

de framboisiers verts, se tenait une jeune fille, grande et élancée, vêtue d’une robe rose à raies et coiffée d’un petit fichu blanc ; quatre jeunes gens faisaient cercle autour d’elle, et elle les frappait au front, à tour de rôle, avec une de ces fleurs grises dont le nom m’échappe, mais que les enfants connaissent bien : elles forment de petits sachets qui éclatent avec bruit quand on leur fait heurter quelque chose de dur. Les victimes offraient leur front avec un tel empressement, et il y avait tant de charme, de tendresse impérative et moqueuse, de grâce et d’élégance dans les mouvements de la jeune fille (elle m’apparaissait de biais), que je faillis pousser un cri de surprise et de ravissement... J’aurais donné tout au monde pour que ces doigts adorables me frappassent aussi.

Mon fusil glissa dans l’herbe ; j’avais tout oublié et dévorais des yeux cette taille svelte, ce petit cou, ces jolies mains, ces cheveux blonds légèrement ébouriffés sous le fichu blanc, cet œil intelligent à moitié clos, ces cils et cette joue veloutée...

« Dites donc, jeune homme, croyez-vous qu’il soit permis de dévisager de la sorte des demoiselles que vous ne connaissez pas ? » fit soudain une voix, tout contre moi.

Je tressaillis et restai interdit... Un jeune homme aux cheveux noirs coupés très courts me toisait d’un air

ironique, de l’autre côté de la palissade. Au même instant, la jeune fille se tourna également de mon côté... J’aperçus de grands yeux gris, sur un visage mobile qu’agita tout à coup un léger tremblement, et le rire, d’abord contenu, fusa, sonore, découvrant ses dents blanches et arquant curieusement les sourcils de la jeune personne... Je rougis piteusement, ramassai mon fusil et m’enfuis à toutes jambes, poursuivi par les éclats de rire. Arrivé dans ma chambre, je me jetai sur le lit et me cachai le visage dans les mains. Mon cœur battait comme un fou ; je me sentais confus et joyeux, en proie à un trouble comme je n’en avais jamais encore éprouvé.

Après m’être reposé, je me peignai, brossai mes vêtements et descendis prendre le thé. L’image de la jeune fille flottait devant moi ; mon cœur s’était assagi, mais se serrait délicieusement.

« Qu’as-tu donc ? me demanda brusquement mon père. Tu as tué un corbeau ? »

J’eus envie de tout lui raconter, mais je me retins et me contentai de sourire à part moi. Au moment de me coucher, je fis trois pirouettes sur un pied – sans savoir pourquoi – et me pommadai les cheveux. Je dormis comme une souche. Peu avant le petit jour, je me réveillai un instant, soulevai la tête, regardai autour de moi, plein de félicité – et me rendormis.

III

« Comment m’y prendre pour faire leur connaissance ? » Telle fut ma première pensée en me réveillant.

Je descendis au jardin avant le thé, mais évitai de m’approcher trop près de la palissade et n’aperçus âme qui vive.

Après le thé, je passai et repassai plusieurs fois devant *leur* pavillon et essayai de percer de loin le secret des croisées... À un moment donné, je crus deviner un visage derrière le rideau et m’éloignai précipitamment.

« Il faut tout de même bien que je fasse sa connaissance, me disais-je, en me promenant sans but dans la plaine sablonneuse qui s’étend devant Neskoutchny. Mais comment ? Voilà le problème. » J’évoquais les moindres détails de notre rencontre de la veille ; de toute l’aventure, c’était son rire qui m’avait frappé le plus, je ne savais pourquoi...

Pendant que je m’exaltais et imaginais toutes sortes de plans, le destin avait déjà pris soin de moi...

Pendant mon absence, ma mère avait reçu une lettre

de notre voisine. Le message était écrit sur un papier gris très ordinaire et cacheté avec de la cire brune, comme on n'en trouve généralement que dans les bureaux de poste ou sur les bouchons des vins de qualité inférieure. Dans cette lettre, où la négligence de la syntaxe ne cédait en rien à celle de l'écriture, la princesse demandait à ma mère de lui accorder aide et protection. Ma mère, selon notre voisine, était intimement liée avec des personnages influents, dont dépendait le sort de la princesse et de ses enfants, car elle était engagée dans de gros procès.

« Je madresse à vou, écrivait-elle, comme une fame noble à une autre fame noble, et d'autre part, il met agréable de profité de ce asart... » Pour conclure, ma princesse sollicitait l'autorisation de venir rendre visite à ma mère.

Cette dernière se montra fort ennuyée : mon père était absent et elle ne savait à qui demander conseil. Bien entendu, il n'était pas question de laisser sans réponse la missive de la « fame noble » – une princesse par-dessus le marché ! Mais que faire ? il semblait déplacé d'écrire un mot en français, et l'orthographe russe de ma mère était plutôt boiteuse ; elle le savait et ne voulait pas se compromettre.

Mon retour tombait à pic. Maman me demanda de me rendre incontinent chez la princesse et de lui

expliquer que l'on serait toujours heureux, dans la mesure du possible, de rendre service à Son Altesse et enchantés de la recevoir entre midi et une heure. La réalisation soudaine de mon désir voilé me remplit de joie et d'appréhension. Cependant, je n'en laissai rien voir et, avant d'accomplir la mission, montai dans ma chambre afin de passer une cravate neuve et ma petite redingote. À la maison, l'on me faisait porter encore veste courte et col rabattu, malgré mes protestations.

IV

Je pénétrai dans le vestibule étroit et mal tenu, sans réussir à maîtriser un tremblement involontaire, et croisai un vieux domestique chenu, dont le visage était couleur de bronze et les yeux mornes et petits, comme ceux d'un porc. Son front et ses tempes étaient burinés de rides profondes, comme je n'en avais encore jamais vu. Il portait un squelette de hareng sur une assiette. En m'apercevant, il repoussa du pied la porte qui donnait dans l'autre pièce et me demanda d'une voix brusque :

« Que désirez-vous ?

– Est-ce que la princesse Zassekine est chez elle ? » m'informai-je.

« Boniface ! » cria derrière la porte une voix de

femme éraillée.

Le domestique me tourna silencieusement le dos, offrit à mes regards une livrée fortement usée sur les omoplates, dont l'unique bouton, tout couvert de rouille, était frappé aux armes de la princesse, posa l'assiette sur le carreau et me laissa seul.

« Es-tu allé au commissariat ? » reprit la même voix.

Le domestique marmotta quelque chose.

« Tu dis... qu'il y a quelqu'un ?... le fils du patron d'à côté ?... Fais-le entrer !

– Veuillez entrer au salon », fit le domestique en réapparaissant devant moi et en ramassant son assiette.

Je rectifiai rapidement ma tenue et passai au « salon ».

J'étais dans une petite pièce pas très propre, meublée pauvrement et à la hâte. Une femme, âgée d'une cinquantaine d'années, nu-tête, se tenait assise dans un fauteuil aux bras cassés, près de la fenêtre. Elle portait une vieille robe de couleur verte et un fichu bariolé, en poil de chameau, autour du cou. Elle me dévorait littéralement de ses petits yeux noirs.

Je m'approchai d'elle et la saluai.

« Ai-je l'honneur de parler à la princesse Zassekine ?

– Oui, c’est moi. Et vous êtes le fils de M. V... ?

– Oui, princesse. Ma mère m’a chargé d’une commission pour vous.

– Asseyez-vous donc, je vous en prie... Boniface !... Où sont mes clefs ?... Est-ce que tu ne les as pas vues ? »

Je rapportai la réponse de ma mère à mon interlocutrice. Elle m’écouta en tambourinant sur la vitre avec ses gros doigts rouges et, quand j’eus fini de parler, me dévisagea de nouveau.

« Très bien. Je viendrai sans faute, dit-elle enfin. Comme vous êtes jeune ! Quel âge avez-vous, s’il n’est pas indiscret de vous le demander ?

– Seize ans », répondis-je avec une involontaire hésitation.

La princesse tira de sa poche quelques papiers graisseux et gribouillés, les porta tout contre son nez et se mit à les déchiffrer.

« Le bel âge, émit-elle soudain, en se tournant vers moi et en remuant sa chaise. Je vous en prie, pas de cérémonies, chez moi tout est simple. »

« Un peu trop », ajoutai-je à part moi, en jetant un coup d’œil dégoûté sur toute sa silhouette malpropre.

À cet instant précis, une autre porte s’ouvrit, et la

jeune fille de la veille apparut sur le seuil. Elle leva la main et un sourire moqueur éclaira son visage.

« C’est ma fille, dit la princesse, en la désignant du coude. Zinotchka, c’est le fils de notre voisin, M. V... Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

– Vladimir », balbutiai-je, plein de confusion, en me levant précipitamment.

« Et votre patronyme est ?

– Pétrovitch.

– Tiens ! J’ai connu un commissaire de police qui s’appelait également Vladimir Pétrovitch. Boniface, ne cherche plus les clefs : je les ai dans ma poche. »

La jeune fille me dévisageait toujours du même air moqueur, en clignant légèrement les yeux et la tête un peu penchée de côté.

« Je vous ai déjà vu, monsieur Voldémar, commença-t-elle. (Le son de sa voix d’argent me fit tressaillir d’un doux frisson.)... Vous voulez bien que je vous appelle ainsi, n’est-ce pas ?

– Mais comment donc, balbutiai-je à peine.

– Où ça ? » demanda la princesse.

La jeune fille ne lui répondit rien.

« Avez-vous une minute de libre ? m’interrogea-t-

elle de nouveau.

– Oui, mademoiselle.

– Voulez-vous m'aider à dévider cette pelote de laine ? Venez par ici, dans ma chambre. »

Elle sortit du « salon » avec un signe de tête. Je lui emboîtai le pas.

L'ameublement de la pièce où nous étions entrés était un peu mieux assorti et disposé avec plus de goût qu'au « salon ».

Mais, pour être tout à fait franc, c'est à peine si je m'en doutais : je marchais comme un somnambule et ressentais dans tout mon être une sorte de transport joyeux frisant la sottise.

La jeune princesse prit une chaise, chercha un écheveau de laine rouge, le dénoua soigneusement, m'indiqua un siège en face d'elle, et me mit la laine sur les mains tendues.

Il y avait dans tous ses gestes une lenteur amusante ; le même sourire, clair et espiègle, errait au coin de ses lèvres entrouvertes. Elle commença à enrouler la laine sur un carton plié en deux et m'illumina tout soudain d'un regard si rapide et rayonnant que je baissai les yeux malgré moi. Lorsque ses yeux, généralement à moitié clos, s'ouvraient de toute leur immensité, son visage se transfigurait instantanément, inondé d'un rai

de soleil.

« Qu’avez vous pensé de moi hier, m’sieur Voldémar ? me demanda-t-elle au bout de quelque temps. Je gage que vous m’avez sévèrement jugée.

– Moi... princesse... je n’ai rien pensé du tout... comment pourrais-je me permettre de..., balbutiai-je tout désemparé.

– Écoutez-moi bien, reprit-elle. Vous ne me connaissez pas encore. Je suis une lunatique. Vous avez seize ans, n’est ce pas ? Moi, j’en ai vingt et un... Je suis beaucoup plus vieille que vous ; par conséquent, vous devez toujours me dire la vérité... et m’obéir, ajouta-t-elle. Allons, regardez-moi bien en face... Pourquoi baissez-vous tout le temps les yeux ? »

Mon trouble s’accrut de plus belle, cependant, je levai la tête. Elle souriait encore, mais d’un autre sourire, d’un sourire où il y avait de l’approbation.

« Regardez-moi bien, fit-elle en baissant la voix avec une intonation câline... Cela ne m’est pas désagréable... Votre mine me revient et je sens que nous allons devenir de grands amis... Et moi, est-ce que je vous plais ? conclut-elle, insidieuse.

– Princesse..., commençai-je.

– D’abord, appelez-moi Zinaïda Alexandrovna... Ensuite, qu’est-ce que c’est que cette habitude qu’ont

les enfants – elle se reprit –, je veux dire les jeunes gens de cacher leurs vrais sentiments ? C'est bon pour les grandes personnes. N'est-ce pas que je vous plais ? »

J'aimais, certes, sa franchise, mais n'en fus pas moins légèrement offusqué. Afin de lui faire voir qu'elle n'avait pas affaire à un enfant, je pris – autant que cela me fut possible – un air grave et désinvolte :

« Mais oui, vous me plaisez beaucoup, Zinaïda Alexandrovna, et je ne veux point le cacher. »

Elle secoua doucement la tête.

« Avez-vous un précepteur ? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

– Non, je n'en ai plus, et depuis longtemps. »

Je mentais grossièrement : un mois à peine s'était écoulé depuis le départ du Français.

« Oh ! mais alors vous êtes tout à fait une grande personne ! »

Elle me donna une légère tape sur les doigts.

« Tenez vos mains droites ! »

Et elle se remit à enrouler la laine avec application.

Je profitai qu'elle eût baissé les yeux et l'examinai, d'abord à la dérobée, puis de plus en plus hardiment. Son visage me parut encore plus charmant que la

veille : tout en lui était fin, intelligent et attrayant. Elle tournait le dos à la fenêtre voilée d'un rideau blanc ; un rai de soleil filtrait à travers le tissu et inondait de lumière ses cheveux flous et dorés, son cou innocent, l'arrondi de ses épaules, sa poitrine tendre et sereine. Je la contemplais et qu'elle me devenait chère et proche ! J'avais l'impression de la connaître depuis longtemps et de n'avoir rien su, rien vécu avant de l'avoir vue... Elle portait une robe de couleur sombre, assez usée, et un tablier. Et j'aurais voulu caresser doucement chaque pli de ses vêtements. Je suis en face d'elle, nous avons fait connaissance. – Les bouts de ses petits pieds dépassaient, espiègles, sous la jupe, et j'aurais voulu les adorer à genoux... quel bonheur, mon Dieu ! me disais-je... Je faillis sauter de joie, mais réussis à me contenir et balançai seulement les jambes, comme un enfant qui déguste son dessert.

J'étais heureux comme poisson dans l'eau et, s'il n'avait tenu qu'à moi, je n'aurais jamais quitté cette pièce.

Ses paupières se relevèrent délicatement ; les yeux clairs brillèrent d'un doux éclat et elle me sourit de nouveau.

« Comme vous me regardez », fit-elle lentement en me menaçant du doigt.

Je devins cramoisi... « Elle se doute de tout, elle voit

tout, me dis-je tragiquement. D’ailleurs, pourrait-il en être autrement ? »

Subitement, un bruit dans la pièce contiguë, le cliquetis d’un sabre.

« Zina ! cria la princesse. Belovzorov t’a apporté un petit chat !

– Un petit chat ! » s’exclama Zinaïda.

Elle se leva d’un bond, me jeta l’écheveau sur les genoux et sortit précipitamment.

Je me levai également, posai la laine sur le rebord de la fenêtre, passai au salon et m’arrêtai, stupéfait, sur le pas de la porte. Un petit chat tigré était couché au milieu de la pièce, les pattes écartées ; à genoux devant lui, Zinaïda lui soulevait le museau avec précaution. À côté de sa mère, entre les deux croisées, se tenait un jeune hussard, beau garçon, les cheveux blonds et bouclés, le teint rose, les yeux saillants.

« Qu’il est drôle ! répétait Zinaïda, mais ses yeux ne sont pas du tout gris, ils sont verts... et comme il a de grandes oreilles !... Merci, Victor Egorovitch... Vous êtes un amour. »

Le hussard, en qui j’avais reconnu l’un des jeunes gens de la veille, sourit et s’inclina en faisant sonner ses éperons et la bélière de son sabre.

« Hier, vous exprimâtes le désir d'avoir un petit chat tigré à longues oreilles. Vos désirs sont des ordres ! »

Il s'inclina de nouveau.

Le petit chat miaula faiblement et se mit à explorer le plancher du bout de son museau.

« Oh ! il a faim ! s'écria Zinaïda... Boniface !... Sonia ! Vite, du lait ! »

Une bonne, qui portait une vieille robe jaune et un foulard décoloré autour du cou, entra dans la pièce, apportant une soucoupe de lait qu'elle déposa devant la petite bête. Le chat frissonna, ferma les yeux et commença de laper.

« Comme sa langue est petite et toute rouge », observa Zinaïda en baissant la tête presque au niveau du museau.

Le petit chat, repu, fit ronron. Zinaïda se releva et ordonna à la bonne de l'emporter, d'un ton parfaitement indifférent.

« Votre main, pour le petit chat, sourit le hussard en cambrant son corps d'athlète sanglé dans un uniforme flambant neuf.

– Les deux ! » répondit Zinaïda.

Pendant qu'il lui baisait les mains, elle me regarda par-dessus son épaule.

Je restais planté où j'étais, ne sachant pas trop si je devais rire, émettre une sentence ou me taire.

Tout à coup, j'aperçus, par la porte entrouverte du vestibule, Théodore, notre domestique, qui me faisait des signes. Je sortis, machinalement.

« Que veux-tu ? lui demandai-je.

– Votre maman m'envoie vous chercher, répondit-il à mi-voix... On vous en veut de n'être pas revenu apporter la réponse.

– Mais y a-t-il donc si longtemps que je suis ici ?

– Plus d'une heure.

– Plus d'une heure », répétai-je malgré moi.

Il ne me restait plus qu'à rentrer au « salon » et prendre congé.

« Où allez-vous ? me demanda la jeune princesse, en me fixant toujours par-dessus l'épaule du hussard.

– Il faut que je rentre... Je vais dire que vous avez promis de venir vers une heure, ajoutai-je en m'adressant à la matrone.

– C'est cela, jeune homme. »

Elle sortit une tabatière et prisa si bruyamment que je sursautai.

« C'est cela », répéta-t-elle en clignant ses yeux

larmoyants et geignant.

Je saluai encore une fois et quittai la pièce, gêné, comme tout adolescent qui sent qu'un regard est attaché à son dos.

« Revenez nous voir, m'sieur Voldémar ! » cria Zinaïda, en éclatant de rire de nouveau.

« Pourquoi rit-elle tout le temps ? » me demandais-je en rentrant en compagnie de Théodore. Le domestique marchait à quelques pas derrière et ne disait rien, mais je sentais qu'il me désapprouvait. Ma mère me gronda et se montra surprise que je me fusse tellement attardé chez la princesse. Je ne répondis rien et montai dans ma chambre.

Et tout soudain, je fus submergé par une immense vague de détresse... Je retenais mes larmes prêtes à couler... J'étais affreusement jaloux du hussard...

V

La princesse vint voir ma mère, comme elle l'avait promis. Elle lui déplut. Je n'assistai pas à l'entretien, mais, à table, maman déclara à mon père que cette princesse Zassekine lui avait produit l'impression « d'une femme bien vulgaire », qu'elle l'avait

terriblement ennuyée avec ses sollicitations et ses prières d’intervenir auprès du prince Serge, qu’elle avait des procès en masse – « de vilaines affaires d’argent » – et devait être une grande chicanière. Néanmoins, ma mère ajouta qu’elle avait invité le lendemain, à dîner, la princesse avec sa fille (en entendant « et sa fille », je plongeai le nez dans mon assiette) et justifia cette invitation par le fait que c’était une voisine et « quelqu’un de la noblesse » par-dessus le marché. À cela, mon père répondit qu’il avait connu, dans sa jeunesse, le prince Zassekine, un homme très bien élevé, mais lunatique et sans cervelle. Ses amis l’appelaient « le Parisien » parce qu’il avait fait un long séjour dans la capitale française ; extrêmement riche, puis ruiné au jeu, il avait épousé – on ne sut jamais pourquoi, peut-être pour sa dot – la fille d’un magistrat (là-dessus mon père ajouta qu’il aurait pu trouver mieux). Après le mariage, s’étant mis à jouer à la Bourse, il se serait définitivement ruiné.

« Pourvu qu’elle ne vienne pas m’emprunter de l’argent ! soupira ma mère.

– Cela n’aurait rien de surprenant, observa mon père, sans s’émouvoir. Sait-elle parler français ?

– Très mal.

– Hum... À vrai dire, cela n’a pas d’importance... Tu viens de dire, je crois, que tu as invité sa fille avec elle.

On m’a affirmé que c’était une personne aimable et fort instruite.

– Tiens !... Il faut croire qu’elle ne ressemble pas à sa mère ! rétorqua maman.

– Ni à son père ! Celui-là avait de l’éducation, mais était bête. »

Ma mère soupira de nouveau et devint songeuse. Mon père se tut. Je m’étais senti terriblement gêné durant tout ce dialogue.

À l’issue du repas, je descendis au jardin, mais sans fusil. Je m’étais juré de ne point m’approcher de la « palissade des Zassekine », mais une force invisible m’y attirait – et pour cause !

À peine y étais-je parvenu que j’aperçus Zinaïda. Elle était seule, dans un sentier, un livre à la main, pensive. Elle ne me remarqua pas.

Je faillis la laisser passer, puis, me reprenant au dernier moment, je toussotai.

Elle se retourna, mais sans s’arrêter, écarta de la main le large ruban d’azur de sa capeline, me dévisagea, sourit doucement et reprit sa lecture.

J’ôtai ma casquette et m’éloignai, le cœur gros, après quelques instants d’hésitation.

« Que suis-je pour elle ? » me dis-je en français – je

ne sais pourquoi.

Un pas familier résonna derrière mon dos ; c'était mon père qui me rejoignait de sa démarche légère et rapide.

« C'est cela, la jeune princesse ? me demanda-t-il.

– Oui, c'est elle.

– Tu la connais donc ?

– Oui, je l'ai vue ce matin chez sa mère. »

Mon père s'arrêta net, fit brusquement demi-tour et rebroussa chemin. Parvenu au niveau de la jeune fille, il la salua courtoisement. Elle lui répondit avec une gentillesse mêlée de surprise et lâcha son livre. Je m'aperçus qu'elle suivait mon père du regard.

Mon père était toujours vêtu avec beaucoup de recherche et de distinction, alliées à une parfaite simplicité, mais jamais sa taille ne m'avait paru aussi svelte, jamais son chapeau gris n'avait reposé avec plus d'élégance sur ses boucles à peine clairsemées.

Je me dirigeai vers Zinaïda, mais elle ne m'accorda pas même un regard, reprit son livre et s'éloigna.

VI

Je passai toute la soirée et toute la matinée du lendemain dans une sorte de torpeur mélancolique. J’essayai de me mettre au travail, ouvris le Kaïdanov, mais en vain : les larges strophes et les pages du célèbre manuel défilaient devant moi, sans franchir la barrière des yeux. Dix fois de suite, je relus cette phrase : « Jules César se distinguait par sa vaillance au combat. » – Je n’y comprenais goutte, aussi finis-je par renoncer. Avant le dîner, je repommadai mes cheveux, passai ma petite redingote et ma cravate neuve.

« À quoi bon ? me demanda ma mère... Tu n’es pas encore à la Faculté et Dieu sait si tu y seras un jour... D’ailleurs, on vient de te faire une veste et tu ne vas pas la quitter au bout de quelques jours ?

– Mais... nous attendons des invités, balbutiai-je, la détresse au cœur.

– Oh ! pour ce qu’ils valent ! »

Il fallait m’exécuter. Je remplaçai la petite redingote par la veste, mais je gardai ma cravate.

La princesse et sa fille se présentèrent avec une bonne demi-heure d’avance. La matrone avait mis un

châle jaune par-dessus la robe verte que je connaissais déjà et portait, en outre, un bonnet démodé à rubans feu.

Dès l'abord, elle se mit à parler de ses lettres de charge, soupirant, se plaignant de sa misère, geignant à fendre le cœur et prisant son tabac aussi bruyamment que chez elle. Elle semblait avoir oublié son titre de princesse, remuait sur sa chaise, se tournait de tous les côtés et produisait sur ses hôtes un effet désastreux.

Zinaïda, au contraire, très fière et presque austère, se tenait comme une vraie princesse. Son visage était froid, immobile et grave : je ne la reconnaissais plus – ni son regard, ni son sourire, mais elle me semblait encore plus adorable sous ce nouveau jour.

Elle avait mis une robe légère, de basin, avec des arabesques bleu pâle ; ses cheveux descendaient en longues boucles et encadraient son visage, à l'anglaise, et cette coiffure s'accordait à ravir avec l'expression froide de ses traits. – Mon père était assis à côté d'elle et lui parlait avec sa courtoisie raffinée et sereine. De temps en temps, il la fixait, et elle le dévisageait aussi avec une expression bizarre, presque hostile. Ils s'exprimaient en français et je me souviens d'avoir été frappé par la pureté impeccable de l'accent de la jeune fille.

Quant à la vieille princesse, elle se tenait toujours

avec le même sans-gêne, mangeait pour quatre et faisait des compliments pour les plats qu’on lui servait.

Sa présence semblait importuner ma mère, qui répondait à toutes ses questions avec une sorte de dédain attristé ; mon père avait, parfois, un froncement de sourcils, à peine perceptible.

Pas plus que la vieille princesse, Zinaïda n’eut l’heur de plaire à ma mère.

« Beaucoup trop fière, déclara-t-elle le jour suivant... Et il n’y a vraiment pas de quoi, avec sa mine de grisette.

– Tu n’as probablement jamais vu de grisettes, lui rétorqua mon père.

– Dieu m’en garde !... Je ne me porte pas plus mal pour cela !...

– Tu ne t’en portes pas plus mal, c’est certain... mais alors comment se fait-il que tu croies pouvoir les juger ? »

Durant tout le repas, Zinaïda n’avait pas daigné faire la moindre attention à ma pauvre personne. Peu après le dessert, la matrone commença à faire ses adieux.

« Je compte sur votre protection, Maria Nicolaiévna et Piotr Vassiliévitch, fit-elle en s’adressant à mes parents d’une voix traînante... Que voulez-vous ? Finis

les beaux jours ! Je porte le titre de sérénissime, ajouta-t-elle avec un ricanement désagréable, mais à quoi cela m'avance-t-il, je vous le demande, si j'ai l'estomac vide ? »

Mon père la salua cérémonieusement et la reconduisit jusqu'à la porte de l'antichambre. Je me tenais à côté de lui, dans ma veste étriquée, les yeux rivés au sol, comme un condamné à mort. La façon dont Zinaïda m'avait traité, m'avait complètement anéanti. Quel ne fut donc pas mon étonnement lorsque, en passant devant moi, elle me souffla rapidement, le regard câlin : « Venez chez nous à huit heures. Vous m'entendez, venez sans faute »... J'ouvris les bras tout grands, de stupéfaction, mais elle était déjà partie, après avoir jeté un fichu blanc sur ses cheveux.

VII

À huit heures précises, affublé de ma petite redingote et les cheveux en coque, je me présentais dans le vestibule du pavillon de la princesse. Le vieux majordome me dévisagea d'un œil morne et ne montra qu'un piètre empressement à se lever de sa banquette. Des voix joyeuses me parvenaient du salon. J'ouvris la porte et reculai, stupéfait. Zinaïda se tenait debout, sur

une chaise, au beau milieu de la pièce, tenant un haut-de-forme ; cinq hommes faisaient cercle autour d’elle, essayant de plonger la main dans le chapeau qu’elle soulevait toujours plus haut, en le secouant énergiquement.

Quand elle m’aperçut, elle s’écria aussitôt :

« Attendez, attendez ! Voici un nouveau convive !... Il faut lui donner aussi un petit papier ! »

Et, quittant sa chaise d’un bond, elle s’approcha de moi et me tira par la manche :

« Venez donc !... Pourquoi restez-vous là ? Mes amis, je vous présente M. Voldémar, le fils de notre voisin. Et ces messieurs que vous voyez sont : le comte Malevsky, le docteur Louchine, le poète Maïdanov, Nirmatzky, un capitaine en retraite, et Belovzorov, le hussard que vous avez déjà vu hier. J’espère que vous allez vous entendre avec eux. »

Dans ma confusion, je n’avais salué personne. Le docteur Louchine n’était autre que l’homme brun qui m’avait infligé une si cuisante leçon, l’autre jour, au jardin. Je ne connaissais pas les autres.

« Comte ! reprit Zinaïda, préparez donc un petit papier pour M. Voldémar. »

Le comte était un joli garçon, tiré à quatre épingles, avec des cheveux noirs, des yeux bruns très expressifs,

un nez mince et une toute petite moustache, surmontant des lèvres minuscules.

« Cela n'est pas juste, objecta-t-il : monsieur n'a pas joué aux gages avec nous.

– Bien sûr », convinrent en chœur Belovzorov et celui qui m'avait été présenté comme un capitaine en retraite.

Âgé de quelque quarante ans, le visage fortement marqué de petite vérole, il avait les cheveux frisés comme un Arabe, les épaules voûtées, les jambes arquées. Il portait un uniforme sans épaulettes et déboutonné.

« Faites le papier, puisque je vous l'ai dit, répéta la jeune fille... Qu'est-ce que c'est que cette mutinerie ? C'est la première fois que nous recevons M. Voldémar dans notre compagnie, et il ne sied pas de lui appliquer la loi avec trop de rigueur. Allons, ne ronchonnez pas. Écrivez. Je le veux ! »

Le comte ébaucha un geste désapprobateur, mais baissa docilement la tête, prit une plume dans sa main blanche, aux doigts couverts de bagues, arracha un morceau de papier et se mit à écrire.

« Permettez au moins que nous expliquions le jeu à M. Voldémar, intervint Louchine, sarcastique... Car il a complètement perdu le nord... Voyez-vous, jeune

homme, nous jouons aux gages : la princesse est à l’amende et celui qui tirera le bon numéro aura le droit de lui baiser la main. Vous avez saisi ? »

Je lui jetai un vague coup d’œil, mais restai planté, immobile, perdu dans un rêve nébuleux. Zinaïda sauta de nouveau sur sa chaise et se remit à agiter le chapeau. Les autres se pressèrent autour d’elle et je fis comme eux.

« Maïdanov ! dit Zinaïda à un grand jeune homme, au visage maigre, aux petits yeux de myope, avec des cheveux noirs et exagérément longs... Maïdanov, vous devriez faire acte de charité et céder votre petit papier à M. Voldémar, afin qu’il ait deux chances au lieu d’une. »

Maïdanov fit un signe de tête négatif, et ce geste dispersa sa longue crinière.

Je plongeai ma main le dernier dans le chapeau, pris le billet, le dépliai... Oh ! mon Dieu : un baiser ! Je ne saurais vous dire ce que j’éprouvai en lisant ce mot.

« Un baiser ! m’exclamai-je malgré moi.

– Bravo !... Il a gagné ! applaudit la princesse... J’en suis ravie ! »

Elle descendit de la chaise et me regarda dans les yeux avec tant de douce clarté que mon cœur tressaillit.

« Et vous, êtes-vous content ? me demanda-t-elle.

– Moi..., balbutiai-je.

– Vendez-moi votre billet, me chuchota Belovzorov. Je vous en donne cent roubles. »

Je lui répondis en lui jetant un regard tellement indigné que Zinaïda applaudit et Louchine cria :

« Bien fait !

« Pourtant, poursuivit-il, en ma qualité de maître des cérémonies, je dois veiller à la stricte observance de toutes les règles. Monsieur Voldémar, mettez genou en terre : c'est le règlement. »

Zinaïda s'arrêta en face de moi, en penchant la tête de côté, comme pour mieux me voir, et me tendit gravement la main. Je n'y voyais pas clair... Je voulus mettre un genou en terre, mais tombai à deux genoux et portai si maladroitement les lèvres à la main de la jeune fille que son ongle m'égratigna le bout du nez.

« Parfait ! » s'écria Louchine en m'aidant à me relever.

On se remit à jouer aux gages. Zinaïda me fit asseoir à côté d'elle.

Quelles amendes saugrenues n'inventait-elle pas ! Une fois, elle fit, elle-même, la « statue » et, choisissant pour piédestal le laid Nirmatzky, elle l'obligea à

s’allonger par terre et à cacher, de plus, son visage dans sa poitrine.

Nous ne cessions de rire aux éclats. Tout ce bruit, ce vacarme, cette joie tapageuse et presque indécente, ces rapports inattendus avec des personnes que je connaissais à peine – tout cela me produisit une impression considérable, d’autant plus que l’éducation reçue avait fait de moi un ours, un garçon sobre, bourgeois et très collet monté. Je me sentais ivre sans avoir bu. Je riais et criais plus fort que les autres, si bien que la vieille princesse, qui recevait à côté un homme de loi de la porte Iverskaïa, convoqué en consultation, se montra à la porte et me regarda sévèrement.

Mais j’étais si parfaitement heureux qu’il ne m’importait guère d’être ridicule ou mal vu. Zinaïda continuait à me favoriser et me gardait auprès d’elle. L’un des « pensums » voulut que je restasse avec elle, sous un châle, afin de lui confesser mon « secret ». Nos deux visages se trouvèrent tout à coup isolés du reste du monde, enveloppés dans une obscurité étouffante, opaque, parfumée ; ses yeux brillaient comme deux étoiles dans cette pénombre ; ses lèvres entrouvertes exhalaient leur tiédeur, découvrant ses dents blanches ; ses cheveux me frôlaient, me brûlaient. Je me taisais. Elle me souriait d’un air énigmatique et moqueur. En fin de compte, elle me souffla :

« Eh bien ? »

Las, je ne pouvais que rougir, ricaner, me détourner en respirant péniblement.

Le jeu des gages finit par ennuyer, et l'on passa à celui de la ficelle. Mon Dieu, quelle ne fut pas ma joie quand elle me frappa fortement sur les doigts, pour me châtier d'un moment de distraction... Après cela, je feignis exprès d'être dans les nuages, mais elle ne me toucha plus les mains que je tendais et se contenta de me taquiner !

Que n'avons-nous pas imaginé au cours de cette soirée : piano, chants, danses, fête tzigane. On déguisa Nirmatzky en ours et lui fit boire de l'eau salée. Le comte Malevsky fit le prestidigitateur avec un jeu de cartes ; après quoi, ayant battu le jeu, il nous le distribua comme pour une partie de whist, mais en gardant tous les atouts. Là-dessus, Louchine annonça qu'il avait « l'honneur de l'en féliciter ». Maïdanov nous déclama des extraits de son dernier poème, *L'Assassin* (l'on était en plein romantisme). Il se proposait de le publier avec une couverture noire et le titre tiré en caractères rouge sang. Nous volâmes le chapeau de l'homme de loi et l'obligeâmes à nous exécuter une danse russe en guise de rançon. Le vieux Boniface fut obligé de s'affubler d'un bonnet de femme, tandis que Zinaïda se coiffait d'un chapeau

d’homme... Et d’ailleurs je renonce à vous énumérer toutes les fantaisies qui nous passaient par la tête... Seul, Belovzorov se tenait renfrogné dans un coin et ne dissimulait pas sa mauvaise humeur... Par moments, ses yeux s’injectaient de sang ; il devenait cramoisi et semblait prêt à se jeter au milieu de nous pour nous faire chavirer comme des quilles. Mais il suffisait que notre hôtesse le regardât sévèrement et le menaçât du doigt pour qu’il se retirât de nouveau dans sa solitude.

À la fin, nous étions à bout de souffle et la vieille princesse elle-même – qui nous avait déclaré tout à l’heure qu’elle était inlassable et que le vacarme le plus bruyant ne la dérangeait pas – s’avoua fatiguée.

Le souper fut servi passé onze heures. Il se composait d’un bout de fromage complètement desséché et de friands froids que je trouvai plus délicieux que tous les pâtés du monde. Il n’y avait qu’une seule bouteille de vin, et fort bizarre en vérité : elle était presque noire, avec un goulot évasé et contenait un vin qui sentait la peinture à l’huile. Personne n’en prit.

Je pris congé, heureux et las. En me disant adieu, Zinaïda me serra de nouveau la main très fort et avec un sourire énigmatique.

Le souffle lourd et moite de la nuit fouettait mes joues en feu. L’air était à l’orage. Des nuages sombres

s'amoncelaient au ciel, se déplaçaient lentement, modifiant à vue d'œil leurs contours fugaces. Une brise légère faisait frémir d'inquiétude les arbres noirs. Quelque part au loin, le tonnerre grondait, sourd et courroucé.

Je me faufilai dans ma chambre par l'entrée de service. Mon domestique dormait sur le parquet, et il me fallut l'enjamber. Il se réveilla, m'aperçut et m'annonça que ma mère très en colère contre moi avait voulu envoyer me chercher, mais mon père l'avait retenue.

Je ne me couchais jamais avant d'avoir souhaité une bonne nuit à maman et demandé sa bénédiction. Ce soir-là, il était manifestement trop tard.

Je déclarai au domestique que j'étais parfaitement capable de me déshabiller et de me coucher seul et soufflai ma chandelle.

En réalité, je m'assis sur une chaise et restai longtemps immobile, comme sous l'effet d'un charme. Ce que j'éprouvais était si neuf, si doux... Je ne bougeais pas, regardant à peine autour de moi, la respiration lente. Tantôt, je riais tout bas en évoquant un souvenir récent, tantôt je frémissais en songeant que j'étais amoureux et que c'était bien cela, l'amour. Le beau visage de Zinaïda surgissait devant mes yeux, dans l'obscurité, flottait doucement, se déplaçait, mais

sans disparaître. Ses lèvres ébauchaient le même sourire énigmatique, ses yeux me regardaient, légèrement à la dérobée, interrogateurs, pensifs, et câlins... comme à l'instant des adieux. En fin de compte, je me levai, marchai jusqu'à mon lit, sur la pointe des pieds, en évitant tout mouvement brusqué, comme pour ne pas brouiller l'image, et posai ma tête sur l'oreiller, sans me dévêtir...

Puis, je me couchai, mais sans fermer les yeux et m'aperçus bientôt qu'une pâle clarté pénétrait dans ma chambre... Je me soulevai pour jeter un coup d'œil à travers la croisée... Le cadre de la fenêtre se détachait nettement des vitres qui avaient un éclat mystérieux et blanchâtre. « C'est l'orage », me dis-je. C'en était un effectivement, mais tellement distant qu'on n'entendait même pas le bruit du tonnerre. Seuls, de longs éclairs blêmes zigzaguaient au ciel, sans éclater et en frissonnant comme l'aile d'un grand oiseau blessé...

Je me levai et m'approchai de la croisée. J'y restai jusqu'au petit jour... Les éclairs balafraient le firmament – une vraie nuit de Walpurgis... Immobile et muet, je contemplais l'étendue sablonneuse, la masse sombre du jardin Neskoutchny, les façades jaunâtres des maisons, qui semblaient tressaillir aussi à chaque éclair.

Je contemplais ce tableau et ne pouvais en détacher

mon regard : ces éclairs muets et discrets s’accordaient parfaitement aux élans secrets de mon âme.

L’aube commençait à poindre, en taches écarlates. Les éclairs pâlissaient et se raccourcissaient à l’approche du soleil. Leur frisson se faisait de plus en plus espacé : ils disparurent enfin, submergés par la lumière sereine et franche du jour naissant...

Et dans mon âme aussi, l’orage se tut... J’éprouvais une lassitude infinie et un grand apaisement, mais l’image triomphante de Zinaïda me hantait encore. Elle semblait plus sereine, à présent, et se détachait de toutes les visions déplaisantes, comme le cygne élève son cou gracieux par-dessus les herbes du marécage. Au moment de m’endormir, je lui envoyai encore un baiser rempli de confiante admiration...

Sentiments timides, douce mélodie, franchise et bonté d’une âme qui s’éprend, joie languide des premiers attendrissements de l’amour, où êtes-vous ?

VIII

Le lendemain matin, lorsque je descendis pour le thé, ma mère me gronda – moins fort, pourtant, que je ne m’y attendais – et me demanda de lui dire comment j’avais passé la soirée de la veille. Je lui répondis

brièvement, en omettant de nombreux détails, m’efforçant de donner à l’ensemble un caractère tout à fait anodin.

« Tu as beau dire, ce ne sont pas des gens comme il faut, conclut ma mère... Et tu ferais mieux de préparer tes examens que d’aller chez eux. »

Comme je savais que tout l’intérêt que maman portait à mes études se bornerait à cette phrase, je ne crus pas utile de lui répondre. Mon père, lui, me prit par le bras sitôt après le thé, m’entraîna au jardin et me demanda de lui faire un récit détaillé de tout ce que j’avais vu chez les Zassekine.

Quelle étrange influence il exerçait sur moi, et comme nos relations étaient bizarres ! Mon père ne s’occupait pratiquement pas de mon éducation, ne m’offensait jamais et respectait ma liberté. Il était même « courtois » avec moi, si l’on peut dire... mais se tenait ostensiblement à l’écart. Je l’aimais, je l’admirais, faisais de lui mon idéal et me serais passionnément attaché à lui s’il ne m’avait repoussé tout le temps. Mais, quand il le pouvait, il était capable de m’inspirer une confiance sans bornes, d’un seul mot, d’un geste ; mon âme s’ouvrait à lui, comme à un ami plein de bon sens et à un précepteur indulgent... Et puis, subitement, sa main me repoussait, sans brusquerie, certes, mais, tout de même, elle me repoussait...

Il lui arrivait d’avoir de véritables accès de joie ; alors, il était prêt à folâtrer avec moi, à s’amuser comme un collégien (en général, mon père aimait tous les exercices violents) ; un jour – un jour seulement ! – il me caressa avec tant de tendresse que je faillis fondre en larmes. Malheureusement, sa gaieté et son affection s’évanouissaient rapidement et sans laisser de traces et notre entente passagère ne présageait pas plus nos relations futures que si je l’avais rêvée...

Quelquefois, je contemplais son beau visage, intelligent et ouvert... mon cœur tressaillait, et tout mon être s’élançait vers lui... il me récompensait d’une caresse, au passage, comme s’il s’était douté de ce que je sentais, et s’en allait, s’occupait d’autre chose, affectait une froideur dont lui seul possédait le secret ; et moi, de mon côté, je me repliais, me recroquevillais, me glaçais.

Ses rares accès de tendresse n’étaient jamais provoqués par ma supplication muette, mais se produisaient spontanément et toujours à l’improviste. En réfléchissant, plus tard, à son naturel, j’ai abouti à la conclusion suivante : mon père ne s’intéressait pas plus à moi-même qu’à la vie de famille, en général ; il aimait autre chose, et cela, il réussit à en jouir à fond.

« Prends ce que tu peux, mais ne te laisse jamais prendre ; ne s’appartenir qu’à soi-même, être son

propre maître, voici tout le secret de la vie », me dit-il un jour.

Une autre fois, comme je m'étais lancé dans une discussion sur la liberté, en jeune démocrate que j'étais alors (cela se passait un jour que mon père était « bon » et qu'on pouvait lui parler de n'importe quoi), il me répliqua vertement :

« La liberté ? Mais sais-tu seulement ce qui peut la donner à l'homme ?

– Quoi donc ?

– Sa volonté, ta volonté. Si tu sais t'en servir, elle te donnera mieux encore : le pouvoir. Sache vouloir et tu seras libre, et pourras commander. »

Par-dessus toute chose, mon père voulait jouir de la vie, et l'a fait... Peut-être aussi avait-il le pressentiment de n'en avoir pas pour longtemps : le fait est qu'il mourut à quarante-deux ans.

Je lui racontai tout le détail de ma visite chez les Zassekine. Il m'écouta, tour à tour attentif et distrait, en dessinant des arabesques sur le sable du bout de sa cravache. Parfois, il avait un petit rire amusé et m'encourageait d'une question brève ou d'une objection. Au début, je n'osai même pas prononcer le nom de Zinaïda, mais, au bout de quelque temps, je n'y tins plus et me lançai dans un dithyrambe. Mon père

souriait toujours. Puis il devint songeur, s’étira et se leva.

Avant de partir, il fit seller son cheval. C’était un cavalier émérite, versé dans l’art de dompter les bêtes les plus impétueuses, bien avant M. Réri.

« Je t’accompagne, père ?

– Non, répondit-il, et son visage reprit son expression accoutumée d’indifférente douceur. Vas-y seul, si tu veux ; moi, je vais dire au cocher que je reste. »

Il me tourna le dos et s’éloigna à grands pas. Je le suivis du regard. Il disparut derrière la palissade. J’aperçus son chapeau qui se déplaçait le long de la palissade. Il entra chez les Zassekine.

Il n’y resta guère plus d’une heure, mais aussitôt après cette visite, il partit en ville et ne rentra que dans la soirée.

Après le déjeuner, je me rendis moi-même chez la princesse. La matrone était seule, au « salon ». En me voyant, elle se gratta la tête, sous le bonnet, avec son aiguille à tricoter, et me demanda à brûle-pourpoint si je pouvais lui copier une requête.

« Avec plaisir, répondis-je, en m’asseyant sur une chaise, tout à fait sur le rebord.

– Seulement, tâchez d’écrire gros, fit la princesse en me tendant une feuille gribouillée par elle. Pouvez-vous me le faire aujourd’hui même ?

– Certainement, princesse. »

La porte de la pièce voisine s’entrouvrit légèrement et le visage de Zinaïda apparut dans l’encadrement, un visage pâle, pensif, les cheveux négligemment rejetés en arrière. Elle me regarda froidement de ses grands yeux gris et referma doucement la porte.

« Zina !... Zina !... » appela la vieille princesse.

Elle ne répondit pas.

J’emportai la requête et passai toute la soirée à la recopier.

IX

Ma « passion » date de ce jour-là. Je me souviens d’avoir éprouvé un sentiment fort analogue à ce que doit vivre un employé qui vient d’obtenir son premier engagement : je n’étais plus un jeune garçon tout court, mais un amoureux.

Ma passion date de ce jour-là, ai-je dit ; je pourrais ajouter qu’il en est de même pour ma souffrance.

Je dépérissais à vue d’œil quand Zinaïda n’était pas

là : j’avais la tête vide, tout me tombait des mains et je passais mes journées à penser à elle... Je dépérissais loin d’elle, ai-je dit... N’allez pas croire, pour cela, que je me sentisse mieux en sa présence... Dévoré de jalousie, conscient de mon insignifiance, je me vexais pour un rien et adoptais une attitude sottement servile. Et pourtant, une force invincible me poussait dans le petit pavillon, et, malgré moi, je tressaillais de bonheur en franchissant le pas de « sa » porte.

Zinaïda s’aperçut très vite que je l’aimais : d’ailleurs, je ne m’en cachais pas. Elle en fut amusée et commença à rire de ma passion, à me tourner en bourrique, à me faire goûter les pires supplices. Quoi de plus agréable que de sentir que l’on est la source unique, la cause arbitraire et irresponsable des joies et des malheurs d’autrui ?... C’était précisément ce qu’elle faisait, et moi, je n’étais qu’une cire molle entre ses doigts cruels.

Remarquez, toutefois, que je n’étais pas seul à être amoureux d’elle : tous ceux qui l’approchaient étaient littéralement fous d’elle, et elle les tenait, en quelque sorte, en laisse, à ses pieds. Tour à tour, elle s’amusait à leur inspirer l’espoir et la crainte, les obligeait à agir comme des marionnettes et selon son humeur du moment (elle appelait cela « faire buter les hommes les uns contre les autres ») ; ils ne songeaient même pas à

résister et se soumettaient bénévolement à tous ses caprices.

Sa beauté et sa vivacité constituaient un curieux mélange de malice et d'insouciance, d'artifice et d'ingénuité, de calme et d'agitation. Le moindre de ses gestes, ses paroles les plus insignifiantes dispensaient une grâce charmante et douce, alliée à une force originale et enjouée. Son visage changeant trahissait presque en même temps l'ironie, la gravité et la passion. Les sentiments les plus divers, aussi rapides et légers que l'ombre des nuages par un jour de soleil et de vent, passaient sans cesse dans ses yeux et sur ses lèvres.

Zinaïda avait besoin de chacun de ses admirateurs. Belovzorov, qu'elle appelait parfois « ma grosse bête » ou « mon gros » tout court, aurait consenti à se jeter au feu pour elle. Ne se fiant pas trop à ses propres avantages intellectuels, ni à ses autres qualités, il lui offrait tout bonnement de l'épouser, en insinuant qu'aucun des autres prétendants n'aspirait à la même issue.

Maïdanov répondait aux penchants poétiques de son âme. C'était un homme assez froid, comme beaucoup d'écrivains ; à force de lui répéter qu'il l'adorait, il avait fini, lui-même, par y croire. Il la chantait dans des vers interminables qu'il lui lisait dans une sorte

d’extase délirante, mais parfaitement sincère. Zinaïda compatissait à ses illusions, mais se moquait de lui, ne le prenait pas trop au sérieux et, après avoir écouté ses épanchements, lui demandait invariablement de réciter du Pouchkine, « histoire d’aérer un peu », disait-elle...

Le docteur Louchine, personnage caustique et plein d’ironie, la connaissait et l’aimait mieux qu’aucun de nous – ce qui ne l’empêchait jamais de médire d’elle, en son absence comme en sa présence. Elle l’estimait, mais ne lui pardonnait pas toutes ses saillies et prenait une sorte de plaisir sadique à lui faire sentir que lui aussi n’était qu’une marionnette dont elle tirait les ficelles.

« Moi, je suis une coquette, une sans-cœur, affligée d’un tempérament de comédienne, lui déclara-t-elle un jour en ma présence... Et vous, vous prétendez être un homme franc... Nous allons voir cela. Donnez-moi votre main, je vais y enfoncer une épingle... Vous aurez honte de ce jeune homme et ne ferez pas voir que vous aurez mal... Vous en rirez, n’est-ce pas, monsieur la Franchise ?... Du moins, je vous l’ordonne ! »

Louchine rougit et se mordit les lèvres, se détourna, mais finit par tendre la main. Elle piqua l’épingle... Il se mit à rire, effectivement... elle riait aussi, et enfonçait la pointe toujours plus profondément dans sa chair, en le fixant dans les yeux... Il évitait son regard...

C’étaient les relations de Zinaïda avec le comte Malevsky qui me surprenaient encore le plus. Certes, il était beau garçon, adroit, spirituel ; pourtant même moi, avec mes seize ans, je discernais en lui quelque chose de faux et de troublant. Je m’étonnais que la jeune fille ne s’en aperçût point. Peut-être s’en apercevait-elle, mais sans en être affectée ? Son éducation négligée, ses fréquentations et ses habitudes étranges, la présence constante de sa mère, la pauvreté et le désordre de la maison, tout cela, à commencer par la liberté dont elle jouissait et la conscience de sa supériorité sur son entourage, tout cela, dis-je, avait développé chez elle une sorte de désinvolture pleine de mépris et un manque de discernement moral. Quoi qu’il advînt : Boniface annonçant qu’il ne restait plus de sucre, méchants cancans, brouille entre ses invités, elle se contentait de secouer ses boucles avec insouciance et de s’exclamer :

« Bah ! quelle sottise ! »

J’étais sur le point de voir rouge toutes les fois que Malevsky s’approchait d’elle de son allure de renard rusé, s’appuyait avec grâce sur le dossier de sa chaise et lui parlait à l’oreille avec un sourire infatué ; elle le regardait fixement, les bras croisés, en secouant doucement la tête, et lui rendait son sourire.

« Quel plaisir avez-vous à recevoir ce monsieur

Malevsky ? lui demandai-je un jour.

– Oh ! il a un amour de petite moustache ! répliqua-t-elle. Et puis, à parler franc, vous n’y entendez rien. »

« Croyez-vous donc que je l’aime ? me dit-elle une autre fois. Je ne peux pas aimer une personne que je regarde de haut en bas... Il me faudrait quelqu’un qui soit capable de me faire plier, de me dompter... Dieu merci, je ne le rencontrerai jamais !... Je ne me laisserai pas prendre ! Oh non !

– Alors, vous n’aimerez jamais personne ?

– Et vous ? Est-ce que je ne vous aime pas ? » s’exclama-t-elle en me donnant une tape sur le bout du nez avec son gant.

Eh oui, elle se divertissait beaucoup à mes dépens. Que ne m’a-t-elle pas fait faire durant les trois semaines où je la vis chaque jour ! Il était rare qu’elle vînt chez nous, et je ne m’en plaignais pas outre mesure, car, à peine entrée, elle prenait ses airs de demoiselle, de princesse, et je me sentais terriblement intimidé.

Je craignais de me trahir devant ma mère : Zinaïda lui était très antipathique et elle nous épiait avec aigreur. Je redoutais moins mon père : celui-là affectait de ne pas faire attention à moi ; quant à Zinaïda, il lui parlait peu, mais avec infiniment d’esprit et de pénétration.

Je n’étudiais plus, ne lisais plus, n’allais même plus me promener aux alentours de la villa et avais oublié mon cheval. Comme un hanneton qui aurait un fil à la patte, je tournais autour du petit pavillon, prêt à y passer toute mon existence... mais cela ne me réussissait pas : ma mère ronchonnait sans arrêt et Zinaïda me chassait parfois elle-même. Alors, je m’enfermais à clef ou m’en allais tout au fond du parc ; là, je montais au faîte d’une serre délabrée et restais des heures durant à contempler la rue, les jambes ballantes, regardant sans rien voir. Des papillons blancs voltigeaient paresseusement sur des orties poussiéreuses, tout près de moi ; un pierrot enjoué se posait sur une brique décrépite, piaillait d’une voix irritée, sautillait sur place et étendait sa petite queue ; encore méfiants, les corbeaux croassaient parfois au sommet d’un bouleau dénudé ; le soleil et le vent jouaient en silence dans ses branches clairsemées ; morne et serein, le carillon du monastère Donskoy résonnait au loin. Et moi, je restais toujours là à regarder, à écouter, à me remplir d’un sentiment ineffable, fait à la fois de détresse et de joie, de désirs et de pressentiments, de vagues appréhensions... Je ne comprenais rien et n’aurais pu donner aucun nom précis à ce qui vibrait en moi... Ou plutôt si, j’aurais pu l’appeler d’un seul nom – celui de Zinaïda...

Quant à la jeune princesse, elle continuait à s’amuser de moi comme le chat d’une souris. Tantôt

elle était coquette, et je me sentais fondre dans une allégresse trouble, tantôt elle me repoussait, et je n'osais plus l'approcher ni même la contempler de loin.

Depuis plusieurs jours, elle se montrait particulièrement froide à mon égard, et, complètement découragé, je ne faisais plus au pavillon que des apparitions courtes et furtives, m'efforçant de tenir compagnie à la vieille princesse, bien que celle-ci fût également d'une humeur massacrante, pestant et criant pis que de coutume : ses affaires de lettres de charge n'avaient pas l'air de s'arranger et elle avait eu déjà deux explications avec le commissaire de police.

Une fois, je rasais la palissade que vous connaissez bien, lorsque j'aperçus Zinaïda, assise dans l'herbe, appuyée sur son bras, complètement immobile. Je fus sur le point de m'éloigner sur la pointe des pieds, mais elle leva brusquement la tête et me fit un signe impératif. Je restai comme pétrifié, ne comprenant pas, sur le moment, ce qu'elle voulait de moi. Elle répéta son geste. Je sautai par-dessus la palissade et m'approchai d'elle en courant, tout joyeux ; elle m'arrêta du regard en m'indiquant le sentier, à deux pas d'elle. Confus et ne sachant plus quoi faire, je m'agenouillai au bord du chemin. La jeune fille était si pâle, si amèrement triste, si profondément lasse, que mon cœur se serra et, malgré moi, je balbutiai :

« Qu’avez-vous ? »

Elle tendit la main, arracha une brindille, la mordilla et la rejeta au loin.

« Vous m’aimez beaucoup ? me demanda-t-elle enfin... Oui ? »

Je ne répondis rien ; à quoi bon ?

« Oui, oui... reprit-elle, en me dévisageant. Les mêmes yeux... »

Pensive, elle se cacha le visage à deux mains.

« ... Tout me dégoûte, poursuivit-elle... Je voudrais être au bout du monde... Je ne peux pas supporter cela... Je ne peux pas m’y habituer... Et l’avenir, qu’est-ce qu’il me réserve ?... Ah ! je suis si malheureuse... Mon Dieu, comme je suis malheureuse !

– Pourquoi ? » fis-je timidement.

Elle haussa les épaules sans répondre. J’étais toujours à genoux et la regardais avec une détresse infinie. Chacune de ses paroles m’avait percé le cœur. J’étais prêt à donner ma vie pour qu’elle ne souffrît plus... Ne comprenant pas pourquoi elle était si malheureuse, je me l’imaginais se relevant d’un bond, fuyant au fond du jardin et s’affaissant tout à coup, terrassée par la douleur... Autour de nous, tout était vert et lumineux ; le vent bruissait dans les feuilles des

arbres et agitait parfois une longue tige de framboisier au-dessus de ma compagne. Des pigeons roucoulaient quelque part et les abeilles bourdonnaient en rasant l'herbe rare. Au-dessus de nos têtes, un ciel tendre et bleu... et moi j'étais si triste...

« Récitez-moi des vers, reprit Zinaïda en s'accoudant sur l'herbe. J'aime à vous entendre. Vous êtes légèrement déclamatoire, mais peu importe, cela fait jeune... Récitez-moi *Sur les collines de Géorgie*... Mais asseyez-vous d'abord. »

Je m'exécutai.

« – Et de nouveau mon cœur s'embrase ; il aime, “ne pouvant pas ne plus aimer...”, répéta la jeune fille. C'est cela la vraie beauté de la poésie : au lieu de parler de ce qui est, elle chante quelque chose qui est infiniment plus élevé que la réalité et qui, pourtant, lui ressemble davantage... Ne pouvant pas ne plus aimer... Il le voudrait, mais il ne peut... »

Elle se tut de nouveau, puis se leva d'un bond.

« Venez, Maïdanov est chez ma mère. Il m'a apporté son poème, et moi, je l'ai laissé tomber... Lui aussi doit avoir du chagrin... que faire ?... Un jour, vous saurez tout... surtout, ne m'en veuillez pas ! »

Elle me serra vivement la main et courut devant. Nous pénétrâmes dans le pavillon. Maïdanov se mit

incontinent à déclamer son *Assassin* qui venait d'être publié. Je ne l'écoutais pas. Il débitait ses tétramètres ïambiques d'une voix chantante, les rimes se succédaient avec une sonorité de grelots vides et bruyants. Je regardais Zinaïda et essayais de saisir le sens de ses dernières paroles.

Ou bien quelque rival secret
T'a-t-il subitement séduite ?

s'exclama soudain Maïdanov de sa voix nasale, et mes yeux croisèrent ceux de la jeune fille. Elle baissa les siens et rougit légèrement. Mon sang se glaça. J'étais jaloux depuis longtemps, mais à cet instant une idée fulgurante transperça tout mon être : « Mon Dieu ! Elle aime ! »

X

Dès lors, mon vrai supplice commença. Je me creusais la tête, méditais, ruminais et surveillais Zinaïda à toute heure de la journée, en me cachant de mon mieux. Elle avait beaucoup changé, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Durant de longues heures, je la

voyais se promener toute seule. Ou bien, elle s'enfermait dans sa chambre et refusait de voir personne, chose qui ne lui était encore jamais arrivée.

Ma perspicacité s'aiguisait, du moins le croyais-je. « Est-ce lui ?... Ou bien lui ? » me demandais-je, inquiet en passant en revue tous ses admirateurs. Le comte Malevsky me semblait le plus dangereux de tous (mais j'avais honte de me l'avouer, par considération pour Zinaïda).

Ma perspicacité n'allait pas plus loin et, d'ailleurs, mon secret n'était un mystère pour personne ; en tout cas, le docteur Louchine eut tôt fait de le deviner. À dire vrai, lui aussi avait beaucoup changé depuis quelque temps : il maigrissait à vue d'œil, et son rire devenait plus méchant, plus bref, plus saccadé. Une certaine nervosité avait succédé à son ironie légère et à son cynisme affecté.

Un jour, nous nous trouvâmes en tête-à-tête dans le salon des Zassekine : Zinaïda n'était pas encore rentrée de sa promenade et la vieille princesse se querellait avec la bonne à l'étage au-dessus.

« Dites-moi, jeune homme, pourquoi passez-vous tout votre temps à traîner par ici ? me demanda-t-il... Vous feriez mieux d'étudier tant que vous êtes jeune, et ce n'est pas du tout ce que vous faites en ce moment.

– Vous n’en savez rien. Qui vous dit que je ne travaille pas chez moi ? rétorquai-je en le prenant d’assez haut, mais non sans montrer quelque trouble.

– Ne me parlez pas d’études ! Vous avez autre chose en tête. Je n’insiste pas... à notre époque, c’est monnaie courante... Laissez-moi vous dire seulement que vous êtes rudement mal tombé... Est-ce que vous ne voyez pas le genre de la maison ?

– Je ne saisis pas...

– Vous ne saisissez pas ?... Eh bien, tant pis pour vous ! Mais il est de mon devoir de vous avertir. Nous autres, vieux célibataires endurcis, pouvons sans crainte fréquenter cette maison : que voulez-vous qu’il nous arrive ? Nous sommes la vieille garde, les durs à cuire, et rien ne nous effraie. Mais vous, vous avez encore une peau trop délicate. Croyez-moi, l’air d’ici ne vous vaut rien... Gare à la contagion !

– Comment cela ?

– Eh, mais tout simplement... Êtes-vous bien portant en ce moment ? Vous trouvez-vous dans votre état normal ? Pensez-vous que vos sentiments actuels puissent servir à quelque chose de bon ?

– Mais quels sont-ils donc mes sentiments présents ? ergotai-je, tout en reconnaissant, dans mon for intérieur, que le docteur avait parfaitement raison.

– Ah ! jeune homme, jeune homme, fit-il en donnant à ces deux mots une intention assez blessante... Allons, ne jouez pas au plus fin. Votre visage vous trahit... Et d’ailleurs, à quoi bon discuter ? Croyez-moi, je n’aurais pas fréquenté cette maison si... (il serra les dents)... si je n’étais pas aussi détraqué que vous... Une seule chose me surprend : comment se fait-il que vous ne voyiez pas ce qui se passe autour de vous... ? Pourtant vous êtes un garçon intelligent...

– Mais que se passe-t-il donc ? » dis-je en dressant l’oreille.

Le docteur me dévisagea d’un air de commisération amusée.

« Ce que je peux être bête, murmura-t-il, comme s’il se parlait à lui-même... À quoi bon le lui dire ?... Bref, conclut-il en élevant la voix, laissez-moi vous le répéter : l’atmosphère de céans n’est pas bonne pour vous. Elle vous plaît, me direz-vous – et après ?... L’air de la serre chaude est saturé de parfums, mais nul ne peut y vivre... Écoutez-moi, faites ce que je vous dis et reprenez votre Kaïdanov... »

À ces mots, la vieille princesse réapparut au salon et commença à se plaindre de sa rage de dents. Zinaïda arriva peu après elle.

« Tenez, docteur, vous devriez la gronder, dit la

matrone : elle passe son temps à prendre de l'eau avec de la glace. C'est très mauvais pour ses poumons.

– Pourquoi faites-vous cela ? demanda Louchine.

– Que peut-il en résulter ?

– Vous pouvez prendre un refroidissement et mourir.

– Vraiment ?... Pas possible !... Eh bien, tant mieux !

– Ah ! ah ! voilà où nous en sommes », grommela le docteur.

La vieille se retira.

« Mais oui, répliqua Zinaïda... Croyez-vous que la vie soit toujours gaie ? Regardez un peu autour de vous... Est-ce que tout va bien ?... Pensez-vous que je ne m'en aperçoive pas ? Cela m'amuse de boire de l'eau avec de la glace, et vous, vous venez me déclarer sentencieusement qu'une telle vie ne vaut pas d'être risquée pour un instant de plaisir... Je ne parle même pas d'un instant de bonheur.

– Oui, oui, dit Louchine. Caprice et indépendance... Ces deux mots résument tout votre caractère. »

Zinaïda rit nerveusement.

« Vous n'êtes pas à la page, mon cher docteur, et vous observez mal... Mettez des lunettes. Je ne suis plus d'humeur à avoir des caprices. Croyez-vous que cela

m’amuse de vous tourner en bourrique et de rire de moi-même ? Et pour ce qui est de l’indépendance... M’sieur Voldémar, ajouta-t-elle en tapant du pied, ne faites pas cette tête mélancolique. J’ai horreur qu’on me plaigne... »

Elle se retira à grands pas.

« Mauvais, très mauvais. L’atmosphère d’ici ne vous vaut décidément rien, jeune homme », dit encore Louchine...

XI

Le même soir, toute la bande se réunissait chez les Zassekine. J’étais du nombre.

L’on parla du poème de Maïdanov. Zinaïda le loua sincèrement :

« Seulement, dit-elle, si j’avais été poète, j’aurais choisi d’autres sujets... C’est peut être stupide ce que je vous dis là, mais il me vient parfois des idées bizarres, la nuit surtout, quand je ne dors pas, et aussi au lever du soleil, à l’heure où le ciel devient rose et gris... C’est ainsi que, par exemple... Vous n’allez pas rire de moi ?

– Mais non, mais non », répondîmes-nous d’une voix.

Elle croisa les bras sur la poitrine et tourna la tête légèrement de côté :

« J'aurais montré tout un groupe de jeunes filles, la nuit, dans une barque, sur un fleuve paisible. La lune luit, les jeunes filles sont en blanc, avec des couronnes de fleurs blanches sur la tête, et chantent... quelque chose comme un hymne. Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

– Oui, oui, je vous suis, murmura Maïdanov, rêveur.

– Et soudain, du bruit, des rires, des flambeaux, des torches, des tambourins sur la côte... Des bacchantes accourent en foule, avec des cris et des chants. Là-dessus, je vous cède la parole, monsieur le poète... J'aurais voulu des torches très rouges, beaucoup de fumée. Les yeux des bacchantes brillent sous leurs couronnes... Ces dernières seront de couleur sombre... N'oubliez pas les peaux de tigre, les vases, l'or... des monceaux d'or !

– Où faut il que je mette l'or ? » demanda Maïdanov, en rejetant ses cheveux plats en arrière et dilatant ses narines.

« Où ? Sur leurs épaules, à leurs bras, à leurs jambes... partout. L'on dit que dans l'Antiquité, les femmes portaient des anneaux d'or autour des chevilles... Les bacchantes appellent les jeunes filles de

la barque. Celles-ci ont interrompu leur hymne, mais ne bougent pas... Leur embarcation accoste doucement, au fil de l’eau... L’une d’elles se lève lentement – attention, ce passage demande beaucoup de tendresse, car il faut décrire les gestes majestueux de cette jeune fille, au clair de lune, et l’effroi de ses compagnes... Elle enjambe la paroi de la barque, les bacchantes font cercle autour d’elle et l’emportent dans la nuit, dans les ténèbres... Imaginez-vous des volutes de fumée et une confusion générale... L’on n’entend plus que les cris stridents des bacchantes, l’on ne voit plus que la couronne abandonnée sur le rivage... »

Zinaïda se tut. (Oh ! Elle aime ! me dis-je de nouveau.)

« C’est tout ? demanda Maïdanov.

– Oui, c’est tout.

– Il n’y a pas de quoi faire tout un poème, déclara le poète, avec suffisance, mais je vais tirer parti de votre suggestion pour une pièce lyrique.

– Dans le genre romantique ? demanda Malevsky.

– Bien sûr, à la Byron.

– Et moi, je trouve que Hugo vaut mieux que Byron, répliqua négligemment le jeune comte... Plus intéressant...

– Certes, Hugo est un écrivain de premier ordre, fit Maïdanov, et mon ami Coumenu, dans son roman espagnol *El Trovador*...

– C'est celui où il y a des points d'interrogation à l'envers ? intervint Zinaïda.

– Celui-là même. C'est l'usage, chez les Espagnols... Je disais donc que Coumenu...

– Oh ! vous voilà de nouveau embarqués dans un débat sur les classiques et les romantiques ! intervint de nouveau la jeune fille. Faisons plutôt un jeu...

– Les gages ? proposa Louchine.

– Oh ! non, c'est mortel ! Jouons plutôt aux comparaisons ! »

C'était une invention de Zinaïda ; le jeu consistait à choisir un objet et celui qui lui trouvait la comparaison la plus heureuse était déclaré vainqueur.

Elle s'approcha de la croisée. Le soleil venait à peine de se coucher, et de longs nuages rouges montaient haut dans le ciel.

« À quoi ressemblent-ils, ces nuages ? demanda Zinaïda, et sans attendre de réponse, elle répondit elle-même : – Moi, je trouve qu'ils ressemblent à ces voiles écarlates que Cléopâtre avait fait attacher aux mâts de son vaisseau le jour où elle partit à la rencontre

d’Antoine. Vous en souvenez-vous, Maïdanov ? Vous m’en avez parlé l’autre jour. »

Nous suivîmes tous l’exemple de Polonius, dans *Hamlet* et décidâmes à l’unanimité que les nuages ressemblaient précisément à ces voiles et qu’il n’était pas possible de trouver meilleure comparaison.

« Et quel âge avait Antoine ? interrogea la jeune fille.

– Oh ! il était certainement tout jeune, dit Malevsky.

– Oui, il était jeune, confirma Maïdanov avec conviction.

– Je m’excuse, mais il avait plus de quarante ans, déclara Louchine.

– Plus de quarante ans... », répéta Zinaïda, en lui jetant un rapide coup d’œil.

Je rentrai bientôt chez moi.

Mes lèvres murmuraient machinalement : « Elle aime... mais qui ?... »

XII

Les jours passaient. Zinaïda devenait de plus en plus étrange, incompréhensible. Une fois je la trouvai chez

elle, assise sur une chaise cannée, la tête appuyée sur le rebord tranchant de la table. Elle se redressa... Son visage ruisselait de larmes.

« Ah, c’est vous, fit-elle avec un amer rictus. Venez donc par ici. »

Je m’approchai d’elle ; elle me prit la tête à deux mains, s’empara d’une mèche de mes cheveux et se mit à la tordre.

« Aïe ! cela me fait mal ! m’écriai-je en fin de compte.

– Ah ! cela vous fait mal ! Et moi, croyez-vous donc que je ne souffre pas assez ?

« Oh ! s’exclama-t-elle en s’apercevant qu’elle venait de m’arracher une touffe de cheveux. Qu’ai-je fait ! Pauvre m’sieur Voldémar ! »

Après les avoir soigneusement démêlés, elle les enroula autour de son doigt.

« Je vais mettre vos cheveux dans mon médaillon et les porter toujours sur moi, me dit-elle en guise de consolation, cependant que des larmes brillaient toujours dans ses yeux. Peut-être m’en voulez-vous un peu moins ?... À présent, adieu... »

Je rentrai chez moi. À la maison, non plus, cela n’allait pas bien. Maman venait d’avoir une explication

avec mon père ; elle lui reprochait encore quelque chose, et lui, ne disait rien, froid et correct, selon sa coutume. D'ailleurs, il sortit peu après. Je n'avais pas pu entendre ce qu'avait dit ma mère, et puis j'avais bien d'autres chats à fouetter. Je me rappelle seulement qu'à l'issue de cette explication, elle me convoqua dans son cabinet de travail et me parla fort aigrement de mes visites – trop fréquentes – chez la vieille princesse, « *une femme capable de tout*[1] », me dit-elle.

Je lui baisai la main (c'était ma manière à moi de mettre fin à un entretien) et montai dans ma chambre. Les larmes de Zinaïda m'avaient fait complètement perdre la tête ; je ne savais que penser, prêt à pleurer, moi aussi – car il faut vous dire qu'à seize ans j'étais encore un véritable enfant.

Je ne songeais plus à Malevsky, bien que Belovzorov devînt chaque jour plus menaçant et regardât l'habile comte de l'œil du loup qui regarde l'agneau ; à dire vrai, je ne pensais plus à rien ni à personne. Je me perdais en suppositions et recherchais les endroits solitaires.

J'avais une prédilection particulière pour les ruines de l'orangerie, ayant pris l'habitude d'escalader son mur abrupt et d'y rester assis, à califourchon, tellement

---

[1] En français dans le texte.

malheureux, triste et oublié que je prenais pitié de moi-même : douce griserie de l'isolement mélancolique !

Un jour que je me trouvais là, les yeux perdus au loin, à écouter le carillon du monastère, je perçus tout à coup un frôlement mystérieux : ce n'était pas le vent ni un frémissement, mais une sorte de souffle et plus exactement la sensation d'une présence... Je baissai les yeux.

Zinaïda longeait le sentier d'un pas pressé ; elle portait une robe légère, de couleur grise, et une ombrelle de la même teinte sur l'épaule. Elle m'aperçut, s'arrêta, releva le bord de sa capeline et me regarda avec des yeux de velours.

« Que faites-vous si haut ? me demanda-t-elle avec un étrange sourire... Eh bien, qu'attendez-vous ?... Au lieu de passer votre temps à me persuader que vous m'aimez, sautez donc par ici, si cela est vrai. »

À peine avait-elle fini de parler, que je me précipitais en bas, comme si un bras m'avait violemment poussé dans le dos. Le mur devait être haut de près de sept mètres. J'atterris sur mes pieds, mais le choc fut si vigoureux que je ne réussis pas à rester debout ; je tombai et restai évanoui quelques instants. En revenant à moi, et sans ouvrir les yeux, je sentis que Zinaïda était toujours là, tout près de moi... « Cher petit, disait-elle avec une tendresse inquiète, cher petit,

comment as-tu pu faire cela, comment as-tu pu m’écouter ? Je t’aime... Relève-toi... »

Sa poitrine se soulevait tout contre ma tête, ses mains frôlaient ma joue... et soudain – Seigneur, quel délice ! – ses lèvres douces et fraîches couvrirent mon visage de baisers... effleurèrent mes lèvres... À ce moment-là, bien que je me gardasse soigneusement de rouvrir les yeux, elle dut se douter que j’étais revenu à moi et se redressa rapidement :

« Eh bien, relevez-vous, espèce de grand fou... Qu’est-ce que vous faites là, dans la poussière ? »

J’obtempérai.

« Donnez-moi mon ombrelle... voyez où je l’ai jetée... et ne me regardez pas ainsi... En voilà de sottes idées !... Vous êtes-vous fait mal ?... Vous vous êtes brûlé dans les orties ?... Je vous dis de ne pas me regarder ainsi... Il ne veut rien comprendre, rien répondre, ajouta-t-elle comme si elle parlait à elle-même. Rentrez chez vous, m’sieur Voldémar, brossez-vous et ne me suivez pas, sinon je vais me fâcher et jamais plus je ne... »

Elle n’acheva pas son propos et s’éloigna rapidement ; je m’assis sur le bord du sentier, mes jambes ne voulaient plus me porter. Les orties m’avaient brûlé les mains, j’avais mal dans le dos, la

tête chancelante, mais, avec tout cela, j'éprouvais un sentiment de béatitude que je n'ai plus jamais retrouvé de ma vie. Il se manifestait par une torpeur douce et douloureuse circulant dans mes veines, et finit par se donner libre cours, sous forme de gambades et de cris enthousiastes...

Vraiment, j'étais encore un enfant !

XIII

Vous dirai-je ma joie et ma fierté durant tout ce jour-là ? Les baisers de Zinaïda vivaient encore sur mon visage ; transporté de ravissement, j'évoquais à tout moment chacune de ses paroles et tenais tellement à ma félicité nouvelle que je commençais d'avoir peur et ne voulais plus revoir la cause de mon exaltation.

Il me semblait que je ne pouvais plus rien attendre du destin et que l'heure était venue « de boire une dernière bolée d'air et de mourir » !

Le lendemain, en me rendant chez les Zassekine, j'éprouvais une vive confusion que je masquais en vain sous la désinvolture modeste du monsieur-qui-veut-faire-entendre-qu'il-sait-garder-un-secret.

Zinaïda me reçut le plus simplement du monde, et

sans la moindre émotion, se contentant de me menacer du doigt et de me demander si je n'avais pas de bleus. Toute ma désinvolture, ma modestie et mes airs de conspirateur s'évanouirent en un clin d'œil. Sans doute, je ne m'attendais à rien d'extraordinaire, mais enfin... le calme de la jeune fille me produisit exactement l'effet d'une douche froide. Je compris que je n'étais qu'un enfant, pour elle, et j'en fus affecté !

Zinaïda se promenait de long en large, et un sourire fugitif effleurait son visage toutes les fois que ses yeux se posaient sur moi ; mais ses pensées étaient loin – je le voyais bien...

« Vais-je lui parler d'hier, lui demander où elle se hâtait et savoir enfin ?... »

J'y renonçai et pris place dans un coin, à l'écart.

L'arrivée de Belovzorov, sur ces entrefaites, me parut on ne peut plus opportune.

« Je n'ai pas réussi à vous trouver une bête docile... Il y a bien une cavale dont Freitag se porte garant, mais moi, je n'ai pas confiance. J'ai peur.

– Et de quoi avez-vous peur, s'il est permis de vous poser cette question ? demanda Zinaïda.

– De quoi ?... Mais vous ne savez même pas monter à cheval. Dieu nous garde, mais un malheur est si vite arrivé ! Quelle est cette lubie qui vous passe par la

tête ?

– Cela ne regarde que moi, monsieur le fauve... Et s’il en est ainsi, je vais m’adresser à Piotr Vassiliévitch... »

C’était le nom de mon père, et je fus surpris qu’elle parlât de lui avec une telle aisance, comme si elle était certaine qu’il accepterait de lui rendre ce service.

« Tiens, tiens, fit Belovzorov, c’est donc avec ce monsieur-là que vous voulez faire du cheval ?

– Que ce soit lui ou un autre, cela ne vous regarde pas. En tous les cas, pas avec vous.

– Pas avec moi..., répéta le hussard... Soit... je vais vous trouver une monture.

– Seulement faites bien attention à ce que ce ne soit pas une mule... Car je vous préviens que je veux faire du galop.

– Faites-en, si cela vous chante... Est-ce avec Malevsky ?

– Et pourquoi pas avec lui, mon vaillant capitaine ? Allons, calmez-vous, ne faites plus ces yeux-là. On dirait que vous voulez foudroyer les gens... Je vous emmènerai un jour... Malevsky... comme si vous ne saviez pas ce qu’il est pour moi, à présent... pfuitt ! »

Elle secoua la tête.

« C’est pour me consoler que vous dites cela », ronchonna Belovzorov.

Zinaïda plissa les yeux.

« Vous consoler ?... Oh... oh... oh... mon brave capitaine ! proféra-t-elle enfin, comme si elle n’avait pas réussi à trouver d’autre mot. Et vous, m’sieur Voldémar, voudrez-vous venir avec nous ?

– C’est que... je n’aime pas être... en nombreuse compagnie, balbutiai-je sans lever les yeux.

– Ah ! ah ! vous préférez le tête-à-tête... Tant pis, ce sera comme vous le voudrez, soupira-t-elle... Allez, Belovzorov, en chasse... Il me faut absolument un cheval pour demain !

– Oui, mais où prendre l’argent ? » intervint la vieille princesse.

Zinaïda fronça les sourcils.

« Je ne vous ai rien demandé... Belovzorov me fait confiance.

– Confiance... confiance... », grommela la matrone.

Et subitement, elle hurla de toute la force de ses poumons :

« Douniacha !

– Maman, je vous ai pourtant acheté une sonnette,

observa Zinaïda.

– Douniacha ! » appela de nouveau la princesse.

Belovzorov prit congé. Je sortis avec lui. On n’essaya pas de me retenir...

XIV

Le jour suivant, je me levai de très bonne heure, me taillai un bâton et m’en allai loin de la ville. Je voulais me promener seul et ruminer mon chagrin. Il faisait un temps superbe, ensoleillé, et modérément chaud ; un vent frais et joyeux errait au-dessus de la terre, folâtrait et bruissait, mais avec retenue. Je marchai longtemps à travers monts et bois, profondément insatisfait, car le but de ma randonnée avait été de m’adonner à la mélancolie, et voilà que la jeunesse, la splendeur du soleil, la fraîcheur de l’air, le plaisir d’une marche rapide, la molle volupté de s’allonger dans l’herbe dense, loin de tous les regards, voilà que tout cela prenait le dessus et me faisait oublier mon chagrin...

Et puis le souvenir des paroles de Zinaïda et de ses baisers s’empara de nouveau de mon âme. Il m’était doux de me dire qu’elle avait été bien forcée de reconnaître ma force de caractère et mon héroïsme... « Elle préfère les autres, me disais-je... Tant pis !... Ces

gens-là ne sont braves qu’en paroles, et moi, j’ai donné des gages... Et j’accepterai d’autres sacrifices, beaucoup plus graves, s’il le faut ! »

Mon imagination était déchaînée. Je me voyais sauvant la jeune fille des mains de ses ennemis, l’arrachant d’une prison, héroïque et tout couvert de sang, puis, expirant à ses pieds...

Je me souvins d’un tableau accroché dans notre salle à manger : Malek-Adel enlevant Mathilde.

Aussitôt après, j’étais absorbé dans la contemplation d’un pivert bariolé qui gravissait le tronc mince d’un bouleau et jetait des coups d’œil inquiets, à droite puis à gauche, comme une contrebasse derrière son instrument.

Ensuite, je me mis à chanter : « Ce n’est pas la blanche neige » et passai de là à une autre romance, fort connue à l’époque : « Je t’attends au moment où folâtre Zéphire... »

Je déclamai l’invocation d’Ermak aux étoiles, tirée de la tragédie de Khomiakov, essayai de composer quelque chose de très sentimental et réussis même à inventer la strophe finale qui retombait sur un « ô Zinaïda, Zinaïda », mais n’allai pas plus loin...

Je descendis dans la vallée ; un sentier sinueux serpentait tout au fond et conduisait à la ville. Je m’y

engageai...

Tout à coup, un bruit de sabots de cheval derrière moi. Je me retournai, m'arrêtai machinalement et ôtai ma casquette... C'était mon père et Zinaïda. Ils trottaient côte à côte. Mon père était penché vers elle et lui disait quelque chose en souriant, la main posée, sur l'encolure de son cheval... La jeune fille l'écoutait sans répondre et baissait les yeux, en serrant les lèvres... Je n'aperçus qu'eux, tout d'abord... Quelques instants après, Belovzorov émergea d'un tournant, en veste rouge de hussard... Son beau cheval noir était couvert d'écume, secouait la tête, reniflait, caracolait. Le cavalier se cramponnait à la bride, freinait, donnait des coups d'éperon... Je me cachai... Mon père reprit sa bride, s'écarta de Zinaïda et ils repartirent tous les deux, au galop... Belovzorov leur emboîtait le pas, en faisant sonner son sabre...

« Il est rouge comme une écrevisse, me dis-je, mais elle... pourquoi est-elle si pâle ?... Est-ce d'avoir fait du cheval toute la matinée ? »

Je pressai le pas et arrivai à la maison juste avant le repas... Mon père s'était déjà changé et avait fait sa toilette. Assis dans un fauteuil, tout contre celui de maman, il lui lisait, d'une voix égale et sonore, le feuilleton du *Journal des Débats ;* ma mère l'écoutait d'une oreille distraite. En me voyant, elle me demanda

où j’avais disparu et ajouta qu’il lui déplaisait fort de me voir vagabonder Dieu sait où et avec Dieu sait qui.

« Mais je me suis promené tout seul ! » allais-je répondre, quand je croisai le regard de mon père et me tus, je ne sais pourquoi.

XV

Pendant cinq ou six jours, je ne vis plus Zinaïda. Elle se disait souffrante (ce qui n’empêchait nullement les habitués de venir lui rendre visite, de « monter la garde », comme ils disaient).

Ils venaient tous, à l’exception de Maïdanov, qui sombrait dans la mélancolie, dès qu’il n’avait plus de raison de s’enthousiasmer. Belovzorov se tenait, morne, dans un coin, raide dans son uniforme, boutonné jusqu’au menton, et cramoisi. Un mauvais sourire errait sur le fin visage du comte Malevsky ; il était tombé en disgrâce et s’efforçait de se rendre utile à la vieille princesse avec un empressement servile. N’était-il pas allé jusqu’à l’accompagner, dans son fiacre, chez le général-gouverneur ? Il est vrai que la visite avait été infructueuse et qu’il en était résulté même des désagréments pour le comte : on lui avait rappelé une histoire qu’il avait eue, autrefois, avec un officier du

Génie ; il lui avait fallu s’expliquer et admettre qu’il avait fait preuve d’inexpérience.

Louchine avait coutume de venir deux fois par jour, mais ne restait pas longtemps ; depuis notre récent tête-à-tête, il m’inspirait une vague appréhension, en même temps qu’une sympathie profonde.

Un jour, nous allâmes nous promener ensemble au jardin Neskoutchny ; il se montra très aimable avec moi et m’énuméra les noms et les propriétés de toutes les plantes. Tout à coup, il se frappa le front et s’exclama, sans que rien l’eût fait prévoir au cours de notre précédente conversation : « Imbécile que j’étais de la croire coquette !... Il faut croire qu’il existe des femmes qui trouvent de la douceur dans le sacrifice !

– Que voulez-vous dire ? lui demandai-je.

– Rien... Du moins qui puisse vous intéresser », répondit-il brusquement.

Zinaïda m’évitait. Ma seule vue lui était désagréable – je ne pouvais pas ne pas m’en rendre compte... Elle se détournait machinalement, et précisément parce que le geste était machinal, j’en concevais un désespoir amer... Je m’efforçais de ne plus la voir et la guettais de loin, mais cela ne me réussissait pas toujours.

Il lui arrivait quelque chose d’étrange et d’inexplicable : elle n’était plus la même, jusque dans

l’expression de ses traits.

J’en fus particulièrement frappé par une soirée douce et chaude. J’étais assis sur une banquette, sous un saule – un endroit que j’aimais beaucoup, car, de là, je découvrais *sa* fenêtre. Au-dessus de moi, dans le feuillage, un petit oiseau véloce sautillait de branche en branche ; un chat gris se faufilait dans le jardin, en s’aplatissant sur le sol ; des hannetons bourdonnaient sourdement dans l’air, sombre, mais encore transparent. Les yeux fixés sur la croisée, j’épiais... Elle s’ouvrit enfin, et Zinaïda apparut. Elle avait mis une robe blanche – aussi blanche que son visage, ses bras et ses épaules.

La jeune fille resta longtemps immobile, les sourcils froncés. Puis elle serra ses mains avec force, les porta à ses lèvres, à son front, écarta les doigts, ramena ses cheveux derrière les oreilles, secoua énergiquement la tête et referma brusquement la fenêtre.

Trois jours plus tard, je la rencontrai au jardin.

« Donnez-moi le bras, me dit-elle tendrement, comme autrefois... Il y a si longtemps que nous n’avons bavardé tous les deux. »

Je la regardai ; une douce lumière brillait au fond de ses prunelles, et elle me souriait, comme à travers un léger nuage.

« Êtes-vous encore souffrante ? lui demandai-je.

– Non, maintenant c’est passé, répondit-elle en cueillant une petite rose rouge. Je suis encore un peu lasse, mais cela passera aussi.

– Et vous serez de nouveau comme avant ? »

Elle leva la fleur au niveau de ses joues, et le rouge des pétales sembla s’y refléter.

« Ai-je donc changé ?

– Oui, vous avez changé, répliquai-je à mi-voix.

– J’ai été froide avec vous... je le sais... mais il ne fallait pas faire attention à cela... Je ne pouvais pas être autre... N’en parlons plus, voulez-vous ?

– Vous ne voulez pas que je vous aime ! m’exclamai-je dans un élan involontaire.

– Mais si, continuez de m’aimer, seulement pas de la même manière.

– Et comment ?

– Soyons amis, tout simplement ! »

Elle me fit sentir le parfum de la rose.

« Écoutez, je suis beaucoup plus âgée que vous... J’aurais pu être votre tante – mais oui ! – ou, tout au moins, votre sœur aînée... Et vous... »

Je l’interrompis :

« Je ne suis qu’un enfant ?

– C’est cela. Vous êtes un enfant. Un enfant que j’aime, bon, gentil, intelligent... Tenez, dès aujourd’hui je vous élève à la dignité de page... Vous allez être mon page et n’oubliez pas qu’en cette qualité, vous ne devez jamais quitter votre dame... Et voici votre insigne, ajouta-t-elle en passant la rose à ma boutonnière... À présent, vous avez un gage de notre bienveillance.

– J’en ai reçu d’autres, naguère... balbutiai-je.

– Ah ! Ah ! fit Zinaïda, en me regardant de biais... Quelle mémoire ! Eh bien, soit ! J’accepte ! »

Elle se pencha légèrement et me déposa au front un baiser pur et serein.

Comme je relevais les yeux, elle fit demi-tour.

« Suivez-moi, page », intima-t-elle en se dirigeant vers le pavillon.

Je la suivis, me demandant, tout étonné :

« Est-il possible que cette jeune fille timide et raisonnable soit Zinaïda ? »

Sa démarche elle-même me parut plus lente, et sa taille plus svelte et majestueuse.

Mon Dieu ! Avec quelle violence nouvelle la passion se rallumait dans mon cœur !

XVI

À l’issue du repas, les habitués se retrouvèrent de nouveau au salon, et la jeune princesse daigna sortir de sa chambre. Notre bande était au grand complet, tout comme lors de l’inoubliable soirée où je m’y associai pour la première fois. Le vieux Nirmatzky, lui-même, avait traîné sa patte jusqu’au pavillon. Maïdanov était arrivé avant les autres, un nouveau poème sous le bras.

On joua aux gages, comme l’autre fois, mais sans rien de fantasque, de bruyant – l’élément bohème semblait être perdu. En ma qualité de page, je me tenais assis à côté de Zinaïda. Elle proposa que celui qui tirerait un gage racontât son dernier rêve, mais cela tomba à l’eau. Les rêves manquaient totalement d’intérêt (comme celui de Belovzorov, lequel avait rêvé qu’il donnait des carassins à son cheval, et que le cheval avait une tête de bois) ou bien sonnaient faux, inventés de toutes pièces.

Maïdanov nous proposa tout un roman. Que ne s’y trouvait-il pas : des nécropoles, des anges avec des lyres, des fleurs qui parlaient, des bruits lointains et mystérieux. Zinaïda ne lui laissa même pas le temps de finir.

« Quant à faire du roman, conclut-elle, autant que chacun invente une histoire ! »

De nouveau, le sort désigna Belovzorov.

« Mais je ne peux rien inventer ! s'écria le hussard, visiblement mal à l'aise.

– Quelles sottises ! répliqua Zinaïda... Figurez-vous, par exemple, que vous êtes marié et racontez-nous comment vous aimeriez passer tout votre temps avec votre femme ?... L'auriez-vous enfermée à clef ?

– Oui, certes.

– Et seriez resté à côté d'elle ?

– Bien sûr.

– Parfait. Et si elle en avait assez et qu'elle vous trompât ?

– Je l'aurais tuée.

– Et si elle s'était enfuie ?

– Je l'aurais rattrapée et tuée quand même.

– Bon. Supposons que je sois votre femme. Qu'auriez-vous fait ? »

Belovzorov se tut.

« Je me serais tué également, proféra-t-il après une minute de réflexion.

– Je vois qu'au moins vous ne faites pas traîner les choses en longueur ! » s'exclama la jeune fille en pouffant de rire.

Le deuxième gage lui revint. Elle leva les yeux au plafond et devint rêveuse.

« Écoutez, dit-elle enfin, voici ce que j'ai trouvé... Imaginez-vous un salon magnifique, une belle nuit d'été et un bal superbe... Ce bal est offert par la jeune reine. Partout, de l'or, du marbre, du cristal, de la soie, des feux, des diamants, des fleurs, des plantes odorantes... Bref, tout ce que le luxe peut rêver.

– Aimez-vous le luxe ? intervint Louchine.

– C'est très joli, et j'aime tout ce qui est joli, répondit-elle.

– Mieux que le beau ?

– C'est trop fort pour moi... Je ne vous saisis pas... Allons, ne me dérangez pas... Je vous disais donc qu'il y a un bal magnifique. Les invités sont nombreux. Ils sont jeunes, beaux, vaillants et follement amoureux de la reine.

– Ah ! ah ! il n'y a donc pas de femmes parmi les invités ? observa Malevsky.

– Non... Attendez, si, il y en a.

– Et elles sont toutes belles ?

– Charmantes. Pourtant, les hommes sont amoureux de la reine. Elle est grande, svelte, et porte un petit diadème doré sur ses cheveux noirs. »

Je regardai Zinaïda, et elle me parut tellement plus grande que nous tous. Il rayonnait une telle intelligence et tant de pénétration de son front d'albâtre et de ses sourcils immobiles, que, malgré moi, je me dis :

« Cette reine, c'est toi ! »

« Tous les hommes se pressent en foule autour d'elle, poursuivit la jeune fille, et lui tiennent les propos les plus flatteurs.

– Aime-t-elle la flatterie ? s'informa Louchine.

– Vous êtes insupportable !... Vous ne voulez donc pas me laisser parler ?... Bien sûr qu'elle l'aime ! Qui donc ne l'aime pas ?

– Une dernière question, fit Malevsky : la reine a-t-elle un mari ?

– Je n'ai même pas songé à cela... Mais non. Pour quoi faire, un mari ?

– Évidemment : pour quoi faire ? répéta le comte.

– *Silence*[1] *!* » réclama Maïdanov, qui parlait d'ailleurs très mal le français.

---

[1] En français dans le texte.

« *Merci*[1], répondit Zinaïda. Ainsi donc, la reine prête l'oreille à ces propos, à la musique, mais ne regarde aucun de ses invités. Six croisées sont ouvertes, de haut en bas, du plafond au parquet, béant sur un ciel noir avec de grandes étoiles et un parc sombre, planté d'arbres immenses. La reine contemple la nuit. Au jardin, parmi les arbres, il y a une fontaine : on la distingue, dans l'obscurité, à ses contours blancs et longs, très longs, comme un fantôme. À travers la musique et le bruit des voix, la reine discerne le murmure de l'eau. Et elle se dit : mes nobles sires, vous êtes beaux, intelligents, honnêtes, vous buvez chacune de mes paroles et vous dites prêts à expirer à mes pieds... j'ai sur vous un pouvoir infini... Or, savez-vous que là-bas, près de cette fontaine où l'eau murmure si harmonieusement, mon bien-aimé m'attend et que lui aussi a sur moi un pouvoir infini... Il n'a point de brocarts ni de gemmes ; c'est un inconnu, mais il m'attend ; il sait que je vais venir... et je viendrai... Aucune force au monde n'est capable de me retenir lorsque je veux le rejoindre et demeurer près de lui, me perdre avec lui, là-bas, dans le bruissement des arbres et le chant de la fontaine. »

Elle se tut.

---

[1] En français dans le texte.

« Est-ce bien une histoire inventée ? » demanda malicieusement le comte.

Zinaïda ne daigna même pas l'honorer d'un regard.

« Et que ferions-nous, messieurs, si nous étions du nombre de ces invités et connaissions l'existence de cet heureux mortel qui soupire près de la fontaine ?

– Ce que vous auriez fait ? Attendez, je vais vous le dire, répliqua Zinaïda... Belovzorov l'aurait provoqué en duel... Maïdanov aurait composé une épigramme... Ou plutôt non... cela n'est pas dans vos cordes... Vous auriez composé des ïambes interminables, à la Barbier, et publié votre chef-d'œuvre au *Télégraph*... Nirmatzky lui aurait emprunté de l'argent... ou plutôt non : il lui en aurait prêté à la petite semaine... Pour vous, docteur – elle s'arrêta –... au fait, je ne sais pas ce que vous auriez imaginé...

– En ma qualité de docteur attaché au service de Sa Majesté, je lui aurais respectueusement recommandé de ne pas organiser de bal quand elle a d'autres chats à fouetter...

– Vous n'auriez peut-être pas eu tort... Et vous, comte ?

– Et moi ? répéta Malevsky avec un mauvais sourire.

– Vous lui auriez sans doute offert une dragée

empoisonnée... »

Le visage du comte, contracté un instant, prit une expression fouineuse, puis il éclata de rire.

« Quant à vous, m’sieur Voldémar... Enfin, bref, passons à un autre jeu...

– M. Voldémar, en sa qualité de page, aurait porté la traîne de Sa Majesté pendant qu’elle se serait sauvée », railla méchamment Malevsky.

J’allais éclater. Zinaïda me mit la main sur l’épaule, se leva et prononça d’une voix qui tremblait légèrement :

« Je n’ai jamais autorisé Votre Altesse à être insolente, aussi la prié-je de se retirer. »

Elle lui désigna la porte.

« Voyons, princesse, balbutia le comte en blêmissant.

– La princesse a raison, approuva Belovzorov en se levant également.

– Vraiment... je ne croyais pas... je ne voulais pas vous blesser... Pardonnez-moi », balbutia Malevsky.

Zinaïda lui jeta un regard glacial et sourit durement.

« Soit, restez, fit-elle avec un geste méprisant. Nous avons eu tort de nous fâcher, m’sieur Voldémar et

moi... Si cela vous amuse d’épancher votre venin... je n’y vois pas d’inconvénient, pour ma part !

– Pardonnez-moi », s’excusa encore une fois le comte.

Quant à moi, j’évoquai le geste de Zinaïda et me dis qu’une vraie reine n’aurait su montrer la porte avec plus de grâce à l’insolent.

Le jeu des gages ne dura pas longtemps après cet incident ; tout le monde se sentait légèrement mal à l’aise, pas tellement à cause de l’incident lui-même que d’un trouble confus et inexplicable. Personne ne l’avouait, mais chacun s’en rendait compte.

Maïdanov nous lut des vers, et Malevsky les loua exagérément.

« Il veut se montrer charitable à tout prix », me souffla Louchine.

Nous nous séparâmes assez vite. Zinaïda était devenue subitement songeuse, sa mère fit dire qu’elle avait la migraine ; Nirmatzky commença à se plaindre de ses rhumatismes...

Longtemps, je ne pus m’endormir, bouleversé par le récit de Zinaïda. « Se pouvait-il qu’il contînt une parcelle de vérité ? me demandai-je... De qui, de quoi avait-elle voulu parler ?... Et si réellement il y avait anguille sous roche, quelle décision devais-je

prendre ?... Mais non, mais non, cela n’est pas possible », me répétai-je en me tournant et me retournant dans mon lit, les joues en feu... Puis je me souvins de l’expression de son visage pendant qu’elle parlait... Je me rappelai l’exclamation qui avait échappé à Louchine, au jardin Neskoutchny, le brusque changement de la jeune fille à mon égard... Je me perdais en suppositions... « Qui est-ce ? »

Ces trois petits mots dansaient devant moi, dans l’obscurité... Un nuage bas et lugubre m’oppressait de tout son poids et j’attendais à chaque instant qu’il se résolût en orage.

J’avais observé pas mal de choses chez les Zassekine, depuis que je les fréquentais, et m’étais habitué à beaucoup d’autres : au désordre, aux bouts de chandelle graisseux, aux fourchettes édentées, aux couteaux ébréchés, aux mines renfrognées de Boniface, à la malpropreté de la bonne, aux manières de la vieille princesse... Il y avait une chose, pourtant, à laquelle je ne pouvais pas me faire : le changement que je pressentais confusément chez Zinaïda...

Ma mère l’avait traitée un jour d’aventurière... Une aventurière, elle, mon idole, ma divinité ! Ce mot me brûlait ; indigné, je voulais enfoncer ma tête dans l’oreiller... En même temps, que n’aurais-je pas donné pour être à la place de cet heureux mortel, près de la

fontaine !...

Mon sang ne fit qu'un tour... « La fontaine... dans le parc... si j'y allais ? » Je m'habillai en hâte et me faufilai hors de la maison... La nuit était noire, les arbres faisaient entendre un chuchotis à peine perceptible, une fraîcheur légère descendait du ciel ; une odeur de persil émanait du potager. Je fis le tour de toutes les allées ; le bruit de mes propres pas m'intimidait et me stimulait en même temps, je m'arrêtais, attendais, épiant le battement de mon cœur, rapide et précis... Enfin, je m'approchai de la palissade et m'appuyai sur un piquet... Tout à coup, une silhouette de femme passa rapidement à quelques pas de moi – peut-être une hallucination : je ne savais trop quoi penser... J'essayai de percer les ténèbres du regard et retins mon souffle... Qui était-ce ?... Un bruit de pas ou la cadence de mon cœur ?

« Qui est là ? » balbutiai-je d'une voix blanche.

On dirait un rire étouffé... ou le murmure des feuilles... ou un soupir tout contre mon oreille ?... J'eus peur.

« Qui est là ? » répétai-je encore plus bas.

Une raie de feu zébra le firmament : une étoile filante...

« Zinaïda ! » voulus-je appeler, mais le son se tut

sur mes lèvres...

Tout à coup, comme cela se produit souvent en pleine nuit, il se fit un silence profond autour de moi... Les cigales elles-mêmes se turent dans les arbres, et je n'entendis plus que le bruit d'une croisée qui se fermait. J'attendis encore un moment et retournai dans ma chambre, dans mon lit froid.

J'étais en proie à une singulière exaltation, comme si j'étais allé à un rendez-vous et avais passé, seul, devant le bonheur d'autrui...

XVII

Le jour suivant, je ne fis qu'entrevoir Zinaïda : elle était partie, en fiacre, avec la vieille princesse. Par contre, je rencontrai Louchine – qui daigna à peine me saluer – et Malevsky. Le jeune comte sourit et se mit à me parler en bon camarade. De tous les habitués du pavillon, il était le seul qui eût réussi à s'introduire chez nous et à se faire aimer de maman. Mon père, lui, le tenait en piètre estime et le traitait avec une courtoisie affectée qui frisait l'insolence.

« Ah ! ah ! monsieur le page[1], fit Malevsky... Je suis

[1] En français dans le texte.

fort aise de vous rencontrer. Que devient votre charmante reine ? »

Son joli minois de gandin me dégoûtait tellement – et il me dévisageait avec un enjouement si méprisant – que je ne lui répondis même pas.

« Toujours fâché ? poursuivit-il. Vous avez tort. Ce n'est pas moi qui vous ai élevé à la dignité de page... Savez-vous que vous devez toujours suivre la reine et permettez-moi de vous faire observer que vous vous acquittez fort mal de votre mission.

– Comment cela ?

– Les pages ne quittent jamais la reine et ont devoir de l'épier... jour et nuit, conclut-il en baissant la voix.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Mais rien du tout !... Je n'ai pas d'arrière-pensée... Jour et nuit... Le jour, cela va tout seul : il fait clair, et il y a beaucoup de monde... C'est surtout la nuit qu'il faut ouvrir l'œil, et le bon... À votre place, je ne dormirais pas et passerais mon temps à observer attentivement... Rappelez-vous l'histoire de la fontaine : c'est là qu'il faut vous poster et faire le guet... Vous me direz merci pour mon conseil. »

Il éclata de rire et me tourna le dos, n'attribuant probablement pas trop d'importance à ses propres recommandations. Le comte avait la réputation de s'y

entendre à mystifier les gens dans les mascarades, et le mensonge presque inconscient qui sourdait par tous ses pores l'y aidait grandement.

Il avait voulu seulement me taquiner, mais chacune de ses paroles se répandit comme un venin dans mes veines. Le sang me monta à la tête. « Ah ! bon, me dis-je, ce n'était donc pas pour rien que le parc exerçait sur moi une telle attraction ! Cela ne se produira pas ! » m'écriai-je tout haut, en me frappant la poitrine.

À dire vrai, je ne savais point ce qui ne devait pas se produire.

« Que ce soit Malevsky qui vienne à la fontaine (peut-être avait-il trop parlé, mais on pouvait s'attendre à tout de son insolence) ou quelqu'un d'autre (la palissade du parc était basse et facile à franchir), peu importe, mais gare à lui s'il a affaire à moi ! Je ne voudrais pas être à sa place et ne le souhaite à personne ! Je prouverai à l'univers entier, comme à l'infidèle (c'est ainsi que je qualifiais Zinaïda), que je sais me venger ! »

Je remontai dans ma chambre, ouvris le tiroir de ma table, pris un couteau anglais que je venais d'acheter, vérifiai le fil de la lame, fronçai les sourcils et cachai l'arme dans ma poche, d'un geste froid et résolu. Un spectateur qui m'aurait vu aurait pu croire que j'avais l'habitude de ces sortes de règlements de comptes. Mon

cœur se souleva haineusement, se raidit, devint de pierre : jusqu'au soir, j'évitai de desserrer les lèvres et de dérider mon front. Je marchais de long en large, la main crispée sur le couteau enfoui dans ma poche et tiède, ruminant des actes effrayants.

À dire vrai, ces sentiments nouveaux accaparaient si bien mon attention que je ne songeais presque pas à Zinaïda... J'évoquais l'image d'Aleko, le jeune bohémien : « Où vas-tu, beau jeune homme ? Recouche-toi... » Et puis : « Tu es couvert de sang... Qu'as-tu fait ?... » « Rien du tout !... » Avec quel sourire cruel je répétais ce « Rien du tout ! »...

Mon père était sorti ; ma mère, qui depuis quelque temps se trouvait dans un état d'irritation quasi chronique, finit par remarquer mon air fatal et me demanda :

« Qu'as-tu donc ? On dirait que tu as avalé une couleuvre. »

Je me contentai de sourire d'un air plein de condescendance et de me dire : « Ah ! s'ils savaient !... »

L'horloge égrena onze coups ; j'allai dans ma chambre, mais ne me déshabillai pas : j'attendais minuit.

Les douze coups... « L'heure a sonné ! » me dis-je à

voix basse, en serrant les dents. Je boutonnai ma veste jusqu'au menton, retroussai mes manches et descendis au jardin.

J'avais prévu à l'avance l'endroit où je devais me poster. Un sapin solitaire se dressait au fond du parc, là où la palissade qui séparait notre domaine de celui des Zassekine aboutissait à un mur mitoyen. Caché dans les basses branches de l'arbre, je pouvais facilement voir tout ce qui se passait autour de moi – du moins dans la mesure où me le permettait l'obscurité de la nuit.

Il y avait un sentier qui courait juste au pied du sapin. Ce chemin mystérieux s'étirait comme un serpent et passait sous la palissade, à un endroit où un intrus l'avait manifestement enjambée et à plusieurs reprises, à en juger par les traces. Plus loin, il allait se perdre dans un kiosque entièrement recouvert d'acacias. Je me faufilai jusqu'à l'arbre et me mis en faction, adossé à son tronc.

La nuit était aussi sereine que la veille, mais le ciel était moins couvert et l'on distinguait plus nettement les contours des buissons et de quelques fleurs hautes. Les premières minutes d'attente me parurent pénibles et presque terrifiantes. Prêt à tout, je réfléchissais à la conduite à tenir : devais-je crier d'une voix de tonnerre : « Où vas-tu ? Pas un pas de plus ! Avoue, ou tu es mort ! » ou bien frapper en silence ?... Chaque

bruit, chaque feuille froissée par le vent prenait dans mon imagination une signification extraordinaire... J'épiais, penché en avant. Une demi-heure s'écoula de la sorte, puis une heure ; mon sang se calmait ; une idée insidieuse commençait à se faire jour dans mon esprit : « Et si je m'étais trompé, si je me couvrais de ridicule, si Malevsky s'était moqué de moi ? »

Je quittai ma cachette et allai faire le tour du parc. Pas un bruit nulle part ; tout reposait ; notre chien dormait, roulé en boule, devant le portail... J'escaladai les ruines de l'orangerie, contemplai le champ qui s'étendait à perte de vue, me souvins de ma rencontre avec Zinaïda à ce même endroit, m'abîmai dans mes réflexions...

Tout à coup, je tressaillis... Je crus percevoir le grincement léger d'une porte qui s'ouvrait, puis le craquement d'une branche morte... En deux bonds, j'étais en bas, immobile à mon poste... Un pas léger, rapide mais prudent, se faisait entendre dans le jardin... Quelqu'un approchait... « Le voilà... enfin ! »

D'un geste brusque, j'arrachai le couteau de ma poche et l'ouvris... Des étincelles rouges jaillirent devant mes yeux, mes cheveux se dressèrent de colère et d'épouvante... L'homme venait droit sur moi... Je me courbai en deux, prêt à bondir... Mon Dieu !... C'était mon père !...

Bien qu’il fût entièrement enveloppé dans un manteau noir et eût enfoncé son chapeau sur les yeux, je le reconnus immédiatement. Il passa devant moi sur la pointe des pieds, sans me remarquer, bien que rien ne me dissimulât à son regard... Mais j’étais tellement ramassé sur moi-même, que je devais être presque au ras du sol... Othello jaloux et prêt à assassiner redevint un collégien.

L’apparition de mon père m’avait fait une telle peur que je fus incapable de déterminer d’où il était venu et dans quelle direction il avait disparu. Lorsque le silence se rétablit autour de moi, je me redressai et demandai, stupéfait : « Pourquoi donc père va-t-il se promener la nuit dans le parc ? »

Dans mon épouvante, j’avais laissé choir le couteau et ne me donnai même pas la peine de le chercher, tout penaud que j’étais... C’était plus fort que moi, j’étais complètement désorienté...

Cependant, en rentrant, je m’approchai du banc, sous le saule, et jetai un coup d’œil à la croisée de Zinaïda. Les petites vitres, légèrement bombées, avaient un reflet terne et bleuté à la pâle clarté du ciel nocturne... Tout à coup, leur teinte changea... Une main baissait doucement, tout doucement – je le voyais nettement – un store blanc qui descendit jusqu’au bas de la fenêtre et ne bougea plus...

« Qu’est-ce que cela veut dire ? »

Je m’étais posé la question presque tout haut, malgré moi, une fois dans ma chambre.

« Ai-je rêvé ? Est-ce une coïncidence, ou... »

Mes soupçons étaient tellement étranges et inattendus que je n’osai pas m’y arrêter...

XVIII

Je me levai avec un violent mal de tête. L’agitation de la veille avait disparu, faisant place à un sentiment pénible de stupeur et de tristesse que je n’avais jamais encore éprouvé... Comme si quelque chose était en train de mourir en moi-même...

« Pourquoi avez-vous l’air d’un lapin qu’on aurait amputé de la moitié de sa cervelle ? » me demanda Louchine, que je rencontrai.

Pendant tout le repas de midi, je jetai des regards furtifs, tour à tour sur mes deux parents ; mon père était calme, comme de coutume ; ma mère s’irritait de tout et de rien.

Je me demandais si mon père n’allait pas me parler amicalement, comme cela lui arrivait de temps en temps... Eh bien, non, je n’obtins même pas cette sorte

de tendresse froide qu'il me témoignait généralement chaque jour...

« Faut-il que je dise tout à Zinaïda ? me demandai-je. Peu importe, puisque désormais tout est fini entre nous deux... »

Je me rendis chez elle, mais ne pus rien lui signifier, ni même lui parler comme j'en avais eu l'intention. Son petit frère, âgé d'une douzaine d'années, élève d'une école de Cadets de Saint Pétersbourg, était venu passer les vacances chez sa mère et venait d'arriver ; elle me le rétrocéda aussitôt :

« Voici un camarade pour vous, mon cher Volodia (c'était la première fois qu'elle m'appelait ainsi)... Vous avez le même petit nom. Soyez amis, je vous le demande ; mon frère est encore un peu sauvage, mais il a si bon cœur... Faites-lui visiter Neskoutchny, promenez-vous ensemble, prenez-le sous votre aile... Vous voulez bien, n'est-ce pas ? Vous êtes si gentil... »

Elle posa tendrement ses mains sur mes épaules ; je ne trouvai rien à lui répondre. L'arrivée de ce gamin me transformait moi-même en collégien. Je regardai le cadet en silence ; de son côté, il me dévisagea sans rien dire. Zinaïda éclata de rire et nous poussa l'un vers l'autre :

« Allons, embrassez-vous, mes enfants ! »

Nous nous exécutâmes.

« Voulez-vous que je vous conduise au jardin ? proposai-je au petit frère.

– Si vous le voulez, monsieur », me répliqua-t-il d’une voix rauque et tout à fait martiale.

Zinaïda éclata de rire derechef...

J’eus le temps de noter que jamais encore son visage n’avait eu de si belles couleurs.

Nous sortîmes avec mon nouveau compagnon. Il y avait une vieille escarpolette dans le parc. Je l’y fis asseoir et me mis en devoir de le balancer. Il se tenait raide dans son uniforme neuf, de drap épais, avec de larges parements d’or, et se cramponnait énergiquement aux cordes.

« Déboutonnez donc votre col ! lui criai-je.

– Cela n’est rien, monsieur, on a l’habitude », me répondit-il en se raclant la gorge.

Il ressemblait beaucoup à sa sœur – les yeux surtout. Cela me plaisait, certes, de lui rendre service, mais la même tristesse continuait à me ronger le cœur.

« À présent, je suis vraiment un enfant, me dis-je... mais hier. »

Je me souvins de l’endroit où j’avais laissé tomber mon couteau et réussis à le retrouver. Le cadet me le

demanda, arracha une grosse tige de livèche, tailla un pipeau et le porta à ses lèvres... Othello l'imita tout aussitôt...

Mais quelles larmes ne versa-t-il pas, ce même Othello, le soir, dans les bras de Zinaïda, lorsque celle-ci le découvrit dans un coin isolé du parc et lui demanda la raison de sa tristesse !

« Qu'avez-vous ?... Mais qu'avez-vous donc, Volodia ? » répétait-elle.

Voyant que je refusais obstinément de lui répondre et pleurais toujours, elle posa les lèvres sur ma joue mouillée. Je me détournai et balbutiai, à travers les sanglots.

« Je sais tout. Pourquoi vous êtes-vous jouée de moi ? Quel besoin aviez-vous de mon amour ?

– Oui, je suis coupable à votre égard, Volodia... Oh ! je suis très fautive, ajouta-t-elle en se tordant les bras... Mais il y a tant de forces obscures et mauvaises en moi-même, tant de péché... À présent, je ne me joue plus de vous, je vous aime, vous ne sauriez imaginer pourquoi, ni comment... Mais racontez-moi donc ce que vous savez. »

Que pouvais-je lui dire ? Elle était là, devant moi, et me dévisageait... Aussitôt que son regard plongeait dans le mien, je lui appartenais corps et âme... Un quart

d’heure plus tard, je courais avec le petit frère et Zinaïda... Je ne pleurais plus, je riais, et des larmes de joie tombaient de mes paupières gonflées... Un ruban d’elle me tenait lieu de cravate ; je poussais des cris d’allégresse toutes les fois que je réussissais à attraper la jeune fille par la taille...

Elle pouvait faire de moi tout ce qu’elle voulait...

XIX

J’aurais été bien embarrassé si l’on m’avait demandé de raconter par le menu tout ce que j’éprouvai au cours de la semaine qui suivit mon infructueuse expédition nocturne. Ce fut, pour moi, une époque étrange et fiévreuse, une sorte de chaos où les sentiments les plus contradictoires, les pensées, les soupçons, les joies et les tristesses valsaient dans mon esprit. J’avais peur de m’étudier moi-même, dans la mesure où je pouvais le faire avec mes seize ans. Je redoutais de connaître de mes propres sentiments. J’avais seulement hâte d’arriver au bout de chaque journée. La nuit, je dormais... protégé par l’insouciance des adolescents. Je ne voulais pas savoir si l’on m’aimait et n’osais point m’avouer le contraire. J’évitais mon père... mais ne pouvais pas fuir Zinaïda...

Une sorte de feu me dévorait en sa présence... Mais à quoi bon me rendre compte de ce qu'était cette flamme qui me faisait fondre ?... Je me livrais à toutes mes impressions, mais manquais de franchise envers moi-même. Je me détournais de mes souvenirs et fermais les yeux sur tout ce que l'avenir me faisait pressentir... Cet état de tension n'aurait certainement pas pu durer longtemps... un coup de tonnerre mit brusquement fin à tout cela et m'orienta sur une nouvelle voie...

Une fois que je rentrai pour dîner, à l'issue d'une assez longue promenade, j'appris avec étonnement que j'allais me mettre à table tout seul : mon père était absent et ma mère, souffrante, s'était enfermée à clef dans sa chambre. Le visage des domestiques me fit deviner qu'il venait de se produire quelque chose d'extraordinaire... Je n'osais pas les interroger, mais, comme j'étais au mieux avec Philippe, notre jeune maître d'hôtel, grand chasseur et ami de la guitare, je finis par m'adresser à lui.

Il m'apprit qu'une scène terrible venait d'avoir lieu entre mes parents. On avait tout entendu à l'office, jusqu'au dernier mot ; bien des choses avaient été dites en français, mais Macha, la bonne, ayant vécu plus de cinq ans à Paris, au service d'une couturière, avait tout compris. Maman avait accusé mon père d'infidélité et lui avait reproché ses trop fréquentes rencontres avec

notre jeune voisine. Au début, il avait essayé de se défendre, puis, éclatant brusquement, avait prononcé quelques paroles très dures à propos « de l'âge de Madame » ; ma mère avait fondu en larmes.

Puis, revenant à la charge, maman avait fait allusion à une lettre de change qu'elle aurait donnée à la vieille princesse et se serait permis des remarques fort désobligeantes sur son compte et sur celui de sa fille. Là-dessus, mon père l'avait menacée...

« Tout le malheur est venu d'une lettre anonyme, ajouta Philippe... On ne sait toujours pas qui a bien pu l'écrire ; sans cela, le pot aux roses n'aurait jamais été découvert.

– Mais est-ce qu'il y eut vraiment quelque chose ? » articulai-je à grand-peine, en sentant mes bras et mes jambes se glacer, tandis que quelque chose frissonnait au fond de ma poitrine.

Philippe cligna de l'œil d'un air entendu :

« Que voulez-vous, ce sont là des histoires qu'on ne peut pas cacher éternellement... Votre père a beau être prudent, mais il lui a bien fallu, par exemple, louer une voiture... On ne peut jamais se passer des domestiques. »

Je renvoyai le maître d'hôtel et m'effondrai sur mon lit...

Je ne pleurais pas, ne m’abandonnais pas au désespoir, ne me demandais pas quand et comment cela s’était produit, ne m’étonnais point de ne pas m’en être douté plus tôt, n’accusais même pas mon père... Ce que je venais d’apprendre était au-dessus de mes forces... J’étais écrasé, anéanti... Tout était fini... Mes belles fleurs gisaient, éparses autour de moi, piétinées, flétries.

XX

Le lendemain, maman annonça qu’elle retournait en ville.

Mon père se rendit dans sa chambre et resta longtemps en tête-à-tête avec elle. Personne n’entendit ce qu’ils se dirent, mais ma mère ne pleura plus. Elle devint visiblement plus calme et demanda à manger, mais resta inébranlable dans sa décision et ne sortit pas de sa chambre.

Tout le jour, j’errai, obnubilé, mais ne descendis pas au jardin et évitai de regarder une seule fois dans la direction du pavillon.

Le soir, je fus témoin d’un événement extraordinaire. Mon père reconduisait Malevsky dans le vestibule, en le tenant par le bras, et lui déclara d’une voix glaciale, devant les domestiques :

« Il y a quelques jours, on a montré la porte, dans certaine maison, à Votre Excellence... Je ne veux pas d’explications pour le moment, mais je tiens à vous faire savoir que si jamais vous vous représentez chez moi, je vous ferai passer par la fenêtre... Je n’aime pas beaucoup votre écriture... »

Le comte s’inclina, serra les dents, rentra la tête dans ses épaules, et se retira, l’oreille basse.

On commença à faire les préparatifs de notre départ. Nous possédions un immeuble à Moscou, dans le quartier d’Arbat. Manifestement, mon père n’avait plus grande envie de prolonger notre séjour à la villa, mais avait réussi à persuader ma mère de ne pas faire d’esclandre.

Tout se passait sans fausse précipitation. Maman avait demandé que l’on transmît ses adieux à la vieille princesse, en s’excusant de ne pas lui rendre visite avant le départ, en raison de son état de santé.

J’errais comme une âme en peine, obsédé par un seul désir : celui d’en finir au plus vite. Une pensée me poursuivait pourtant : comment se faisait-il qu’elle, une jeune fille et de plus une princesse, eût été capable de se décider à cela, sachant que mon père n’était pas libre et que, d’un autre côté, Belovzorov s’offrait à l’épouser ? Sur quoi avait-elle compté ? Comment n’avait-elle pas craint de gâcher son avenir ?... C’est bien cela le

véritable amour, la vraie passion, le dévouement sans bornes, me disais-je... Je me souvins d'une phrase de Louchine : « Il est des femmes qui trouvent de la douceur dans le sacrifice... »

J'aperçus une tache blanche à la croisée d'en face... Zinaïda ?... C'était bien elle... Je n'y tins plus. Je ne pouvais pas me séparer d'elle sans un dernier adieu... Je guettai une minute propice et courus au pavillon.

La vieille princesse me reçut dans le salon, malpropre et négligée, selon son habitude.

« Comment se fait-il que vos parents s'en aillent si tôt ? » me demanda-t-elle en fourrant du tabac dans ses narines.

Je la regardai et me rassurai aussitôt. La « lettre de change » mentionnée par Philippe me tenait au cœur... Mais elle ne savait rien... C'est du moins ce que je crus.

Zinaïda se montra sur le seuil de la pièce voisine, tout de noir vêtue, blême, les cheveux défaits... Elle me prit par la main et m'emmena avec elle, sans rien dire.

« J'ai entendu votre voix et suis sortie aussitôt, commença-t-elle... Alors, méchant garçon, vous êtes capable de nous quitter si facilement ?

– Je suis venu vous dire au revoir... princesse, murmurai-je..., et probablement adieu... On vous aura sans doute annoncé déjà notre départ... »

Elle me regarda fixement.

« Oui, on me l'a dit. Merci d'être venu. Je croyais déjà ne plus vous revoir. Ne gardez pas un mauvais souvenir de moi. Je vous ai rendu parfois malheureux, et, pourtant, je ne suis pas ce que vous pensez. »

Elle me tourna le dos et s'appuya à la croisée.

« Non, je ne le suis pas... Je sais que vous pensez mal de moi.

– Moi ?

– Oui, vous... vous...

– Moi ? répétai-je encore avec amertume, et mon cœur frémit de nouveau, subjugué par son charme indéfinissable, mais si puissant. Moi ?... Quoi que vous fassiez, Zinaïda Alexandrovna, et quelles que soient les souffrances qu'il me faille endurer de vous, sachez bien que je vous aimerai et vous adorerai jusqu'à la fin de mes jours. »

Elle se tourna brusquement vers moi, ouvrit les bras, enlaça ma tête et m'embrassa avec chaleur. Dieu sait à qui était adressé ce baiser d'adieu, mais je savourai avidement sa douceur. Je savais qu'il ne se répéterait plus jamais. Adieu... adieu...

Elle s'arracha à mon étreinte et s'éloigna. Je me retirai également... Je ne saurais vous décrire le

sentiment que j’éprouvai à ce moment-là, je n’aimerais pas le goûter de nouveau, mais, en même temps, je m’estimerais malheureux si je ne l’avais jamais connu...

Nous partîmes, et je mis longtemps à me détacher du passé, à me remettre au travail. La blessure se cicatrisait, mais lentement.

Fait étrange, je n’éprouvais aucun ressentiment à l’égard de mon père ; au contraire, ma considération pour lui s’était encore accrue... Je laisse aux psychologues le soin d’expliquer ce paradoxe – s’ils le peuvent.

Un beau jour, en me promenant sur le boulevard, je croisai Louchine et ne dissimulai pas ma joie. Il m’était éminemment sympathique à cause de son caractère droit et loyal. En outre, il évoquait tant de souvenirs chers à mon cœur. Je m’élançai vers lui.

« Ah ! ah ! c’est vous, jeune homme, fit-il en fronçant les sourcils... Attendez un peu que je vous examine... Là... Le teint est encore un peu brouillé, mais les yeux n’ont plus leur éclat morbide... Vous ne ressemblez plus à un brave toutou bien apprivoisé, mais à un homme lige... J’aime cela... Eh bien, que faites-vous ? Vous étudiez ? »

Je soupirai. Je ne voulais pas mentir, mais, en même temps, j’avais honte d’avouer la vérité.

« Allons, allons, ne soyez pas confus... Cela n'a pas grande importance... L'essentiel, c'est d'avoir un genre de vie normal et de ne pas se laisser égarer par la passion. Mauvais... très mauvais... Il ne faut pas qu'une lame vous emporte : mieux vaut se réfugier sur une pierre et réussir au moins à se tenir d'aplomb... Quant à moi, je tousse... Vous le voyez... À propos, savez-vous ce qu'est devenu Belovzorov ?

– Non, je ne sais rien.

– Disparu... Parti pour le Caucase, me suis-je laissé dire. Que cela vous serve de leçon, jeune homme... Et tout cela provient de ce qu'on ne sait pas s'arracher à ses filets... Quant à vous, je crois que vous en êtes sorti indemne... Seulement, attention, une autre fois, ne vous laissez pas prendre. Adieu ! »

« Je ne me laisserai plus prendre, me dis-je... Je ne la reverrai plus... »

Le sort en disposa autrement et je devais revoir encore une fois Zinaïda.

XXI

Chaque jour, mon père sortait à cheval. Il avait une belle bête anglaise, roux gris, avec une encolure fine et

élancée et de longs jarrets. Seul, mon père pouvait la monter.

Une fois, il entra dans ma chambre, et je m'aperçus aussitôt qu'il était d'excellente humeur, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Il allait partir et avait déjà mis ses éperons. Je lui demandai de me prendre avec lui.

« Autant jouer à saute-mouton, me répliqua-t-il. Tu ne pourras jamais me suivre sur ton canasson.

– Mais si. Je vais mettre des éperons, comme toi.

– Soit, viens, si cela t'amuse. »

Nous nous mîmes en route. J'avais un petit cheval moreau, tout couvert de poils, assez solide sur ses jarrets et fort éveillé. Il est vrai qu'il lui fallait donner tout son train quand l'Electric de mon père se mettait au galop ; malgré cela, je ne traînais pas.

Jamais je n'ai vu de cavalier comme mon père ; il se tenait en selle avec tant de grâce désinvolte que l'on eût dit que le cheval lui-même s'en rendait compte et était fier de son maître. Nous longeâmes tous les boulevards, contournâmes le Champ Dévitchié, franchîmes plusieurs palissades (j'avais peur, au début, mais mon père haïssait les poltrons, c'est pourquoi, bon gré mal gré, je me dominai), traversâmes deux fois la Moskowa... Je me disais déjà que nous allions rentrer,

d'autant plus que mon père s'était aperçu de la fatigue de mon cheval, quand, tout à coup, il me distança et s'élança à toute allure dans la direction du gué Krimsky... Je le rattrapai. Parvenu à la hauteur d'un monceau de vieilles poutres, il mit prestement pied à terre, m'ordonna d'en faire autant, me jeta la bride d'Electric et me recommanda de l'attendre là. Après quoi, il tourna dans une petite ruelle et disparut. Je me mis à marcher de long en large devant le parapet du quai, en tirant les deux montures derrière moi et me querellant avec Electric, qui ne cessait de secouer la tête, de tirer, de renifler et de hennir ; dès que je m'arrêtais, il labourait le sol de ses quatre fers, mordait mon petit cheval, poussait des cris aigus et se comportait en vrai *pur sang*[1].

Mon père ne revenait pas. Une humidité désagréable montait du fleuve. Il se mit à bruiner, et les poutres grises et stupides, dont la vue commençait à m'excéder, se couvrirent de petites taches noirâtres.

Je m'ennuyais à mourir, et mon père ne revenait pas. Un vieux garde finnois, coiffé d'un shako monumental en forme de pot et une hallebarde à la main (que pouvait-il bien faire sur les quais de la Moskowa ?), s'approcha de moi et tourna vers moi son visage

---

[1] En français dans le texte.

ratatiné de vieille paysanne :

« Que faites-vous là avec vos chevaux, monsieur ? Passez-moi les brides, voulez-vous, je vais vous les garder. »

Je ne répondis pas. Il me demanda du tabac. Pour me débarrasser de lui, je fis quelques pas dans la direction de la ruelle. Puis je m'y aventurai, tournai le coin et m'arrêtai. Je venais d'apercevoir mon père, à une quarantaine de pas en avant, appuyé sur le rebord de la fenêtre ouverte d'une petite maison en bois... Une femme était assise, à l'intérieur de la pièce, vêtue d'une robe sombre, à moitié dissimulée par un rideau. Elle parlait à mon père ; c'était Zinaïda.

Je restai bouche bée... C'était assurément la dernière des choses à quoi je me serais attendu. Mon premier mouvement fut de fuir. « Mon père va se retourner, me dis-je, et alors je suis perdu !... » Mais un sentiment étrange, plus fort que la curiosité et même que la jalousie, me retint où j'étais. Je me mis à regarder, dressai l'oreille. Mon père avait l'air d'insister, et Zinaïda n'était pas d'accord avec lui. Jamais je n'oublierai son visage tel qu'il m'apparut alors : triste, grave, avec une expression de fidélité impossible à décrire, et surtout de désespoir – oui, du désespoir, c'est le seul mot que je puisse trouver. Elle répondait par monosyllabes, les yeux baissés, et se contentait de

sourire d'un air humble et têtu à la fois.

À ce seul sourire je reconnus la Zinaïda d'autrefois. Mon père haussa les épaules, fit mine d'arranger son chapeau – un geste d'impatience bien caractéristique de sa part... Ensuite j'entendis : « *Vous devez vous séparer de cette*[1]... » Zinaïda se redressa, étendit le bras... Et il se produisit alors une chose incroyable : mon père leva brusquement sa cravache, avec laquelle il fustigeait les pans poussiéreux de sa veste, et cingla violemment le bras de la jeune fille, nu jusqu'au coude. J'eus peine à retenir un cri. Zinaïda tressaillit, regarda mon père en silence, porta lentement sa main à ses lèvres et baisa la cicatrice rouge... Mon père jeta la cravache, monta en courant les marches du perron et bondit à l'intérieur de la maison... Zinaïda se retourna, étendit les bras, rejeta la tête en arrière et disparut...

Effrayé et stupéfait, je m'élançai, traversai la ruelle, faillis laisser partir Electric et me retrouvai enfin sur le quai.

Je savais bien que mon père, malgré son calme et sa retenue, était sujet à ces accès de rage ; néanmoins, je n'arrivais pas à comprendre la scène dont j'avais été témoin... Au même instant, je compris que jamais je ne pourrais oublier le geste, le regard, le sourire de

[1] En français dans le texte.

Zinaïda, que son nouveau visage ne s’effacerait pas de ma mémoire...

Je contemplais le fleuve, comme un automate, et ne m’apercevais pas des larmes qui coulaient sur mes joues... Je pensais : « On la bat... »

« Eh bien, donne-moi mon cheval ! » cria mon père derrière moi.

Machinalement, je lui remis les brides. Il sauta en selle sur Electric. Le cheval, transi de froid, se cabra et fit un saut de trois mètres... Mon père le maîtrisa rapidement, lui laboura les flancs avec ses éperons et le frappa au cou avec son poing...

« Dommage que je n’aie pas de cravache ! » marmotta-t-il.

Je me souvins du sifflement de la cravache, tout à l’heure.

« Qu’en as-tu fait ? » me risquai-je à lui demander après un silence.

Il ne répondit rien et, me devançant, mit son cheval au galop. Je le rattrapai : je tenais absolument à voir son visage.

« Tu t’es ennuyé sans moi ? fit-il en serrant les dents.

– Un peu. Où as-tu perdu ta cravache ? » lui

demandai-je de nouveau.

Il me jeta un rapide coup d’œil.

« Je ne l’ai pas perdue... Je l’ai jetée... »

Il baissa la tête, rêveur, et pour la première fois je m’aperçus combien de tendresse et de douleur pouvaient exprimer ses traits austères.

Il repartit au galop, je ne parvins plus à le rejoindre et rentrai à la maison un quart d’heure après lui.

« C’est donc cela l’amour, me disais-je, la nuit, installé devant ma table de travail où livres et cahiers avaient fait leur réapparition... C’est cela la vraie passion... Peut-on ne pas se cabrer, ne pas se révolter... même si l’on adore la main qui vous frappe ?... Il faut croire que oui... quand on aime vraiment... Et moi, imbécile que j’étais, j’imaginais que... »

J’avais beaucoup mûri depuis un mois, et mon pauvre amour, avec toutes ses inquiétudes et ses tourments, me sembla bien petit, bien puéril, bien mesquin devant cet inconnu que j’entrevoyais à peine, devant ce visage étranger, séduisant mais terrible, que je tâchais vainement de discerner dans la pénombre...

Je fis, cette nuit-là, un rêve singulier, effrayant... Je pénétrais dans une pièce basse et sombre ; mon père était là, armé de sa cravache, et tapait du pied ; blottie dans un coin, Zinaïda portait une raie rouge non plus au

bras, mais au front... Belovzorov se dressait derrière elle, tout couvert de sang, entrouvrait ses lèvres blêmes et faisait, dans la direction de mon père, un geste menaçant...

Deux mois plus tard, j'entrais à l'Université, et encore six mois après mon père mourait d'une attaque d'apoplexie, à Saint-Pétersbourg, où nous venions de nous installer tous. Peu de jours avant cela, il avait reçu une lettre de Moscou qui l'avait extraordinairement agité... Il était allé supplier ma mère et – chose incroyable – l'on me raconta qu'il avait pleuré !

Dans la matinée du jour où il devait succomber, il avait commencé d'écrire une lettre pour moi, en français : « Mon fils, méfie-toi de l'amour d'une femme, méfie-toi de ce bonheur, de ce poison... » Après sa mort, maman envoya une somme considérable à Moscou...

XXII

Quatre ans s'écoulèrent... Je venais de terminer mes études à l'Université et n'étais pas encore bien fixé sur ce que j'allais entreprendre, ne sachant à quelle porte frapper. En attendant, je ne faisais rien. Un soir, au théâtre, je rencontrai Maïdanov. Il s'était marié et avait

obtenu une situation. Je ne le trouvai pas changé pour cela : toujours les mêmes élans d’enthousiasme – mal à propos –, et les mêmes accès de mélancolie noire et subite.

« À propos, me dit-il, savez-vous que Mme Dolskaïa est ici ?

– Mme Dolskaïa ?... Qui est-ce ?

– Comment, vous l’avez déjà oubliée ? Voyons, l’ex-princesse Zassekine, celle dont nous étions tous amoureux... Vous ne vous rappelez pas... la petite villa près de Neskoutchny.

– Elle a épousé Dolsky ?

– Oui.

– Et ils sont ici, au théâtre ?

– Non, mais ils se trouvent de passage à Saint-Pétersbourg. Arrivée depuis quelques jours, elle a l’intention d’aller faire un séjour à l’étranger.

– Quel genre d’homme est-ce, son mari ?

– Un très brave garçon, un ancien collègue de Moscou... Vous comprendrez qu’après cette histoire... vous devez être plus au courant que n’importe qui... (là dessus, il grimaça un sourire plein de sous-entendus) il ne lui était pas facile de se marier... Il y a eu des conséquences... Mais, avec son intelligence, rien n’est

impossible... Allez donc la voir, cela lui fera plaisir... Elle a encore embelli. »

Maïdanov me donna l’adresse de Zinaïda. Elle était descendue à l’hôtel Demont... De vieux souvenirs remuèrent au fond de mon cœur et je me promis d’aller rendre visite dès le lendemain à l’objet de mon ancienne « passion ».

J’eus un empêchement... Huit jours passèrent, puis encore huit autres. En fin de compte, lorsque je me présentai à l’hôtel Demont et demandai Mme Dolskaïa, il me fut répondu qu’elle était morte, il y avait quatre jours de cela, en mettant un enfant au monde.

Il me sembla que quelque chose se déchirait en moi. L’idée que j’aurais pu la voir, mais ne l’avais pas vue et ne la reverrais plus jamais s’empara de mon être avec une force inouïe, comme un reproche amer.

« Morte ! » répétai-je en fixant le portier avec des yeux aveugles...

Je sortis lentement et m’éloignai au hasard, droit devant moi, sans savoir où j’allais... Voilà donc l’issue, voilà le terme qui guettait cette vie jeune, fiévreuse et brillante !

Je me disais cela en imaginant ses traits chéris, ses yeux, ses boucles dorées, enfermés dans une caisse étroite, dans la pénombre moite de la terre... Et cela tout

près de moi, qui vivais encore... à quelques pas de mon père, qui n'était plus...

Je me perdais dans ces réflexions, forçais mon imagination, et pourtant un vers insidieux résonnait dans mon âme :

Des lèvres impassibles ont parlé de la mort.

Et je l'appris avec indifférence.

Rien ne peut t'émouvoir, ô jeunesse ! Tu sembles posséder tous les trésors de la terre ; la tristesse elle-même te fait sourire, la douleur te pare. Tu es sûre de toi-même et, dans ta témérité, tu clames : « Voyez, je suis seule à vivre !... » Mais les jours s'écoulent, innombrables et sans laisser de trace ; la matière dont tu es tissée fond comme cire au soleil, comme de la neige... Et – qui sait ? – il se peut que ton bonheur ne réside pas dans ta toute-puissance, mais dans ta foi. Ta félicité serait de dépenser des énergies qui ne se trouvent point d'autre issue. Chacun de nous se croit très sérieusement prodigue et prétend avoir le droit de dire : « Oh ! que n'aurais-je fait si je n'avais gaspillé mon temps ! »

Moi de même... que n'ai-je pas espéré ? À quoi ne me suis-je pas attendu ? Quel avenir rayonnant n'ai-je pas prévu au moment où je saluai d'un soupir mélancolique le fantôme de mon premier amour,

ressuscité l’espace d’un instant !

De tout cela, que s’est-il réalisé ? À présent que les ombres du soir commencent à envelopper ma vie, que me reste-t-il de plus frais et de plus cher que le souvenir de cet orage matinal, printanier et fugace ?

Mais j’ai tort de médire de moi-même. Malgré l’insouciance de la jeunesse, je ne suis pas resté sourd à l’appel de cette voix mélancolique, à cet avertissement solennel qui montait du fond d’une tombe... Quelques jours après avoir appris le décès de Zinaïda, j’assistai, de mon gré, aux derniers moments d’une pauvre vieille femme qui habitait dans notre immeuble. Couverte de guenilles, étendue sur des planches rugueuses, avec un sac en guise d’oreiller, elle avait une agonie lente et pénible... Toute son existence s’était passée à lutter amèrement contre les besoins de la vie quotidienne. Elle n’avait pas connu la joie, n’avait jamais approché ses lèvres du calice de la félicité : n’aurait-elle pas dû se réjouir à l’idée de la délivrance, de la liberté et du repos qu’elle allait enfin goûter ? Et cependant tout son corps décrépit se débattit aussi longtemps que sa poitrine se souleva encore sous la dextre glacée qui l’oppressait, que ses dernières forces ne l’eurent pas complètement abandonnée. Elle se signa pieusement et murmura :

« Seigneur, pardonnez-moi mes péchés ! »

L’expression d’effroi et d’angoisse devant la mort

ne s’éteignit au fond de son regard qu’avec l’ultime lueur de vie...

Et je me souviens que c’est au chevet de cette pauvre vieille que j’eus peur, soudain, pour Zinaïda et voulus prier pour elle, pour mon père – et pour moi.

1860.

Le chant de l’amour triomphant

1542

Dédié à la mémoire de
GUSTAVE FLAUBERT

Wage Du zu irren und zu träumen !

SCHILLER.

Voici ce que j'ai lu dans un vieux manuscrit italien :

I

Vers le milieu du XVIe siècle, à l'époque où Ferrare s'épanouissait sous le sceptre de ses ducs, protecteurs magnifiques des arts et des poètes, il y avait dans cette cité deux jeunes gens : Fabius et Mucius. Unis par des liens étroits de parenté, de même âge, les deux jeunes hommes ne s'étaient presque jamais séparés : une amitié de cœur les avait attachés l'un à l'autre dès la première enfance, et la communauté de leur destin n'avait fait que resserrer ces nœuds.

Fabius et Mucius appartenaient à des familles de vieille souche ; ils étaient riches, libres et n'avaient point de femmes ; leurs goûts et leurs inclinations étaient sensiblement les mêmes. L'un était peintre et l'autre musicien. La vieille cité était fière d'avoir donné le jour à ces deux artistes qui passaient pour être la

parure la plus précieuse de la cour et de la société.

Physiquement, ils ne se ressemblaient guère, mais étaient égaux par la beauté : Fabius était un peu plus grand que son ami, avait un teint de lait, des cheveux blond doré et des yeux bleus ; le teint de Mucius, au contraire, était basané et sa chevelure noire. Jamais il n'arrivait qu'une étincelle de joie illuminât le fond de ses yeux marron foncé, ou qu'un sourire errât sur ses lèvres, comme sur celles de Fabius. Ses sourcils épais descendaient bas sur ses paupières étroites, tandis que ceux de son ami, finement tissés d'or, s'arquaient délicatement sur son front, haut et pur. Mucius avait moins d'esprit dans la conversation, pourtant, les deux jeunes hommes plaisaient également aux gentes dames, qui croyaient voir en eux l'incarnation de la courtoisie et de la noblesse, vertus chevaleresques.

À la même époque, il y avait à Ferrare une jeune damoiselle du nom de Valéria. Elle passait pour être l'une des plus grandes beautés de la ville, encore qu'on ne la vît guère, car elle menait un genre de vie fort retiré et ne sortait de chez elle que pour se rendre à l'église, ou à la promenade, les jours de fête. Elle habitait avec sa mère, une veuve noble, mais peu fortunée, dont elle était l'unique enfant. Quiconque la croisait dans la rue, éprouvait aussitôt un sentiment d'involontaire surprise, due à sa beauté, et de tendre

respect, inspiré par sa modestie : la jeune fille semblait ne pas se rendre compte du charme qui émanait de toute sa personne. Il y en avait, il est vrai, qui la trouvaient un peu pâle ; le regard de ses yeux, presque toujours baissé, avait quelque chose de timide, voire d'effarouché ; ses lèvres souriaient peu et à peine, rares enfin étaient ceux qui pouvaient se vanter d'avoir entendu le son de sa voix. Pourtant, le bruit courait qu'elle était remarquable et que le matin de bonne heure, quand toute la cité sommeillait encore, la jeune fille chantait volontiers, enfermée dans sa chambre, quelque vieille chanson et s'accompagnait elle-même sur un luth. Malgré la pâleur de son teint, Valéria avait une santé florissante, et les vieilles gens ne pouvaient s'empêcher de se dire, en la regardant :

« Bienheureux le jeune homme qui fera éclore cette fleur ravissante et vierge, encore enveloppée dans ses sépales ! »

II

Le duc de Ferrare, Ercola, fils de l'illustre Lucrèce Borgia, avait organisé une grande fête populaire en l'honneur des gentilshommes arrivés de Paris pour répondre à l'invitation de la duchesse, qui était une fille

du roi Louis XII. C’est à cette occasion que les deux jeunes gens aperçurent pour la première fois Valéria. La jeune fille était assise à côté de sa mère, dans une tribune décorée par Palladius et dressée sur la grand-place pour les dames les plus nobles de la cité. Les deux amis tombèrent éperdument amoureux de la belle, dès le premier regard, et, comme ils ne se cachaient rien, chacun fut rapidement au courant de ce qui se passait dans le cœur de l’autre. Ils décidèrent alors de conjuguer leurs efforts pour approcher de la jeune fille ; et si jamais son choix s’arrêtait sur l’un d’eux, l’autre promettait de s’effacer de bonne grâce. Au bout de quelques semaines, et à la faveur de la réputation dont ils jouissaient à bon droit, ils réussirent à se faire admettre dans la demeure, pourtant peu accueillante, de la veuve. Dès lors, il leur devint loisible de voir la jeune fille presque quotidiennement et de s’entretenir avec elle. Et chaque jour, la flamme allumée dans leur cœur jaillissait plus forte. Cependant, Valéria ne témoignait aucune préférence. Elle faisait de la musique avec Mucius, mais bavardait plus volontiers avec Fabius, qui l’intimidait moins. Finalement, les deux amis décidèrent d’être fixés sur leur sort et écrivirent une lettre à Valéria, où ils lui demandaient de se déclarer et de dire si elle daignait accorder sa main à l’un ou à l’autre. La jeune fille s’en ouvrit à sa mère, lui montra le billet et annonça qu’elle ne voyait pas d’inconvénient

à rester fille ; néanmoins, si sa mère jugeait qu'il était temps, pour elle, de se marier, elle était prête à épouser l'élu de son choix. La gente veuve commença par verser quelques larmes à l'idée de se séparer de l'enfant qu'elle chérissait ; mais il n'y avait manifestement pas de raison valable d'opposer un refus aux deux rivaux. Par ailleurs, elle les estimait également dignes d'obtenir la main de sa fille ; toutefois, comme elle avait une préférence secrète pour Fabius et soupçonnait Valéria de le trouver plus à son goût, son choix se porta sur le peintre. Ce dernier apprit dès le jour suivant le bonheur qui lui était échu ; quant à Mucius, il ne lui resta plus qu'à tenir parole et faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Il s'exécuta loyalement, mais n'eut pas le courage d'être le témoin de la félicité de son ami, devenu son rival, vendit la presque totalité de ses biens, réunit quelques milliers de ducats et partit pour un long voyage en Orient. Au moment de faire ses adieux à Fabius, il lui révéla son intention de ne pas retourner à Ferrare avant que les derniers vestiges de sa passion fussent éteints. Fabius fut fort affecté de quitter son ami d'enfance et de jeunesse, mais l'attente joyeuse du bonheur eut tôt fait de dissiper tous autres sentiments et il s'abandonna sans réserves à l'exaltation de l'amour couronné.

Devenu bientôt l’époux de Valéria, il put enfin apprécier tout le prix du trésor qu’il avait acquis.

Fabius possédait une belle villa entourée d’un parc plein d’ombres mystérieuses, à proche distance de Ferrare. Il alla s’y installer avec sa femme et sa belle-mère, et leur existence ne fut plus qu’un long ravissement. La vie conjugale éclairait d’un jour neuf et captivant toutes les perfections de Valéria ; Fabius devint un peintre remarquable – non plus un amateur, mais un vrai maître. La bonne veuve s’attendrissait et louait le Seigneur d’avoir comblé de ses bienfaits l’heureux couple. Quatre années passèrent comme un songe. Il ne manquait qu’une chose à la félicité des époux : un enfant... mais ils ne perdaient pas espoir. Vers la fin de la quatrième année de leur union, un grand malheur s’en vint frapper à leur porte, un vrai malheur : la mère de Valéria mourut après quelques jours de maladie.

La jeune femme versa beaucoup de larmes et refusa longtemps de s’habituer à cette perte, mais au bout d’un an, la vie reprit ses droits, et l’existence du jeune couple retrouva son cours normal.

Or, voilà que par un beau soir d’été Mucius revint à Ferrare sans crier gare, sans avoir averti personne de son arrivée.

III

On n’avait plus jamais entendu parler de lui depuis qu’il était parti ; il s’était évanoui, comme un fantôme. Quand Fabius rencontra son ami dans une rue de Ferrare, il faillit pousser un cri, de surprise d’abord, puis de joie, et l’invita chez lui incontinent. Il y avait, en effet, à l’extrémité du parc qui entourait sa villa, un pavillon spacieux où Mucius pouvait s’installer tout à son aise. Mucius accepta avec empressement et emménagea le jour même en compagnie d’un domestique muet, mais nullement sourd, un garçon fort avisé à en juger par la vivacité de son regard : un Malais qui avait eu la langue tranchée.

Le visiteur avait rapporté de ses voyages des dizaines de coffres remplis de joyaux de toutes sortes. Valéria se réjouit du retour de Mucius ; le jeune homme, de son côté, la salua avec une amicale cordialité et sans la moindre arrière-pensée : manifestement, il avait tenu parole.

Avant le soir, il réussit à s’installer dans le pavillon mis à sa disposition et sortit de ses coffres, secondé par le Malais, tous les objets précieux qu’ils renfermaient : des tapis, des draperies de soie, des habits de velours et

de brocart, des armes, des coupes, des plats et des hanaps décorés d'émaux rares, des objets d'or et d'argent incrustés de perles et d'onyx, des coffrets d'ambre et d'ivoire, des fioles ciselées, des épices, des encens, des peaux de bêtes, des plumes d'oiseaux inconnus et maints autres ustensiles dont la destination semblait couverte de mystère. Parmi les joyaux, il y avait un riche collier de diamants que Mucius avait reçu du schah de Perse en récompense d'un service considérable et secret ; le jeune homme sollicita de son hôtesse l'autorisation de lui passer lui-même ce bijou. Fait étrange, le collier lui parut pesant et doué d'une singulière chaleur... il colla littéralement à sa gorge.

Le soir, assis sur la terrasse de la villa, dans l'ombre des lauriers et des oléandres, Mucius entreprit de faire le récit de ses voyages. Il parla des contrées lointaines qu'il avait visitées, de montagnes qui grimpent par-dessus les nuages, de déserts infertiles, de rivières aussi profondes que la mer, de temples grandioses, d'arbres millénaires, de fleurs et d'oiseaux paradisiaques, irisés des sept couleurs de l'arc-en-ciel. Il cita des noms de villes et de peuples... des noms qui répandaient une senteur de conte de fées.

Mucius avait parcouru tout l'Orient : la Perse, l'Arabie, où les coursiers sont plus beaux et plus nobles que l'homme lui-même ; les profondeurs de l'Inde, où

la race des hommes évoque des plantes luxuriantes. Il avait atteint les confins de la Chine et du Tibet, où le dieu vivant, nommé dalaï-lama, habite la terre sous l'aspect d'un muet aux yeux obliques. Ses récits étaient merveilleux ; Fabius et Valéria l'écoutaient, enchantés.

Physiquement, Mucius n'avait pas beaucoup changé : sans doute, le soleil des pays chauds l'avait-il bronzé davantage et ses yeux s'étaient-ils foncés plus profondément dans leurs orbites, mais à part cela, il était resté le même qu'avant. En revanche, l'expression de ses traits était devenue différente, plus grave, plus concentrée ; ils ne s'animaient même pas quand il parlait des périls auxquels il s'était exposé, la nuit, dans les forêts antiques peuplées de fauves, ou le jour, sur les routes désertes, où des fanatiques barbares guettent le voyageur pour l'étrangler en holocauste à leur déesse de fer. La voix du jeune homme semblait plus sourde et plus égale ; ses mains et tout son corps avaient perdu la volubilité de mouvements propre aux Italiens. Secondé par son domestique, obséquieux et adroit, il fit voir à ses commensaux quelques tours de magie que lui avaient appris les brahmanes de l'Inde. C'est ainsi qu'après s'être caché derrière un rideau, il leur apparut subitement assis en l'air, les jambes repliées et s'appuyant légèrement du bout des doigts sur une perche de bambou posée en équilibre sur le sol. Fabius ne dissimula point sa surprise, et Valéria son

appréhension : « Ne serait-il pas un nécromancien ? » se demanda-t-elle, apeurée.

Et quand il commença à siffler dans une petite flûte pour faire sortir des serpents cachés dans des corbeilles d'osier et que leurs têtes plates, armées de dards, se montrèrent sous l'étoffe bariolée, Valéria en conçut une telle frayeur qu'elle supplia son hôte de faire disparaître les affreux reptiles.

Pendant le souper, Mucius offrit à ses amis un vin de Chiraz, contenu dans une bouteille ronde à long col ; versée dans de minuscules coupes de jaspe, lourde et aromatique, la liqueur s'irisait d'éclats mystérieux, dorés, avec des chatoiements verdâtres. Sa saveur différait de celle des vins d'Europe : elle était douce et épicée, et quand on buvait le vin à petites gorgées, une torpeur subite engourdissait délicieusement les membres. Mucius offrit une coupe à Fabius et à Valéria et en prit une lui-même. Mais, avant de présenter la liqueur à la jeune femme, il marmotta quelques paroles confuses et fit des signes étranges avec ses doigts ; Valéria surprit le manège et, comme toutes les manières de Mucius avaient quelque chose de singulier et d'énigmatique, elle se dit seulement : « N'a-t-il point adopté, aux Indes, quelque religion nouvelle ? Ou bien se conforme-t-il tout simplement aux usages de là-bas ? »

Passé une minute, elle lui demanda s'il n'avait pas interrompu ses études musicales au cours de son voyage. En guise de réponse, Mucius se fit apporter son violon hindou. L'instrument ressemblait aux nôtres, mais il y avait trois cordes au lieu de quatre, la partie supérieure du manche était recouverte d'une peau de serpent aux éclats céruléens, l'archet était fait d'un roseau recourbé en arc et portait à son extrémité un diamant pointu.

Mucius joua, pour commencer, quelques chants populaires – du moins l'assura-t-il –, des mélopées étranges et même barbares pour l'oreille italienne ; le son des cordes métalliques était faible et plaintif. Mais quand il attaqua son dernier chant, le violon parut vivre et frémir sous ses doigts agiles. C'était une mélodie passionnée, large comme l'espace, aussi coulante et sinueuse que le serpent qui avait enveloppé de sa peau le haut du manche. Et elle resplendissait d'une telle flamme, vibrait d'une telle joie triomphante que Fabius et Valéria sentirent leur cœur se serrer et que des larmes jaillirent de leurs yeux... Mucius, penché sur son violon magique, les joues blêmes, les sourcils réunis en un trait noir, avait l'air encore plus grave et concentré. Le diamant, au bout de l'archet, jetait au passage des signes fulgurants, comme s'il avait été embrasé par la flamme du chant ensorcelé.

Mucius s’arrêta, laissant retomber son bras, le menton toujours appuyé sur la base de l’instrument.

« Qu’est-ce donc ? Que nous as-tu joué ? » s’exclama Fabius.

Valéria ne souffla mot, mais tout son être sembla répéter la question de son époux. Mucius reposa le violon sur la table, secoua ses boucles et dit avec un sourire aimable :

« Cette mélodie... ce chant, je l’ai entendu un jour à Ceylan. Et l’on prétend, là-bas, que c’est le chant de l’amour heureux et triomphant.

– Rejoue-le, murmura Fabius.

– Non, il ne se répète pas, répondit Mucius... De plus, il se fait tard, la signora a besoin de repos, et moi aussi... je suis las. »

Durant toute la journée, Mucius s’était comporté avec la jeune femme comme un vieil ami, simple et respectueux, mais en prenant congé il lui serra la main avec une force extrême, en appuyant les doigts sur sa paume et en la fixant avec une telle insistance que, sans relever les yeux, elle sentit son regard lui brûler les joues. Valéria ne dit rien, mais retira vivement sa main et contempla un long moment la porte par où il était sorti. Perplexe, elle se souvint de la crainte qu’il lui avait toujours inspirée... Les deux époux retournèrent

dans leur chambre.

IV

Valéria resta longtemps sans trouver le sommeil ; une volupté sourde et languide circulait dans ses veines, sa tête bourdonnait légèrement... Était-ce le vin qu'elle avait bu ou les récits de Mucius et sa musique ?... Au petit jour, elle réussit enfin à s'endormir et fit un rêve singulier.

Elle pénétrait dans une pièce spacieuse, mais basse et voûtée, comme elle n'en avait encore jamais vu... Tous les murs étaient finement carrelés de bleu, avec des filets dorés ; des piliers d'albâtre, délicatement sculptés, soutenaient la voûte de marbre diaphane... Un jour rose et pâle filtrait de tous les côtés, éclairant les objets d'une lumière unie et mystérieuse ; des coussins de brocart étaient jetés sur une étroite tapisserie étendue au milieu du plancher, poli comme un miroir. De hauts encensoirs à têtes de monstres fumaient doucement dans les coins de la pièce ; point de fenêtre, seule une porte tendue de velours s'encastrait dans une anfractuosité du mur... Le rideau glissait sans bruit et découvrait... Mucius. Il la saluait, ouvrait ses bras, riait... Ses mains noueuses encerclaient la taille de la

jeune femme, ses lèvres sèches brûlaient tout son corps... Elle tombait à la renverse sur les coussins de brocart...

....

Valéria s'éveilla en gémissant de terreur.

Ne comprenant pas encore où elle était, ni ce qui lui arrivait, la jeune femme se mit sur son séant, regarda autour d'elle... De longs frissons la parcouraient toute... Fabius était étendu à son côté. Il dormait, mais son visage, à la lumière de la pleine lune qui se montrait à la fenêtre, était blême et douloureux comme celui de la mort. Valéria réveilla son époux.

« Qu'as-tu donc ? s'écria-t-il en la voyant.

– Je viens de faire un rêve... un rêve affreux », murmura-t-elle, encore toute tremblante...

Au même instant, des sons vibrants jaillirent de la croisée du pavillon, et les deux jeunes gens reconnurent la mélodie que leur avait jouée Mucius : le chant de l'amour triomphant.

Fabius regarda Valéria d'un air perplexe... elle ferma les yeux, se détourna, et ils écoutèrent tous deux, retenant leur souffle, la mélopée qui s'élevait encore. Lorsque le dernier son expira doucement, la lune se cacha tout à coup derrière un nuage et l'obscurité envahit la pièce... Les deux époux reposèrent leur tête

sur l’oreiller, sans échanger une parole, et le sommeil surprit chacun d’eux, sans que l’autre s’en fût aperçu.

V

Le lendemain matin, Mucius se présenta au déjeuner ; il avait l’air satisfait et salua joyeusement son hôtesse. Valéria lui répondit d’un air embarrassé, jeta un coup d’œil sur son visage et fut effrayée de sa joie et de son regard perçant et inquisiteur. Mucius fit mine de reprendre son récit... mais Fabius l’arrêta dès le premier mot :

« Tu as dû te sentir dépaysé et n’as pu dormir. Nous t’avons entendu jouer la mélodie d’hier.

– Ah ! oui, vous m’avez entendu, fit Mucius !... Je l’ai jouée, effectivement, mais avant cela j’ai dormi et j’ai même fait un rêve étrange. »

Valéria dressa l’oreille.

« Quelle sorte de rêve ? interrogea Fabius.

– J’ai rêvé que je pénétrais dans une pièce spacieuse meublée à l’orientale, répondit Mucius, sans quitter des yeux la jeune femme. De fins piliers soutenaient la voûte de marbre, les murs étaient carrelés de bleu et, bien qu’il n’y eût point de fenêtre ni de bougies, une

lumière rosée baignait la chambre, comme si ses murs avaient été de pierre diaphane. Des encensoirs chinois fumaient dans les coins, des coussins de brocart jonchaient le sol, jetés sur un tapis étroit. J'entrai par une porte que masquait un rideau de velours, et de l'autre côté, en face de moi, je vis apparaître une jeune femme que j'ai aimée autrefois. Et elle était tellement belle que je sentis renaître la passion de jadis... »

Mucius se tut d'un air significatif. Valéria restait sans faire un mouvement, pâlissait à vue d'œil, haletante.

« Alors je me suis réveillé et j'ai joué ce chant.

– Qui était-ce, cette femme ? demanda Fabius.

– L'épouse d'un Hindou. Je l'ai connue à Delhi... Elle n'est plus de ce monde...

– Et le mari ? » fit Fabius, qui ne savait pas au juste pourquoi il posait cette question.

« Le mari l'a suivie de près dans la tombe, à ce qu'on m'a dit... Je les ai rapidement perdus de vue.

– C'est singulier, observa Fabius, Valéria a fait, comme toi, un rêve étrange... qu'elle n'a pas voulu me révéler », ajouta-t-il.

Mucius jeta sur la jeune femme un regard pénétrant.

Valéria se leva incontinent et quitta la pièce. Mucius

se retira également, aussitôt après le repas, en annonçant son intention de se rendre à Ferrare, pour affaires, et de ne pas rentrer avant la nuit.

VI

Peu de semaines avant le retour de Mucius, Fabius avait entrepris de peindre le portrait de sa femme en sainte Cécile.

Il avait fait de très grands progrès dans son art : l'illustre Luini, un élève de Léonard de Vinci, était venu lui rendre visite à Ferrare, afin de l'aider de ses conseils et de lui enseigner les préceptes de son vénéré maître.

Le portrait était presque terminé, il ne restait plus qu'à faire quelques légères retouches au visage, et Fabius pouvait être justement fier de son œuvre.

Après avoir fait ses adieux à Mucius, il se rendit dans son studio, où sa femme avait coutume de l'attendre. Point de Valéria. Il l'appela : pas de réponse. Saisi d'une sourde inquiétude, il partit à sa recherche, ne la trouva nulle part dans la maison et la découvrit enfin dans le parc, dans une des allées les plus éloignées. Valéria était assise sur un banc, la tête baissée sur la poitrine, les mains croisées sur les

genoux, et derrière elle, tranchant sur l'ombre verte des cyprès, un satyre de marbre portait un pipeau à ses lèvres pointues et souriait avec une joie mauvaise, sarcastique.

La jeune femme se montra fort heureuse de l'arrivée de son époux ; à ses questions inquiètes, elle répondit qu'elle avait une légère migraine, mais que cela ne voulait rien dire et qu'elle était prête à poser pour lui. Fabius la conduisit au studio, la fit asseoir, prit ses pinceaux, mais, à son vif dépit, ne réussit pas à terminer le visage, comme il en avait eu l'intention. Non pas que celui de Valéria fût un peu pâle et las, mais pour une tout autre raison : il n'y retrouvait plus cette expression de pureté divine qui lui plaisait tant et l'avait incité à peindre sa jeune femme en sainte Cécile. En fin de compte, il se décida à repousser la palette, en se prétextant mal disposé, et recommanda à Valéria de s'étendre un instant, car elle n'avait pas l'air bien portante. Puis il tourna son chevalet face au mur.

Resté seul, Fabius éprouva une bizarre sensation de trouble. La présence de Mucius sous son toit le gênait, bien qu'il l'eût souhaitée lui-même. Certes il n'était pas jaloux – la conduite de Valéria était à l'abri de tout soupçon – mais il ne reconnaissait plus son compagnon d'antan. Toutes les manières étranges que Mucius avait rapportées de son séjour dans les contrées lointaines, et

dont il ne pouvait apparemment plus se défaire, ses pratiques sibyllines, ses chants, ses philtres mystérieux, son domestique muet et jusqu'à l'odeur d'épice qui émanait de ses habits, de ses cheveux, du son de sa voix, tout cela inspirait à Fabius une vague méfiance, voire de l'appréhension.

Et pourquoi donc le Malais, en les servant à table, s'obstinait-il à le dévisager avec tant de méchanceté ?

L'on aurait pu croire, par moments, qu'il comprenait l'italien.

Mucius avait prétendu que son domestique était en possession d'un immense pouvoir occulte, acquis au prix de sa langue.

« Quel pouvoir, et où l'avait-il acquis ? »

Tout cela était terriblement étrange, énigmatique.

Fabius se rendit auprès de son épouse. Valéria était étendue sur le lit, toute habillée, et ne dormait pas. En l'entendant venir, elle tressaillit violemment, puis ses traits se détendirent et exprimèrent un vif soulagement, comme tout à l'heure, dans le parc.

Le jeune homme s'assit à son chevet, prit sa main dans les siennes, observa quelques minutes de silence et lui demanda ensuite quel était ce rêve qui l'avait tellement effrayée et s'il ne ressemblait point à celui de Mucius.

Valéria rougit de confusion et balbutia :

« Oh ! non, non ! J'ai vu... une espèce de monstre qui voulait me déchiqueter...

– Un monstre ? À tête humaine ? insista Fabius.

– Non !... De bête... de bête ! »

La jeune femme se détourna et cacha ses joues en feu dans l'oreiller. Fabius retint sa main quelque temps encore, la porta à ses lèvres, en silence, et se retira.

La journée sembla triste aux deux époux, comme si un nuage sombre avait été suspendu au-dessus de leurs têtes, sans qu'ils sussent au juste de quoi il s'agissait. Ils voulaient rester ensemble, se sentant menacé d'un grave danger, mais ne trouvaient rien à se dire. Fabius essaya de se remettre à son chevalet, de lire des vers de l'Arioste, dont le poème venait seulement de paraître à Ferrare et était déjà célèbre dans toute l'Italie, mais tout lui tombait des mains... Mucius revint à une heure tardive, comme ils se mettaient à table pour le repas du soir.

VII

Il avait l'air serein et satisfait, mais se montrait peu loquace et préférait interroger son hôte sur leurs amis

communs, sur la campagne d’Allemagne, sur l’empereur Charles ; à la fin du repas, il exprima le désir de se rendre à Rome afin de voir le nouveau Souverain Pontife.

De nouveau, il offrit du vin de Chiraz à Valéria ; la jeune femme refusa et l’entendit murmurer à part lui : « Oui, maintenant, cela n’est plus utile. »

De retour dans la chambre à coucher, Fabius s’endormit presque immédiatement à côté de son épouse. En se réveillant une heure plus tard, il s’aperçut qu’elle n’était plus là. Il se leva promptement, mais à ce moment précis, Valéria rentra dans la pièce, venant du jardin, en chemise de nuit.

La lune brillait, claire et haute, allumant les fines gouttelettes d’eau qu’une bruine récente avait semées, à son passage, sur les branches des arbres et dans l’herbe de la pelouse.

Valéria s’approcha du lit, les yeux fermés, avec une expression de frayeur secrète sur ses traits immobiles, tâta le drap de ses mains tendues en avant et se recoucha rapidement, sans mot dire. Fabius lui posa une question, mais elle ne répondit pas, ayant l’air de dormir. Il passa la main dans ses cheveux et sur ses vêtements : ils étaient couverts de gouttelettes de pluie ; quelques grains de sable avaient adhéré à ses pieds nus. Alors, il bondit et se précipita dans le parc, par la porte

entrouverte.

Un clair de lune aveuglant, intense et cruel, baignait tous les objets. Le jeune homme, se penchant, discerna sur le sable de l’allée les traces des pieds d’un couple qui avait passé par là ; l’une des deux personnes était nu-pieds. La piste conduisait à un kiosque de jasmins, situé de l’autre côté, entre la villa et le pavillon. Il s’arrêta, perplexe, et tout à coup la mélodie de la veille résonna dans l’air nocturne !

Fabius tressaillit et ne fit qu’un pas jusqu’au pavillon... Mucius jouait de son violon, debout au milieu de la pièce.

« Tu es allé au jardin ! Tes vêtements sont mouillés de pluie !

– Non... je ne sais pas... je ne crois pas être sorti... », répondit posément le musicien, comme s’il avait été surpris de la visite intempestive de son ami et de son émotion.

Fabius le saisit par le bras :

« Pourquoi joues-tu cet air ? As-tu encore fait le même rêve ? »

Mucius n’en parut que plus surpris et ne répondit rien.

« Réponds-moi donc ! »

La lune luit au ciel comme un bouclier blanc...

Le fleuve sinueux brille comme un serpent...

L’ennemi dort, mais l’ami veille...

Et le vautour va lacérer la tourterelle...

Sauve-la !

psalmodiait Mucius, comme dans un rêve.

Fabius recula de deux pas, regarda son ami, réfléchit un moment... et se retira.

La tête penchée sur l’épaule et les bras étendus en croix dans un geste d’impuissance, Valéria dormait d’un profond sommeil. Il eut du mal à la réveiller, mais aussitôt qu’elle le vit, elle l’enlaça convulsivement, en tremblant de tout son corps.

« Qu’as-tu donc, mon amie, qu’as-tu donc ? » demanda Fabius, s’efforçant de la calmer.

Mais elle frissonnait toujours sur sa poitrine.

« Oh ! quels rêves affreux je fais depuis deux nuits », chuchota-t-elle en cachant son visage.

Le jeune homme voulut l’interroger, mais ne put rien tirer d’elle...

L’aube naissante colorait de pourpre les vitres de la croisée quand elle s’endormit enfin dans les bras de son époux.

VIII

Le jour suivant, Mucius disparut dès le matin, et Valéria fit part à son mari de son intention de se rendre au monastère voisin, où vivait son confesseur, un vieux moine, en qui elle avait une confiance illimitée. Comme Fabius manifestait quelque surprise, elle lui expliqua qu’elle voulait soulager son âme douloureusement troublée par les événements des derniers jours. Effectivement, ses traits étaient las et tirés, sa voix faible et sourde ; le jeune homme la soutint chaleureusement dans son intention, estimant que le pieux Lorenzo pouvait lui donner de sages conseils et dissiper ses doutes...

Escortée de quatre servantes, Valéria se rendit au monastère. Durant son absence, Fabius erra dans les allées du parc, essayant de comprendre ce qui affectait son épouse, en proie à la crainte et à la colère, dévoré par des soupçons qui n’arrivaient pas à prendre corps...

Plus d’une fois il entra dans le pavillon ; Mucius n’était pas encore de retour, et le Malais le regardait

avec des yeux de statue, la tête obséquieusement inclinée, avec un léger, très léger sourire ironique sur son visage de bronze – c’est du moins ce qu’il sembla à Fabius.

Cependant, Valéria avouait tout à son confesseur, moins honteuse qu’effrayée. Le bon père l’écouta avec sollicitude, la bénit, lui remit son péché involontaire et décida de l’accompagner à la villa, s’étant dit en son for intérieur : « Pratiques de sorcier... Sortilèges de démon... Il faut y remédier... »

Fabius ne manqua pas d’être légèrement inquiet en voyant venir le moine, mais le sage vieillard avait soigneusement arrêté son plan. Bien sûr, il se garda de trahir le secret de la confession quand il resta en tête à tête avec le jeune homme ; néanmoins, il lui recommanda chaleureusement d’éloigner autant que possible cet hôte maléfique qui, par ses récits, ses chants et toute sa conduite, échauffait inutilement l’imagination de Valéria. En outre, Mucius, qui n’avait jamais été très ferme dans sa foi, avait pu rapporter de ses voyages la contagion de croyances fausses, et même communier aux mystères de la magie noire. C’est pourquoi, en dépit d’une amitié scellée par de longues années, il était fort prudent d’envisager une nouvelle séparation. Fabius ne put que reconnaître le bien-fondé des avis du saint homme ; Valéria rayonna de joie en

apprenant sa décision, et le bon P. Lorenzo s’en revint au monastère, chargé de riches cadeaux pour sa confrérie et pour les pauvres.

Fabius comptait avoir une explication avec son compagnon aussitôt après le repas du soir, mais Mucius ne rentrait toujours pas. Alors il résolut de remettre l’entretien au jour suivant, et les deux époux se retirèrent dans leur chambre.

IX

Valéria s’endormit presque aussitôt. Fabius n’arrivait pas à trouver le sommeil. Dans le calme de la nuit, il revoyait plus vivement toutes ses impressions des derniers jours et se posait des questions encore plus instantes, sans pouvoir leur donner la moindre réponse. Était-il vrai que Mucius fût devenu un magicien, et n’avait-il pas empoisonné Valéria ? La jeune femme était malade... de quoi ?

Tandis qu’il se laissait aller à ces pensées, un bras replié sous la nuque et en retenant son souffle fiévreux, la lune se glissa de nouveau sur le ciel sans nuages. Et avec ses rayons – du moins Fabius le crut-il – il pénétra dans la pièce, à travers les vitraux translucides, venant du côté du pavillon, un souffle évanescent, semblable à

une brise légère et odorante... Il entendit un murmure obsédant et passionné... Valéria remua faiblement sur sa couche. Fabius tressaillit et observa : la jeune femme se souleva, sortit un pied, puis l'autre, les posa sur le sol et se dirigea vers la porte qui s'ouvrait sur le parc, comme une somnambule, les yeux morts, les bras tendus en avant !

Fabius ne fit qu'un bond jusqu'à l'autre issue, contourna la villa et ferma la porte du jardin... À peine avait-il saisi le cadenas qu'il sentit qu'une main essayait d'ouvrir de l'autre côté... forçait... forçait encore... Une voix gémit, impatientée...

« Pourtant, Mucius est encore en ville », songea Fabius en se précipitant au pavillon...

Que vit-il ?

Mucius s'avançait à sa rencontre, le long de l'allée baignée de l'éclat magique du clair de lune ; il marchait comme un somnambule, les mains tendues en avant, les yeux largement ouverts et aveugles...

Fabius s'approche de lui. L'autre ne s'en aperçoit même pas et avance toujours, d'un pas mesuré ; son visage immobile ricane doucement, comme celui du Malais... Fabius veut l'interpeller... Mais à ce moment précis il entend derrière lui le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre... Il se retourne vivement...

La croisée de la chambre à coucher s'est ouverte sur la nuit et Valéria va enjamber l'appui... ses mains semblent chercher Mucius... tout son être se tend vers lui...

Une fureur sauvage s'empara du jeune peintre.

« Maudit sorcier ! » hurla-t-il comme un possédé.

L'une de ses mains étreignit le cou du magicien, l'autre chercha la dague qu'il portait à la ceinture et la lui enfonça dans le flanc, jusqu'à la garde.

Mucius poussa un cri strident et rebroussa chemin en titubant, les deux mains appuyées sur l'endroit où il avait reçu le fer... Au moment où Fabius avait frappé son rival, Valéria s'était effondrée sur le sol avec un long gémissement.

Fabius l'emporta dans ses bras, l'étendit sur sa couche, essaya de lui parler...

La jeune femme resta longtemps immobile. Enfin, elle souleva les paupières, poussa un grand soupir profond et convulsif, reconnut son époux et se blottit sur sa poitrine, avec toute la joie d'un être qui vient d'échapper à une mort certaine.

« C'est toi... c'est bien toi... », murmurait-elle.

Petit à petit, ses bras desserrèrent leur étreinte, sa tête se rejeta en arrière et elle chuchota avec un sourire

heureux :

« Dieu soit loué, tout est fini... Mais je suis si lasse ! »

Et elle s’endormit d’un sommeil profond mais doux.

X

Fabius s’agenouilla devant sa couche et, sans quitter des yeux le visage blême, maigri, mais désormais rasséréné, se prit à réfléchir à tout ce qui était arrivé et à la conduite qu’il lui fallait tenir. Qu’allait-il faire ?

S’il avait tué Mucius – et il n’en doutait pas, étant donné la vigueur avec laquelle il l’avait frappé –, il n’était pas possible de le taire ! Il fallait en aviser le duc, les juges... mais comment leur expliquer une affaire aussi ténébreuse ? N’était-il pas le meurtrier de son hôte, son parent, son meilleur ami ? On l’interrogerait sur les mobiles de son acte, et alors...

Et si Mucius vivait encore ?

Incapable de rester plus longtemps dans le doute, Fabius s’assura que Valéria était endormie, sortit à pas de loup et se dirigea vers le pavillon.

Tout était silencieux et noir ; seule, une faible lueur brillait à une fenêtre... Une main sanglante s’était

imprimée sur la porte, légèrement au-dessus de la poignée... Le cœur serré, Fabius poussa le battant, traversa le vestibule, plongé dans l'obscurité, et s'arrêta, interdit, sur le seuil de l'atrium.

Mucius était étendu tout de son long au milieu de la pièce, sur un tapis de Perse, la tête reposant sur un coussin de brocart, le corps recouvert d'un châle pourpre à ramages noirs. Son visage était jaune comme cire, les yeux clos, les paupières bleuies, la face tournée vers le ciel. Pas un souffle ne soulevait sa poitrine ; il semblait mort. Le Malais s'était agenouillé près de ses pieds, enveloppé également dans un châle pourpre. Sa main gauche tenait une plante inconnue, comme un brin de fougère ; légèrement penché en avant, il fixait obstinément son maître. Une petite torche enfoncée dans le sol répandait une lumière verdâtre ; la flamme ne vacillait pas et ne dégageait point de fumée. Le domestique ne fit pas un mouvement à l'entrée de Fabius, se contenta de lui jeter un bref regard et reporta ses yeux sur Mucius.

De temps en temps, il soulevait sa fougère et la reposait, puis la secouait en l'air ; et ses lèvres silencieuses remuaient doucement, comme pour prononcer quelque incantation muette. La dague fatale gisait entre Mucius et le Malais ; le domestique fustigea la lame ensanglantée avec sa fougère. Une minute

passa... puis une autre... Penché sur le Malais, Fabius lui demanda à mi-voix si son maître était mort. L'autre hocha la tête de haut en bas, sortit sa main droite de dessous le châle et fit un geste impérieux dans la direction de la porte. Fabius voulut répéter sa question, mais la dextre autoritaire renouvela son ordre, et le jeune homme se retira, indigné et interdit.

Il retrouva Valéria, toujours endormie, avec un visage encore plus serein. Sans se dévêtir, il s'assit à la croisée, le menton appuyé sur la paume de la main, et se plongea de nouveau dans ses réflexions. Le soleil levant le trouva dans la même posture. Valéria dormait paisiblement.

XI

Fabius décida d'attendre son réveil et de se rendre à Ferrare, quand on frappa doucement à la porte. Le jeune homme sortit aussitôt et reconnut son vieux majordome Antonio.

« Signor, le domestique malais vient de nous faire savoir que son maître, le signor Mucius, est indisposé et veut se transporter en ville. En conséquence, il vous demande de bien vouloir lui dépêcher quelques hommes pour l'aider à plier les bagages de son maître.

En outre, il réclame, à l’heure du repas, des chevaux de bât et de selle et une petite escorte. L’autorisez-vous, signor ?

– C’est le Malais qui te l’a dit ? De quelle manière ? N’est-il pas muet ?

– Si, signor. Mais il me l’a écrit en notre langue, et fort correctement. Voici le billet.

– Et Mucius, m’as-tu dit, est malade ?

– Oui, signor, très malade, et il est interdit de le voir.

– Avez-vous envoyé chercher un médecin ?

– Non, signor, le domestique s’y est opposé.

– Et c’est lui qui t’a écrit cela ?

– Oui, signor. »

Fabius réfléchit un moment.

« Eh bien, soit, fait comme il te le demande », murmura-t-il enfin.

Antonio se retira.

Fabius le suivit d’un regard perplexe.

« Il n’est donc pas mort », songea-t-il, sans savoir s’il devait s’en réjouir ou le regretter.

« Malade ? » Pourtant n’avait-il pas vu lui-même un cadavre ?

Le jeune homme retourna dans la chambre à coucher. Valéria s’éveilla et souleva la tête. Les deux époux échangèrent un long regard éloquent.

« Il n’est plus ? » chuchota soudain la jeune femme.

Fabius tressaillit violemment.

« Que veux-tu dire ?... As-tu donc ?...

– Il est parti ? » poursuivit-elle.

Le peintre soupira d’aise.

« Non, pas encore, mais il doit partir aujourd’hui.

– Et je ne le reverrai plus jamais... jamais ?

– Non... plus jamais. »

Un sourire heureux réapparut sur ses lèvres, et elle tendit ses deux mains à son époux.

« Nous ne parlerons plus jamais de lui... jamais... tu me le promets ?... Et je ne sortirai pas de notre chambre tant qu’il ne sera point parti... Voudrais-tu appeler mes servantes ?... Et puis attends, prends cet objet. »

Elle désigna le collier de perles, posé sur sa table de chevet.

« Jette-le vite dans notre puits le plus profond... Étreins-moi... Je suis ta Valéria... à toi seulement... Ne reviens pas avant le départ de... l’autre. »

Fabius prit le collier – les perles lui semblèrent plus

ternes – et se conforma aux désirs de Valéria.

Ensuite il se promena dans le parc, en jetant, de temps en temps, un regard du côté du pavillon, où les domestiques s'affairaient déjà aux préparatifs du départ, sortaient les caisses, chargeaient les chevaux. Le Malais ne se trouvait point parmi eux.

Fabius éprouva un besoin invincible de voir ce qui se passait à l'intérieur du pavillon ; se rappelant qu'il y avait une entrée secrète, il se faufila jusque-là, souleva le rideau et jeta un coup d'œil irrésolu à l'intérieur de la pièce.

XII

Mucius n'était plus étendu sur le tapis. Revêtu de ses habits de voyage, il était assis dans un fauteuil, mais ressemblait à un cadavre, de même que lors de la première visite de Fabius. Sa tête se rejetait, inerte, sur le dossier, et ses mains immobiles jaunissaient sur ses genoux, posées à plat. Aucun souffle ne soulevait sa poitrine. Tout autour du fauteuil, sur le sol jonché d'herbes sèches, le Malais avait disposé de petites coupes plates remplies d'une liqueur brune qui dégageait une violente odeur de musc. Un petit serpent aux reflets cuivrés s'était enroulé autour de chacune des

coupes, et ses yeux obliques jetaient par intervalles des étincelles dorées et métalliques. Face à Mucius se dressait la longue silhouette du Malais, vêtu d'une chlamide de brocart, ceint d'une queue de tigre, une tiare cornue sur la tête.

Le domestique n'était pas immobile – loin de là ! Tour à tour, il s'agenouillait et avait l'air de s'absorber dans une longue prière, se redressait de toute sa taille et se levait même sur la pointe des pieds, ouvrait les bras, d'un geste large et majestueux, les portait dans la direction de son maître, impérieux et menaçant, fronçait les sourcils et tapait du pied. Toutes ces pratiques lui coûtaient des efforts pénibles et douloureux : il respirait avec peine et la sueur ruisselait sur son visage.

Tout à coup, il s'immobilisa, aspira l'air à pleins poumons, plissa le front, tendit les bras en avant, crispés, et les retira avec effort, comme s'il avait tenu des rênes... Et Fabius, en proie à une frayeur indicible, vit la tête de Mucius se détacher lentement du dossier où elle reposait et suivre le mouvement des bras du Malais... L'autre se détendit, et la tête retomba... Le domestique répéta son geste à plusieurs reprises, et chaque fois la tête s'exécuta docilement... La liqueur brune contenue dans les coupes commença à bouillonner ; les coupes elles-mêmes tintèrent d'un son doux et argentin ; les serpents de cuivre se tordirent en

volutes. Alors le Malais fit un pas en avant, arqua les sourcils, ouvrit démesurément les yeux, remua la tête de haut en bas, et... les paupières du mort frémirent imperceptiblement, se décollèrent et découvrirent un regard terne comme le plomb. Le visage du Malais s'illumina d'orgueil et de joie, d'une joie sauvage et presque méchante ; il ouvrit la bouche et poussa un long hurlement qui semblait venir du tréfonds de son gosier... Les lèvres de Mucius s'entrouvrirent également et répondirent par une faible plainte au cri inhumain du sorcier...

Fabius n'en voulut pas voir davantage : il avait l'impression d'assister à une incantation diabolique ! Poussant un cri strident, il s'enfuit à toutes jambes en se signant fiévreusement et en chuchotant des exorcismes.

XIII

Quelque trois heures plus tard, Antonio vint l'avertir que les bagages du signor Mucius étaient prêts et que ce dernier allait partir. Sans rien répondre, Fabius sortit sur la terrasse d'où l'on découvrait le pavillon.

Plusieurs chevaux, lourdement chargés de caisses, se tenaient immobiles devant le bâtiment, encadrant un vigoureux poulain noir qui portait une large selle à deux

places. Il y avait des domestiques nu-tête et une petite escorte armée.

La porte du pavillon s’ouvrit, et Mucius apparut sur le seuil, soutenu par le Malais qui avait remis ses habits de domestique. Le visage de Mucius était cireux et ses bras battaient comme ceux d’un mort, mais il marchait... oui, il marchait ; et même, hissé à dos de cheval, il réussit à se tenir droit et à trouver la bride, à tâtons. Le Malais lui chaussa les étriers, enfourcha le poulain, s’installa derrière son maître, l’enlaça par la taille, et le convoi s’ébranla.

Les chevaux allaient au pas. Au moment où ils contournèrent la villa, Fabius crut voir deux taches blanches sur le visage de son ami de naguère... Se pouvait-il qu’il eût tourné les yeux dans sa direction ?... Le Malais seul le salua... ironique, comme toujours.

Valéria avait-elle assisté au départ de Mucius ? Les jalousies de sa croisée étaient baissées... mais peut-être avait-elle guetté à travers les fentes ?

XIV

À l’heure du souper, la jeune femme vint à table, douce et affectueuse, mais encore lasse. Il ne restait plus trace de l’angoisse des derniers jours, passés dans

l’appréhension d’un péril inconnu. Le lendemain, Fabius se remit à son chevalet et retrouva dans l’expression des traits de son modèle cette chaste candeur dont l’éclipse fugitive l’avait tellement ému. Son pinceau courut sur la toile, alerte et précis.

De nouveau, les deux jeunes gens goûtèrent l’existence d’antan. Mucius s’était évanoui comme un fantôme. D’un accord tacite, l’on se gardait soigneusement d’évoquer son souvenir ou de s’informer de son destin, voilé de mystère : l’on aurait pu croire que le magicien avait disparu sous terre.

Une fois, il sembla à Fabius qu’il avait le devoir de relater à son épouse tous les événements de la nuit fatale... mais Valéria, devinant probablement son intention, avait retenu son souffle et cligné les yeux, comme si elle s’était attendue à recevoir un coup... Fabius comprit et se tut.

Par un bel après-midi d’automne, le peintre terminait le portrait de sainte Cécile ; Valéria était assise à l’orgue et ses doigts erraient sur le clavier... Soudain, le chant de Mucius, le chant de l’amour triomphant, s’éleva sous ses doigts, sans même qu’elle s’en rendît compte. Et au même instant elle sentit dans ses entrailles les premiers mouvements d’une vie naissante... La jeune femme tressaillit, s’arrêta...

Que lui arrivait-il ?... Était-il possible que...

* * *

Le manuscrit n’en disait pas plus long.

1881.

Un rêve

I

Je vivais alors avec ma mère dans une petite ville maritime, et venais d’avoir dix-sept ans. Ma mère n’en avait pas trente-cinq – elle s’était mariée très jeune. Mon père était mort, comme j’entrais dans ma septième année, mais je me souvenais fort bien de lui.

Maman était une blonde, de faible taille, avec un visage agréable, mais toujours triste, une voix lasse et sourde, des gestes timides. Autrefois, elle avait été célèbre par sa beauté, et depuis n’avait rien perdu de son charme, en dépit des atteintes du temps. Jamais je n’ai vu des yeux plus profonds, plus doux et plus mélancoliques que les siens, de cheveux plus fins et vaporeux, de mains plus gracieuses. Je l’adorais et elle m’aimait...

Pourtant, notre existence n’était pas des plus joyeuses ; un mal secret, immérité et incurable, semblait ronger ma mère. Et ce n’était pas la douleur d’avoir perdu mon père, qu’elle avait aimé passionnément et dont elle gardait pieusement le souvenir au fond de son cœur... Non, c’était tout autre chose, une sorte de détresse inexplicable que je pressentais confusément,

mais sûrement, dès que je regardais ses yeux tendres et immobiles, ses lèvres belles et closes, marquées d’un pli amer.

Maman m’aimait, ai-je dit ; malgré cela, il arrivait qu’elle me repoussât comme si ma présence lui était devenue subitement insupportable. Je lui inspirais une véritable répulsion ; elle s’en repentait ensuite, me serrait sur son cœur, en pleurant, et me suppliait de lui pardonner. J’attribuais ces sortes d’accès à sa santé fragile, à sa douleur... N’étaient-ils pas dus plutôt à son propre caractère, à ces impulsions mauvaises, voire criminelles, qui se faisaient jour en moi, quoique rarement ?... Je ne le crois pas, car les deux phénomènes ne coïncidaient jamais.

Ma mère s’habillait toujours en noir, comme si elle continuait de porter le deuil, mais nous vivions sur un assez large pied. Nos amis étaient peu nombreux.

II

J’étais l’unique souci de maman, et nos deux existences faisaient corps, pour ainsi dire. Ces relations entre parents et enfants ne sont pas toujours recommandables... il arrive même qu’elles soient néfastes. Ajoutez à cela que j’étais fils unique... et la

plupart des enfants qui se trouvent dans mon cas ne reçoivent pas une éducation normale. En les élevant, les parents songent trop à eux-mêmes... Cela n’est pas bon. Je n’étais ni gâté, ni aigri (deux défauts qui guettent tous les enfants uniques), mais mon système nerveux avait été ébranlé prématurément. D’ailleurs, en général, ma santé laissait fort à désirer : j’avais hérité cela de ma mère, à qui je ressemblais beaucoup, à tous les points de vue.

Je fuyais la société des garçons de mon âge, le commerce des hommes et même ma propre mère. Mes plaisirs préférés étaient la lecture, les promenades solitaires et la rêverie, surtout la rêverie ! Ne me demandez pas à quoi je rêvais, car je ne saurais vous le dire. Quelquefois, il me semblait que je me trouvais devant une porte à moitié close, derrière laquelle il se cachait des mystères insondables... J’étais là, inquiet, frissonnant, me demandant ce qu’il y avait de l’autre côté... je n’osais point franchir le seuil... J’attendais... J’attendais encore et toujours, ou bien... je m’endormais.

Si j’avais eu la moindre inclination poétique, je me serais certainement mis à écrire des vers ; si j’avais été dévot, je me serais fait moine... Je n’étais ni l’un ni l’autre, c’est pourquoi je continuais de rêver – et d’attendre.

III

Je vous ai signalé déjà qu’il arrivait que je m’endormisse sous l’influence de rêveries confuses. Je dormais beaucoup, en général, et les rêves jouaient, dans mon existence, un rôle considérable : j’en faisais presque chaque nuit. Je ne les oubliais jamais, leur attribuais un sens secret et prophétique, tâchais de me les expliquer. Il y en avait qui revenaient régulièrement, et cela me surprenait toujours. Un de mes songes, surtout, me troublait plus que les autres. Je marchais le long d’une ruelle étroite et mal pavée, encadrée de maisons vétustes, à toits pointus. J’étais à la recherche de mon père, qui n’était pas mort et se cachait dans une de ces étranges bâtisses. Je pénétrais sous un porche bas et sombre, traversais une courette encombrée de planches et de bûches et entrais enfin dans une sorte de mansarde, chichement éclairée par deux lucarnes rondes. Mon père se tenait debout au milieu de la pièce, vêtu d’une robe de chambre, et fumait la pipe. Mais il ne ressemblait nullement à mon vrai père : il était grand, maigre, brun, avec un nez aquilin, des yeux sombres et perçants, âgé de quelque quarante ans. Il m’en voulait de l’avoir retrouvé, et moi, de mon côté, je n’étais nullement heureux de la rencontre : je

n’éprouvais qu’un sentiment de surprise, voire de stupéfaction. L’homme se détournait de moi et commençait à grommeler quelque chose, en arpentant la pièce à pas menus... Ensuite, il s’éloignait petit à petit, sans s’arrêter de grommeler et en jetant des regards en arrière, par-dessus l’épaule... Les murs de la pièce s’écartaient et se fondaient dans un brouillard... Effrayé à l’idée de perdre mon père encore une fois, je courais derrière lui, mais ne le voyais plus, bien que j’entendisse toujours son ronchonnement irrité, un ronchonnement grognon... Mon cœur se serrait, je me réveillais et n’arrivais pas à me rendormir... Tout le jour suivant, je pensais à ce rêve et ne lui trouvais évidemment pas d’explication satisfaisante.

IV

Au mois de juin, notre petite ville connaissait toujours un regain d’animation : de nombreux navires venaient accoster au port, et des visages inconnus circulaient dans les rues. Je me promenais volontiers le long du quai, devant les restaurants et les hôtelleries, examinant les visages des matelots et des visiteurs d’outre-mer, installés à l’ombre des rideaux de toile et buvant à petites gorgées la bière qu’on leur servait dans des chopines d’étain.

Au cours d'une de ces promenades, un homme, assis à la terrasse d'un café, attira irrésistiblement mon attention. Il se tenait immobile sur sa chaise, les bras croisés sur sa poitrine, drapé dans une longue houppelande noire, coiffé d'un chapeau de paille. Des mèches de cheveux rares et frisés descendaient bas sur son front, presque au niveau du nez ; ses lèvres se crispaient sur l'embouchoir d'une courte pipe. Sa silhouette, ses traits, son teint jaunâtre, basané, tout cela me sembla tellement familier que je ne pus m'empêcher de m'arrêter devant lui et de me demander qui il était, où je l'avais déjà vu. Ayant senti mon regard peser sur lui, il leva ses yeux sombres et perçants... J'étouffai un cri...

Cet homme était mon autre père, celui que je cherchais en rêve !

Je ne pouvais pas me tromper, car la ressemblance était vraiment trop frappante. Sa houppelande elle-même évoquait par sa couleur et ses plis la robe de chambre dans laquelle il m'était apparu.

« Est-ce que je ne dors pas ? » me demandai-je... Non... Il fait jour, la foule des passants gronde autour de moi, le soleil brille haut dans le ciel bleu... Et cet être n'est pas un fantôme, mais un homme comme moi.

J'avisai un guéridon vacant, m'y attablai, commandai une chopine de bière et des journaux et me

mis en faction.

V

Afin de mieux observer mon étrange voisin sans attirer son attention, je me cachai derrière mon journal.

L’homme ne bougeait presque pas, relevant à peine, de temps en temps, sa tête pesante qui retombait aussitôt sur sa poitrine. Il avait l’air d’attendre quelqu’un... Je regardais toujours, je le buvais des yeux... Par moments, il me semblait que j’étais le jouet de mon imagination et qu’il n’y avait point de ressemblance réelle entre cet individu et mon « autre père »... Mais non, il suffisait qu’il fît un geste ou tournât légèrement la tête pour que je le reconnusse et étouffasse un nouveau cri de stupéfaction.

Il finit par s’apercevoir de mon indiscrétion, me regarda d’abord avec surprise, puis avec dépit, fit mine de se lever et laissa choir sa canne, qu’il avait appuyée à son guéridon. Je me précipitai, pour la ramasser et la lui rendre. Mon cœur battait à rompre.

Il me remercia avec un sourire forcé, approcha son visage du mien, leva les sourcils et entrouvrit les lèvres comme si quelque chose l’avait intrigué.

« Vous êtes très poli, jeune homme, fit-il d'une voix brusque, nasale et criarde. Cela est rare, de nos jours. Permettez-moi de vous féliciter : je vois que vous avez reçu une excellente éducation. »

Je ne sais plus ce que je lui répondis, mais la glace était rompue. J'appris qu'il était un compatriote, récemment revenu d'Amérique où il avait vécu de longues années et où il comptait repartir. Il me déclara qu'il était le baron de... je ne me rappelle plus de quoi, et d'ailleurs je l'entendis mal, sur le moment. Semblable à mon « autre père », il terminait tous ses propos par une sorte de grognement indistinct.

Le baron désira connaître mon nom... En l'entendant, son visage exprima de nouveau la plus vive surprise. Ensuite, il me demanda si je me trouvais depuis longtemps dans cette ville et avec qui j'habitais. Je lui répondis que je vivais avec ma mère.

« Et monsieur votre père ?

– Mon père est mort depuis longtemps. »

Là-dessus, il s'informa du nom de baptême de ma mère, éclata d'un rire gêné, s'excusant aussitôt et m'expliquant qu'il ne fallait pas faire attention à cela, que c'était un tic rapporté d'Amérique et qu'en général il était un grand excentrique. Au moment de nous séparer, il exprima le désir de connaître notre adresse.

Je la lui donnai.

VI

Le trouble qui m’avait envahi au début de notre entretien avait fini par se dissiper ; à présent, j’étais surpris de le connaître, sans plus. Certes, je n’aimais pas le petit sourire narquois qui errait au coin des lèvres de M. le baron, quand il me posait des questions, ni ses yeux inquisiteurs qui me perçaient comme des vrilles... Il y avait, en même temps, dans son regard, quelque chose de cruel et de protecteur... quelque chose d’effrayant. Ce regard-là, je ne l’avais jamais vu en rêve.

Curieux visage que le sien : usé, défraîchi, fatigué et jeune pourtant, désagréablement jeune ! En outre, mon « autre père » ne portait pas au front la cicatrice profonde qui barrait celui du baron et que je n’avais pas remarquée au début de notre conversation.

À peine avais-je eu le temps d’indiquer à ma nouvelle connaissance le nom de notre rue et le numéro de la maison qu’un grand nègre, enveloppé dans une cape, qui lui dissimulait tout le bas du visage, s’approcha, par-derrière, de mon voisin et lui toucha l’épaule. L’autre se retourna en murmurant :

« Ah ! ah ! Enfin ! »

Puis il me salua d'un léger signe de tête et disparut à l'intérieur de l'établissement, avec le nègre.

Je résolus d'attendre son retour : non pas pour lui parler (je ne savais même plus quoi lui dire), mais pour vérifier mon impression première. Une demi-heure passa, puis une heure... Point de baron... Je partis à sa recherche, traversai tous les salons, mais ne le trouvai nulle part : il avait dû partir depuis longtemps, avec son nègre, par la porte de derrière.

Souffrant d'un léger mal de tête, je décidai de prendre l'air et longeai le quai jusqu'aux frondaisons du parc municipal, planté là depuis quelque deux siècles. Après avoir erré près de deux heures sous les grands platanes, je revins chez moi.

VII

À peine avais-je franchi le seuil du vestibule que notre servante se précipita à ma rencontre, la mine toute défaite. Je me doutai qu'un malheur était arrivé en mon absence...

Effectivement, une heure auparavant, ma mère, qui s'était enfermée dans sa chambre, avait poussé un grand

cri, et la servante, aussitôt accourue, l’avait trouvée étendue sur le parquet, sans connaissance. Au bout de quelques minutes, maman était revenue à elle, mais avait été obligée de se mettre au lit. À présent, elle avait un air étrange et effrayé, ne parlait pas, ne répondait à aucune question, regardait autour d’elle et frissonnait.

Le médecin, appelé d’urgence par notre jardinier, prescrivit une potion calmante. À lui non plus, maman ne voulut rien dire. Le jardinier prétendit avoir vu, quelques secondes après le cri de ma mère, un homme qui traversait en toute hâte le parterre de fleurs et se dirigeait vers le portail. (Nous logions dans une maisonnette à un étage, dont les fenêtres donnaient sur un assez vaste jardin.) Il n’avait pu distinguer ses traits, mais l’homme était grand, maigre, portait un chapeau de paille enfoncé sur les yeux et une redingote à longues basques...

« C’est le baron ! » pensai-je aussitôt.

Le jardinier l’avait poursuivi, mais n’avait pas réussi à le rejoindre, d’autant plus que la servante l’avait appelé pour l’envoyer chez le médecin.

J’entrai dans la chambre de ma mère. Elle était étendue sur son lit, plus blanche que l’oreiller où reposait sa tête. Elle me reconnut, sourit faiblement et tendit la main. Je pris place à son chevet et lui demandai ce qui lui était arrivé. Pour commencer, elle

ne voulut rien répondre, mais comme j’insistais, elle confessa avoir vu quelque chose qui l’avait terriblement effrayée.

« Quelqu’un est-il entré ici ? m’informai-je.

– Oh ! non, protesta-t-elle, mais j’ai cru voir... un fantôme... »

Elle se tut et se couvrit les yeux avec les mains. J’eus envie de lui révéler tout ce que le jardinier m’avait appris, de faire le récit de ma rencontre avec le baron... Je ne sais pourquoi, les paroles s’arrêtèrent au bord de mes lèvres. Néanmoins, je ne pus m’empêcher d’observer que les fantômes n’avaient généralement pas l’habitude de circuler en plein jour...

« Oh ! laisse-moi, murmura-t-elle, ne me torture pas... Un jour, tu sauras tout... »

Elle se tut de nouveau. Ses mains étaient glacées, son pouls rapide et irrégulier. Je lui fis prendre sa potion et me mis à l’écart, pour ne plus la déranger.

Elle resta couchée, jusqu’au soir, immobile et silencieuse. Parfois, elle soupirait, ouvrait les yeux et les refermait, effrayée.

Nous nous demandions tous ce qui lui était arrivé.

VIII

À la nuit tombante, ma mère fut prise d'un léger accès de fièvre et me renvoya, mais, au lieu de me retirer dans ma chambre, je résolus de coucher sur un divan, dans la pièce voisine. Tous les quarts d'heure, je me levais, m'approchais de sa porte à pas de loup et écoutais... Un silence de mort. Néanmoins, je doute fort que maman eut fermé l'œil cette nuit-là.

Le matin, de bonne heure, je me présentai chez elle ; son visage était enflammé et ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

L'après-midi, elle parut aller mieux, mais au soir, la fièvre remonta de plus belle.

Jusque-là elle avait gardé un mutisme obstiné ; tout à coup, elle se mit à parler d'un ton saccadé et haletant. Ce n'était pas du délire, car ses propos avaient un sens, bien qu'ils manquassent de liens logiques. Un peu avant minuit, elle se souleva brusquement sur son oreiller (je me tenais assis à son chevet) et se lança dans une longue confession. Pas une seule fois elle ne me regarda ; de temps à autre, elle buvait une gorgée d'eau, reposait le verre d'un geste énervé, agitait faiblement les mains... Parfois aussi, elle s'arrêtait, faisait un effort

sur elle-même et reprenait le fil de son récit... Et j’avais l’impression qu’elle parlait dans une sorte de rêve, comme si elle ne s’était pas rendue compte de ce qu’elle faisait, comme si quelqu’un d’autre s’était substitué à elle ou l’avait forcée à sortir de son mutisme.

IX

– Écoute bien ce que je vais te dire... Tu n’es plus un enfant, et il est temps que tu saches tout... Autrefois, j’avais une grande amie... Elle épousa un homme dont elle était passionnément amoureuse, et ils vécurent heureux. Dès la première année de leur union, ils résolurent de se rendre à Saint-Pétersbourg, pour quelques semaines, afin de se divertir un peu. Descendus dans un grand hôtel, ils passèrent toutes leurs soirées au théâtre ou au bal. Mon amie était assez bien faite de sa personne, on la remarquait et les jeunes gens lui faisaient la cour, un jeune homme surtout... un officier. Il la suivait comme son ombre et partout où elle allait, la jeune femme sentait peser sur elle le regard de ses yeux noirs, cruels, épineux. Jamais il ne chercha à lui être présenté, ni à lui adresser la parole, se contentant de la fixer avec une insolence narquoise.

Lasse de supporter cette singulière persécution, mon amie se mit à supplier son mari de partir, car les plaisirs de la capitale ne la tentaient plus.

Un soir, elle resta seule, pour la première fois, son époux s'étant laissé entraîner dans un club par un groupe d'officiers du même régiment que l'homme aux yeux cruels... D'abord, elle décida d'attendre le retour de son compagnon, puis, voyant qu'il tardait, elle renvoya sa caméristе et se mit au lit... Tout à coup, elle fut envahie par une étrange sensation de frayeur et commença à grelotter de tous ses membres. Elle avait cru percevoir un bruit léger derrière le mur, comme un chien qui gratterait à une porte. Elle tourna les yeux. Une veilleuse clignotait dans l'angle opposé ; tous les murs étaient couverts d'étoffe... Subitement, le tissu remua, se souleva, se déplaça... Et l'homme aux yeux cruels parut sortir du mur, tout de noir vêtu !

Elle voulut crier, mais pas un son ne sortit de sa gorge, paralysée par la terreur. L'homme bondit sur elle, comme un fauve, et lui jeta quelque chose sur la tête, quelque chose d'étouffant, de lourd, de couleur blanche... Que s'est-il passé ensuite ?... Je ne m'en souviens plus... je ne me souviens plus de rien !... Cela ressemblait à un meurtre... Quand le brouillard se fût dissipé et que je... que mon amie eût retrouvé ses sens, il n'y avait plus personne dans la pièce. Longtemps, elle

n’eut pas la force de crier... Enfin, elle poussa un hurlement strident... et tout se brouilla de nouveau...

Elle reconnut le visage de son mari penché sur elle, anxieux... Ses compagnons l’avaient retenu au club jusqu’à deux heures du matin... Il commença à l’interroger, mais elle ne voulut rien lui dire... Puis elle se sentit mal... Toutefois, restée seule dans la chambre, elle eut la force d’examiner le mur et découvrit une porte dérobée derrière l’étoffe...

Soudain, elle s’aperçut qu’elle n’avait plus son alliance, une vieille relique familiale, un curieux anneau, orné de sept étoiles d’or alternant avec des étoiles d’argent.

Son mari le remarqua également et lui demanda ce qu’était devenue la bague ; comme elle ne put évidemment rien lui répondre, il crut qu’elle l’avait égarée, la chercha dans tous les coins et ne la trouva pas. Fortement affectés par les derniers événements, ils décidèrent de quitter la capitale au plus vite et se mirent en route aussitôt que le médecin eut permis à mon amie de se déplacer...

Mais imagine-toi !... Le jour même de leur départ, ils croisèrent, dans la rue, deux infirmiers portant sur un brancard un homme qui venait d’avoir eu le crâne fendu d’un coup de sabre... Et la victime n’était autre que l’étrange visiteur nocturne... On l’avait tué au cours

d’une partie de cartes !

Mon amie se réfugia à la campagne, devint mère pour la première fois... vécut quelques années encore avec son mari. Il ne sut jamais rien. D’ailleurs, que pouvait-elle lui dire : elle ignorait tout elle-même...

Mais ils ne goûtèrent plus jamais le bonheur d’autrefois : un poids inexplicable, une tristesse sans nom assombrissait leur existence... Ils n’eurent pas d’autres enfants... et ce fils...

Ma mère frissonna, et cacha son visage entre ses mains.

« Dis-moi en toute franchise, reprit-elle avec une énergie redoublée, est-ce que mon amie était coupable ? Est-ce qu’elle pouvait se reprocher quelque chose ? Elle était punie, mais n’avait-elle pas le droit de clamer à la face de Dieu lui-même que le châtiment était immérité ?... Pourquoi se fait-il donc qu’elle soit dévorée de remords, comme une criminelle, et qu’après de longues années son passé l’effraie encore ?... Macbeth avait tué Banco – rien d’étonnant à ce que le spectre de sa victime n’eût jamais cessé de le persécuter... tandis que moi... »

Là dessus, ses propos devinrent tellement confus que je n’y pus comprendre goutte... À présent, elle délirait ; je n’en doutais plus.

X

Je vous laisse le soin d'imaginer l'impression que me produisit la confession de ma mère. Dès les premiers mots, j'avais compris qu'elle parlait d'elle-même, et son lapsus ne fit qu'accroître cette conviction... C'était donc bien mon père qui m'était apparu en rêve, puis dans la réalité ! Il n'avait pas été tué, comme l'avait cru maman, mais seulement blessé... Il était venu la voir et s'était enfui, effrayé de sa terreur !

Soudain je compris tout : les accès de répulsion passagère que j'inspirais à ma mère, sa tristesse, notre isolement volontaire... La tête me tournait et je faisais de vains efforts pour rester calme. Une pensée surtout m'obsédait : j'étais résolu à retrouver l'homme qui était mon père ! Pourquoi ? Dans quel dessein ? J'étais impuissant à me le préciser, mais je sentais qu'il fallait que je le revoie et que cela était pour moi une question de vie ou de mort !

Le lendemain matin, ma mère sembla revenir à elle : la fièvre était tombée, et elle réussit à dormir. J'en profitai pour la confier à la garde des domestiques et de nos voisins et me mis en campagne.

XI

Pour commencer, je me rendis au restaurant où j'avais fait la rencontre du baron. Personne ne l'y connaissait et n'avait fait attention à lui : ce n'était qu'un client de passage. Le propriétaire avait bien remarqué le nègre, car sa silhouette étrange ne pouvait passer inaperçue, mais était incapable de me renseigner sur son compte et de me dire où il logeait. Ayant laissé son adresse, à tout hasard, je me mis à errer à travers les rues et le long du quai, entrant dans tous les cafés, mais nulle part je ne découvris personne qui présentât la moindre ressemblance avec le baron ou avec son compagnon !... Ignorant le nom de mon vrai père, je n'avais même pas la ressource de m'adresser à la police ; néanmoins, j'avisai deux représentants de la force publique et leur promis une forte récompense s'ils réussissaient à retrouver la trace des deux personnages que je leur décrivis de mon mieux (ma conduite ne manqua pas d'éveiller leur surprise et même leur suspicion).

Je poursuivis mes investigations jusqu'au repas de midi et rentrai chez moi à bout de forces. Ma mère s'était levée ; une sorte de surprise rêveuse se mêlait à sa tristesse habituelle et me perçait douloureusement le

cœur. Je passai la soirée en sa compagnie et nous ne parlâmes guère : elle fit des réussites et je regardai les cartes sans rien dire. Pas une seule fois elle ne fit allusion à sa confession, ni aux récents événements. L'on eût dit que nous étions convenus tacitement de les oublier... Maman semblait s'en vouloir d'avoir soulevé le voile... Peut-être aussi ne se souvenait-elle plus très bien de ce qu'elle m'avait révélé dans son délire et comptait sur ma générosité... Effectivement, je l'épargnais, et elle s'en rendait compte, bien qu'elle continuât à éviter de me regarder.

Toute la nuit, je ne pus fermer l'œil.

Une tempête soudaine agitait la mer. Le vent faisait trembler les vitres. Des plaintes et des ululements désespérés retentissaient dans l'air, comme si quelque chose éclatait, tout en haut, et frôlait, en gémissant, les toits des maisons. Au petit jour, je réussis enfin à m'assoupir... Tout à coup, il me sembla que quelqu'un entrait dans ma chambre et m'appelait à voix basse. Je soulevai la tête et ne vis personne. Chose étrange, je ne fus nullement effrayé : au contraire, j'éprouvai un sentiment de réconfort, comme si j'avais eu, à présent, la certitude d'arriver à mes fins ! Je m'habillai promptement et sortis.

XII

La tempête s'était tue, mais ses ultimes sursauts secouaient encore l'atmosphère. Le jour était à peine levé ; je ne croisais personne, dans la rue, mais apercevais des débris de cheminées, des tuiles, des planches et des branches d'arbres qui jonchaient abondamment le sol... « Pauvres navigateurs ! » me dis-je, en songeant à tous ceux qui avaient passé la nuit en mer. Je pris la direction du port, mais une force irrésistible me fit dévier. Dix minutes plus tard, je me trouvai dans un quartier que je n'avais encore jamais visité. J'avançais sans hâte, mais sans m'arrêter non plus, en proie à une étrange sensation : j'avais le pressentiment de quelque chose d'extraordinaire, d'impossible, mais qui allait s'accomplir en dépit de son invraisemblance.

XIII

Et subitement, tout se réalisa ! À une vingtaine de pas devant moi, j'aperçus le nègre qui était venu retrouver le baron à la terrasse du restaurant. Enveloppé dans sa cape noire, il parut surgir du sol, me tourna le

dos et s’éloigna le long de l’étroit passage ! Je voulus la rattraper, mais il pressa le pas et disparut au premier tournant. Je courus à toutes jambes, atteignis le coin de la ruelle et... ô prodige ! Devant moi, une voie longue, étroite et déserte, la brume du matin la couvre d’un voile de plomb que mes yeux réussissent néanmoins à percer... Je la vois toute, jusqu’au bout, et puis compter les maisons... Pas un être vivant, dehors ou à une fenêtre... Le grand nègre a disparu aussi subitement qu’il était venu... Je suis stupéfait, l’espace d’un instant seulement, car une autre impression chasse la première : je reconnais cette ruelle muette et morte ! C’est la rue de mon rêve ! Je frissonne frileusement, car l’aube est glaciale, mais reprend ma marche en avant, sans l’ombre d’une appréhension.

Je cherche autour de moi... Voici la maison, là-bas, à droite, saillant sur le trottoir, avec son portail agrémenté de part et d’autre de cornes de bélier... Les lucarnes ne sont pas rondes, mais rectangulaires... peu importe... Je frappe à la porte... une fois... deux fois... trois fois, de plus en plus fort... Elle s’ouvre lentement, comme une mâchoire qui bâille, et grince sourdement sur ses gonds. Une jeune servante me dévisage, les cheveux ébouriffés, les yeux mal réveillés. Elle s’est à peine levée.

« Est-ce ici qu’habite le baron ? » lui demandai-je.

Pendant ce temps, j'examine la courette... Pas de doute possible, c'est bien cela... les mêmes planches et les mêmes bûches que j'ai vues en rêve.

« Non, me répond-elle. Le baron n'habite pas ici.

– Comment ?... C'est impossible !

– Il n'est plus là. Il est parti hier.

– Où cela ?

– Pour l'Amérique.

– Pour l'Amérique ! répétai-je malgré moi. A-t-il exprimé l'intention de revenir ? »

La servante me jeta un coup d'œil plein de défiance.

« Je l'ignore... Il se peut que monsieur le baron ne revienne plus jamais.

– Est-il resté longtemps ici ?

– Non, une huitaine de jours à peine. À présent, il n'est plus là.

– Quel est le nom du baron ? »

La jeune fille me fixa d'un air surpris.

« Vous ne savez pas son nom ?... Nous autres, nous l'appelions monsieur le baron, tout court... Eh, Pierrot, viens voir par ici, cria-t-elle en voyant que je faisais mine de franchir le seuil. Il y a là un jeune homme qui me pose des tas de questions ! »

La silhouette gauche d'un gros ouvrier s'avança à travers la courette.

« Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que vous voulez ? » me demanda-t-il d'une voix éraillée.

Après m'avoir écouté, maussade, il répéta mot pour mot tout ce que m'avait appris la servante.

« Mais qui est-ce qui habite donc ici ? m'informai-je.

– Notre patron.

– Qui est-ce ?

– Un menuisier. Il n'y a que des menuisiers dans cette rue.

– Pourrais-je le voir ?

– Non. Il dort encore.

– Puis-je entrer dans la maison ?

– Non.

– Est-ce que je pourrai voir votre maître un peu plus tard ?

– Pourquoi pas ? Bien sûr que vous pourrez le voir, comme tout le monde... C'est un marchand. Allez, jeune homme, vous feriez mieux de repasser.

– Et l'autre, le nègre ? » fis-je soudain.

L’ouvrier nous regarda avec stupéfaction, d’abord moi, puis la servante.

« Un nègre ? Quel nègre ? murmura-t-il enfin. Allez, jeune homme, allez. Vous reviendrez une autre fois. Faut que vous voyiez le patron... »

Je m’éloignai. La porte se referma derrière mon dos, brusquement, lourdement, mais sans grincer, comme avant.

Je notai soigneusement la disposition des lieux, mais ne voulus pas encore rentrer chez moi.

J’étais déçu ; il m’était arrivé quelque chose d’extraordinaire, d’inconcevable, pourquoi avait-il fallu que cela se terminât aussi stupidement, en queue de poisson ? Au lieu de retrouver la mansarde que je connaissais bien et mon père, le baron avec sa robe de chambre et sa pipe, j’étais tombé sur un menuisier, un homme comme les autres, que tout le monde pouvait voir, à qui je pouvais même commander des meubles, si cela me chantait...

Et mon père était reparti pour l’Amérique ! Qu’allais-je faire, à présent ? Raconter tout à ma mère ou me taire et effacer en moi jusqu’au moindre souvenir de cette rencontre ?

Décidément, je ne voulais pas admettre que des événements aussi surnaturels eussent pu avoir une fin

banale, plate !

J’allai droit devant moi, loin de la ville.

XIV

Je marchais, la tête basse, vide d’idées et de sensations, replié sur moi-même.

Un bruit sourd, égal et irrité me tira de ma rêverie. Je levai la tête et découvris la mer qui grondait à une cinquantaine de pas devant moi. Mes pieds foulaient le sable des dunes. Agitées par les derniers soubresauts de la tempête nocturne, les vagues moutonnaient jusqu’à l’horizon et venaient mourir lentement sur le littoral plat. Je m’avançai légèrement et longeai la lisière que la marée avait tracée sur le sable jaune, semé de débris d’algues, de coquillages et de carex, dont les bizarres serpentins dessinaient des arabesques fantasques. Des mouettes aux ailes pointues surgissaient de l’abîme des flots, voletaient, comme de gros flocons de neige, dans le ciel gris et nuageux, retombaient brusquement, semblaient sauter de crête en crête et se perdaient de nouveau, pareilles à des étincelles d’argent, au milieu des bandes d’écume blanche. Je m’aperçus bientôt qu’il y en avait qui tournoyaient obstinément autour d’une grosse pierre, jetée là comme pour meubler la

monotonie de la grève. Des carex grossiers poussaient en touffes irrégulières d’un côté du rocher, et un peu plus loin, là où les tiges échevelées arrêtaient le sable des dunes, une masse sombre, oblongue, arrondie, d’assez faibles dimensions, se profilait en noir sur le fond clair... Je regardai plus attentivement... Pas de doute, il y avait une forme immobile, étendue tout près du roc... Ses contours devenaient plus nets à mesure que je m’en approchais...

Je n’en étais plus qu’à une trentaine de pas à peine...

Un corps humain : probablement celui d’un noyé, échoué sur la grève.

Je franchis rapidement la distance qui m’en séparait encore.

Le baron !... Mon père !... Je m’arrêtai, pétrifié, comprenant subitement que depuis le réveil j’avais été guidé par une force mystérieuse... Et, pendant quelques instants, il n’y eut rien, dans mon âme, que le murmure régulier de la mer et une terreur muette devant le destin qui avait pris possession de moi...

XV

Il était étendu sur le dos, légèrement de côté, le bras gauche rejeté derrière la tête, le droit replié sous son

corps. La vase gluante étreignait ses jambes, chaussées de bottes de marin ; sa veste courte, de couleur bleue, blanchie par le sel, n'était point déboutonnée ; un foulard rouge serrait étroitement son cou. Son visage basané, tourné vers le ciel, semblait ricaner légèrement, et la lèvre supérieure, déformée par le rictus de la mort, découvrait des dents menues et régulières ; les prunelles, éteintes et lavées, se détachaient à peine du blanc des yeux mi-clos ; ses cheveux, maculés d'écume, s'étaient répandus sur le sable, mettant à nu son large front barré d'un trait violacé ; le nez, mince et pointu, tranchait comme une marque d'albâtre sur l'ocre des joues creuses.

La tempête avait fait son œuvre. L'homme ne reverrait plus jamais les rivages de l'Amérique. Celui qui avait insulté ma mère et corrompu toute son existence, mon père – mais oui, mon père ! je n'en doutais plus – gisait à mes pieds, dans la vase. J'éprouvais, en même temps, une intense satisfaction, de la pitié, de la répulsion et de l'horreur... une sorte de double horreur devant ce que je voyais et ce qui s'était accompli. Des impulsions mauvaises, criminelles, comme celles que je vous ai signalées déjà, prenaient possession de mon être et m'étouffaient... « Voilà, me disais-je, voilà à qui je les dois ! »

Sans faire un mouvement, j'observais le cadavre,

guettant un éclair dans ses prunelles vitrifiées, un frisson sur ses lèvres bleuies... Rien. Tout était immobile. Les carex eux-mêmes semblaient pétrifiés et les mouettes fuyaient l'endroit où la marée avait rejeté le corps. Pas une épave. L'espace illimité, le vide, le désert. Seulement lui, et puis moi, et puis la mer qui gronde au loin...

Je regardai de l'autre côté, derrière moi – la même désolation, pas un signe de vie, des collines stupides et inertes. Je ne voulais pas abandonner le corps dans cette vase, en pâture aux poissons et aux oiseaux voraces ; une voix intérieure m'ordonnait d'aller chercher des hommes – comme si je pouvais en trouver dans ce désert ! – de transporter le mort sous un toit... Tout-à-coup, une terreur sans nom s'empara de moi. Il me sembla que ce cadavre savait que je viendrais, qu'il avait organisé lui-même cette ultime rencontre, je crus entendre un ronchonnement sourd et familier... Je m'éloignai de quelques pas... jetai un dernier regard sur mon père... Quelque chose brillait à un doigt de la main gauche... L'alliance de ma mère. Je me souviens encore de ce qu'il m'en coûta de revenir sur mes pas, de subir le contact glacé des doigts immobiles, d'arracher l'anneau, en fermant les yeux, et serrant les dents...

Enfin, je l'ai. Je me jette en avant, à corps perdu, et quelque chose me poursuit et me rattrape...

XVI

Toutes ces émotions devaient être peintes sur mon visage quand je rentrai chez moi, car ma mère se leva à ma rencontre et me dévisagea avec tant d’insistance qu’après avoir vainement essayé de balbutier quelques paroles confuses, je ne pus que lui tendre l’alliance sans autre explication. Elle pâlit affreusement et ses yeux s’ouvrirent démesurément, immobiles et effrayants, comme ceux de l’*autre*. Puis elle poussa un faible cri, saisit la bague, tituba, tomba sur ma poitrine et se raidit, la tête rejetée en arrière, me regardant de ses yeux de démente.

Je l’enlaçai affectueusement et lui racontai tout, à voix basse, sans me presser : mon rêve, ma rencontre... et tout le reste... Elle m’écouta sans m’interrompre ; seule sa poitrine me parut se soulever plus fort, tandis que ses yeux retrouvaient la vie.

Lorsque je m’arrêtai, elle passa l’alliance à son annulaire et se mit en devoir de chercher son chapeau et sa mantille. Comme je lui demandais où elle avait l’intention de se rendre, elle me dévisagea avec surprise, essaya de répondre, mais en vain, tressaillit à plusieurs reprises, se frotta les mains, comme pour se

réchauffer, et proféra enfin, avec effort :

« Allons... là-bas !

– Où cela, mère ?

– Sur la grève... Je veux le voir... Je dois le voir... Il faut que je l'identifie... »

Je tâchai de la dissuader, mais elle fut prise d'une véritable crise nerveuse et je dus me soumettre.

XVII

Me voici de nouveau sur la dune, mais je ne suis plus seul. Le bras de ma mère s'appuie sur le mien. Le flot a battu en retraite et va se taire, mais son grondement assourdi est toujours aussi terrible et maléfique. Voici le rocher et les carex. Je cherche des yeux la masse oblongue, et ne vois rien. Nous approchons et je raccourcis, malgré moi, mes pas... Où donc est l'homme mort ?... Seules, les tiges des carex se profilent sur le jaune du sable, déjà sec.

Le rocher... Point de cadavre... Mais la grève a gardé l'empreinte du corps, des bras, des jambes... Alentour, les carex ont été foulés et l'on distingue des traces de pas qui traversent la dune et se perdent soudain dans les roches de silex.

Nous échangeons un regard, et chacun est effrayé de ce qu'il lit sur le visage de l'autre...

N'a-t-il pas réussi à se relever et à partir ?

« Pourtant, il était bien mort, n'est-ce pas, quand tu l'as vu ? » me demanda ma mère, à voix basse.

Je ne pus que secouer la tête affirmativement. Il ne s'était pas passé trois heures depuis que j'avais découvert le corps du baron... Quelqu'un l'avait-il emporté ?... Dans ce cas, il fallait absolument le retrouver, savoir ce qu'il était devenu.

Mais, tout d'abord, je devais m'occuper de maman.

XVIII

Pendant que nous marchions, la fièvre l'avait reprise, mais elle avait réussi à se dominer. La disparition du corps la terrassa définitivement, et je craignis pour sa raison.

À grand-peine, je la ramenai à la maison, la fis mettre au lit et convoquai d'urgence le médecin. Aussitôt revenu à elle, ma mère exigea que je me misse immédiatement à la recherche de « cet homme ». Je m'exécutai, mais n'obtins aucun résultat en dépit de tous mes efforts. Je me rendis à plusieurs reprises au

commissariat, entrepris des investigations dans tous les villages avoisinants, fis passer des annonces dans les journaux, mais en vain.

J’appris en fin de compte que le corps d’un noyé, échoué sur la grève, avait été transporté dans un petit hameau des alentours. Je m’y précipitai, mais arrivai trop tard : on l’avait déjà mis en terre, et d’ailleurs le signalement du mort ne correspondait pas à celui de mon père.

D’autres renseignements m’apprirent que le navire à bord duquel le baron aurait dû prendre place serait parvenu à destination, bien qu’on l’eût cru perdu pendant assez longtemps. Ne sachant plus quoi entreprendre, je me rejetai sur le nègre et lui offris une forte somme, par le truchement des journaux, s’il consentait à se faire connaître.

Un jour que j’étais absent, un grand nègre, drapé dans une cape noire, se présenta chez nous, mais s’éloigna après avoir posé quelques questions à la servante et ne revint plus jamais.

Je perdis toute trace de... mon père, irrémédiablement disparu dans la nuit et le silence.

Nous ne parlâmes plus jamais de lui avec maman. Une fois seulement, elle me demanda pourquoi je ne lui avais pas raconté mon rêve plus tôt et ajouta presque

immédiatement : « Donc, il est vraiment... » sans aller jusqu’au bout de sa pensée.

Maman resta longtemps malade. Après sa guérison, nos relations ne redevinrent plus les mêmes que par le passé. Elle se sentait gênée en ma présence – gênée, c’est bien le mot – et ce sentiment ne la quitta plus jusqu’à son dernier souffle. Et je ne pouvais pas l’aider.

Certes, le temps efface tout, et les souvenirs les plus tragiques finissent par perdre leur force ; mais si une sensation de gêne s’est établie une fois entre deux intimes, plus rien ne peut la dissiper !

Je n’ai plus revu le songe qui m’effrayait tant et ne « cherche » plus mon père. Toutefois, il m’arrive encore d’entendre, quand je dors, de lointains gémissements, des plaintes lancinantes, qui retentissent derrière un mur, que je ne puis escalader, et me déchirent le cœur. Je pleure, les yeux fermés, et ne puis comprendre si c’est un homme qui sanglote ou la mer qui hurle à la mort, irritée... Soudain, le son devient un ronchonnement grognon – et je me réveille, la terreur dans l’âme.

1876.

Toc... toc... toc !

ÉTUDE

I

... Nous fîmes cercle autour de Riedel, un vieil ami à nous tous, un Russe de la bonne souche, malgré son nom allemand, et il commença en ces termes : « Je vais vous raconter, messieurs, une aventure qui m'est arrivée il y a de cela trente... ou peut-être quarante ans. Je serai bref – et vous, ne m'interrompez pas. »

Frais émoulu de l'Université, je me trouvais alors à Saint-Pétersbourg. Mon frère était aspirant de l'artillerie à cheval de la Garde. Sa batterie était cantonnée à Krasnoïé-Selo : nous étions en été. Mon frère ne logeait pas au quartier, mais dans un des petits hameaux voisins, et comme j'allais l'y visiter régulièrement, je fis rapidement connaissance avec tous ses amis. Il occupait une chaumière, ma foi fort coquette, en compagnie d'un autre officier de sa batterie, un certain Teglev. J'eus tôt fait de me lier avec ce dernier.

On prétend, de nos jours, que Marlinsky est vieux jeu, on ne le lit plus et se moque même de lui, mais en 1830 il était plus illustre que quiconque et Pouchkine lui-même, au dire des jeunes gens, ne pouvait pas lui

être comparé. Marlinsky avait acquis la réputation de premier écrivain russe, mieux encore – chose rare et difficilement réalisable – il avait imprimé sa trace sur le front de toute la génération de son époque. Partout où vous alliez, vous étiez assuré de rencontrer des personnages à la Marlinsky ; ils étaient particulièrement nombreux en province, plus spécialement dans l'armée, et surtout dans l'artillerie. Leurs propos et leurs lettres s'inspiraient de leur auteur favori ; leur commerce était sombre, taciturne, « la tempête dans l'âme et le feu dans le sang », comme le lieutenant Bélozor dans *La Frégate de l'Espérance.* Ils « dévoraient » les cœurs féminins, aussi leur avait-on collé l'étiquette d'« homme fatal ». Comme vous le savez tous, ce type s'est conservé assez longtemps – jusqu'à Petchorine. Et que n'y trouvait-on pas : byronisme, romantisme, réminiscences de la Révolution française et de l'émeute de Décembre, culte de Napoléon, foi dans le destin, la bonne étoile et la force de caractère, la pose et la déclamation – et l'ennui du néant ; l'angoisse d'une fierté mesquine, alliée à une énergie et à un courage réels ; de nobles aspirations, contrariées par une éducation négligée et une grossièreté native ; des prétentions aristocratiques et une vantardise futile... Bref, assez de philosophie... Je vous ai promis un récit.

II

Le sous-lieutenant Teglev appartenait à la catégorie des hommes « fatals », bien qu'il n'eût pas le physique de l'emploi : par exemple, il ne présentait la moindre ressemblance avec le « fataliste » de Lermontov. C'était un homme de faible taille, assez corpulent, légèrement voûté, blond et presque blondasse ; la face était ronde, fraîche, les joues roses, le nez retroussé, le front bas et étroit, de grosses lèvres régulières et toujours immobiles : jamais je ne l'ai vu rire, ni même sourire. À peine ai-je entrevu ses dents, blanches comme sucre et carrées, quand la fatigue et l'essoufflement l'obligeaient d'ouvrir la bouche. Cette rigidité voulue, répandue sur tous ses traits, leur faisait perdre leur air de bonhomie innée. Seuls, les yeux n'étaient pas tout à fait ordinaires : petits, avec des prunelles vertes et des cils jaunes ; l'œil droit était légèrement plus haut placé que le gauche ; la paupière gauche ne se soulevait jamais entièrement, et tout cela conférait à sa physionomie une expression singulière, dissymétrique et somnolente. Le visage, au demeurant amène, reflétait généralement une sorte d'insatisfaction mêlée de surprise, comme si le personnage avait guetté, en son for intérieur, une pensée morose, sans réussir à s'y

fixer.

Avec tout cela, Teglev ne produisait nullement l’impression d’un homme plein de lui-même, et vous l’eussiez pris bien plutôt pour un humilié que pour un orgueilleux. Il parlait peu, d’une voix enrouée et parfois bégayante, en répétant sans raison les mêmes mots. À l’opposé de la grande majorité des fatalistes, il évitait les expressions par trop précieuses et ne les employait que dans les épîtres ; son écriture était très exactement celle d’un enfant.

De l’avis de tous ses supérieurs, c’était un officier « comme ci, comme ça », pas trop doué et insuffisamment zélé. « Ponctuel, mais désordonné », déclarait le général de brigade, un Allemand russifié. En quoi il reflétait exactement l’opinion de la troupe : « comme ci, comme ça » – moitié figue et moitié raisin.

Son train de vie était modeste : comme ses revenus. Ses parents l’avaient laissé orphelin à l’âge de neuf ans, en se risquant à travers l’Oka, sur un radeau, pendant les crues printanières. Élevé dans une pension particulière, où il passait pour un parangon de niaiserie et de docilité, il était entré par la suite à l’école des Junkers de l’artillerie à cheval de la Garde, conformément à son propre désir, maintes fois exprimé, et grâce à l’appui d’un oncle terriblement influent. Non sans peine, il y avait réussi à passer ses examens

d’aspirant, puis de sous-lieutenant.

Ses relations avec les autres officiers n’étaient pas des plus cordiales : en règle générale, on ne l’aimait pas et évitait sa compagnie ; lui-même, d’ailleurs, ne sortait presque jamais, se sentant affreusement intimidé en société, où il devenait gauche et affecté. La camaraderie lui était interdite et il ne tutoyait personne.

Pourtant, on le respectait. Non pas pour son caractère, son esprit ou son instruction, mais parce que l’on avait identifié sur son front la marque de la « fatalité ». Jamais personne ne se serait avisé de déclarer : « Teglev va faire une brillante carrière ; vous entendrez parler de lui. » Par contre, on admettait volontiers qu’il eût « plus d’un tour dans son sac » ou qu’un beau jour « il pût devenir un Napoléon, comme cela, sans crier gare ». Car, voyez-vous, ces transformations-là sont du ressort de l’« astre », et Teglev était un homme « à prédestination », exactement comme il y a des gens « à soupirs » ou « à sanglots ».

III

Deux aventures, survenues tout au début de sa carrière d’officier, contribuèrent à renforcer sa réputation d’être « fatal ».

Le jour de sa promotion – cela se passait aux environs du 15 mars –, Teglev se promenait le long des quais, en compagnie de quelques camarades impatients d'étrenner leurs uniformes tout neufs. Le printemps était précoce et la glace fondait déjà sur la Néva ; le courant avait emporté les blocs les plus gros, et il ne flottait plus à la surface du fleuve qu'une couche mince et peu résistante. Les jeunes gens devisaient joyeusement, riaient... quand l'un d'eux s'arrêta : il venait d'apercevoir, à une vingtaine de mètres du bord, un caniche qui s'était réfugié sur une glace plus stable que les autres et hurlait en tremblant de tout son corps transi.

« Il est fichu ! » murmura-t-il entre ses dents.

La bête passait au large d'un escalier du quai. Subitement, Teglev le dégringola sans dire un mot, s'avança hardiment sur la glace mouvante, courut jusqu'au chien, en sautant d'un îlot sur l'autre, faillit se noyer à plusieurs reprises, mais réussit à s'approcher du naufragé, le prit par la peau du cou, fit demi-tour et le jeta à ses camarades. Le péril avait été si grave et l'acte tellement inattendu, que ces derniers en restèrent bouche bée et ne se décidèrent à parler, tous ensemble, qu'au moment où Teglev fit signe à un cocher, pour rentrer chez lui : ses vêtements étaient trempés.

Aux exclamations de sa suite, le jeune officier

répondit d’un air désinvolte que nul ne pouvait échapper à son destin.

« Hé, dis donc, emporte au moins le clebs en souvenir ! » lui cria un de ses camarades, comme le fiacre s’ébranlait.

Mais l’interpellé se contenta de faire un geste dédaigneux, et les spectateurs s’entre-regardèrent, interdits.

L’autre aventure se produisit à quelques jours de là, au cours d’une partie de cartes chez le commandant de la batterie. Teglev ne jouait pas et s’était isolé dans un coin de la pièce.

« Ah ! si une vieille pouvait m’indiquer trois cartes gagnantes, comme dans *La Dame de Pique* de Pouchkine ! » gémit un petit aspirant qui était en train de lâcher son troisième millier de roubles.

Teglev s’approcha de la table, sans rien dire, prit le jeu, coupa et murmura :

« Six de carreau ! »

Effectivement, la carte retournée était un six de carreau.

« As de trèfle ! » annonça-t-il de même.

Il ne s’était pas trompé.

« Roi de carreau ! » siffla-t-il entre ses dents, d’un

air furieux.

Il devina juste pour la troisième fois et... rougit, ne s’étant probablement pas attendu à un tel résultat.

« Un excellent tour de passe-passe ! Recommencez voir ! rit le commandant.

– Je ne fais pas de tours de passe-passe », observa sèchement Teglev en quittant la pièce.

Je ne saurais vous dire par quel prodige il avait réussi cette passe de trois, mais puis vous certifier que je l’ai vu de mes propres yeux.

Beaucoup d’entre nous essayèrent d’en faire autant après son départ, mais aucun n’y réussit : il y en eut qui devinèrent *une* carte, mais jamais deux. Et Teglev avait réalisé la passe de trois ! Sa réputation d’homme fatal et énigmatique était définitivement établie.

Dans la suite, je me suis souvent demandé ce qu’il serait advenu de sa réputation s’il s’était trompé ce jour-là et si l’intéressé n’en aurait point conçu une autre opinion de lui-même. Las ! il était trop tard : l’affaire était tranchée.

IV

L’on conçoit que Teglev se fût immédiatement

cramponné à cette renommée qui lui conférait une importance et un caractère particuliers... « Cela le posait », comme disent les Français, et lui tombait à pic, étant donné son manque d’esprit, son peu de connaissances et son amour-propre illimité. Autant il avait été difficile de la mériter, autant il était aisé de la maintenir : il suffisait, pour cela, de se taire et de jouer les ours.

Pourtant, ce n’est pas à cause de ce renom que j’ai recherché son commerce et l’ai pris en affection, j’ai aimé Teglev d’abord parce que c’était un honnête homme en qui je voyais un semblable ; ensuite, pour son bon cœur et sa simplicité d’âme. Il m’inspirait surtout une sorte de compassion, car il me semblait qu’en plus de sa « fatalité » de commande, il était menacé par un destin tragique et ne s’en doutait même pas. Bien sûr, je ne lui ai jamais avoué ce sentiment-là : rien ne peut insulter davantage un homme « fatal » que de la compassion.

Le sous-lieutenant, de son côté, paraissait bien disposé à mon endroit ; du moins, il se sentait manifestement plus à l’aise dans ma société et renonçait à sa pose, à ce piédestal spectaculaire où il avait grimpé ou qu’on lui avait imposé – je ne saurais vous le dire. Quoiqu’il fût affecté d’un orgueil excessif, il devait assurément se rendre compte, en son for intérieur, que

rien ne justifiait cet amour-propre et qu'à tout prendre, ses camarades avaient le droit de le traiter avec quelque hauteur... tandis que moi, avec mes dix-neuf ans, je ne pouvais certes pas l'embarrasser. Il n'avait point lieu de craindre, en ma présence, de proférer une parole niaise ou maladroite, aussi lui arrivait-il d'être loquace et même prolixe.

Je dois confesser que si quelqu'un d'autre que moi avait entendu ses propos, sa réputation n'aurait pas duré ! Ses connaissances se réduisaient à deux fois rien, de même que ses lectures et il se contentait, pour la plupart du temps, d'enregistrer dans sa mémoire de bonnes histoires ou des anecdotes cueillies au hasard d'une conversation. Il croyait aux pressentiments, aux prédictions, aux rencontres, aux jours fastes et... néfastes, au bon et au mauvais sort, à des années « climatériques » dont on avait fait mention en sa présence et auxquelles il ne comprenait goutte. Bref, les hommes « fatals » ne doivent pas nourrir ces sortes de superstitions, mais les inspirer aux autres... Par bonheur, j'étais seul à le connaître sous *ce jour*.

V

Cela se passait un 20 juillet. J'étais allé rendre visite à mon frère et ne l'avais pas trouvé chez lui, car il était

parti en mission pour une huitaine de jours. Comme je n’éprouvais pas la moindre envie de retourner à Saint-Pétersbourg, je pris mon fusil sous le bras, allai flâner à travers les marais avoisinants, abattis une couple de bécasses et passai la soirée en compagnie de Teglev, sous l’auvent d’une grange abandonnée où il avait installé sa résidence d’été, pour reprendre son expression. Nous bavardâmes de choses et d’autres, mais la plupart du temps s’écoula à prendre du thé, fumer la pipe, à nous entretenir avec le maître du logis, un Finlandais russifié, ou avec un colporteur – « De-emandez mes oranges, de-emandez mes citrons ! » Ce dernier était un fort brave homme et un boute-en-train qui joignait à ses autres talents celui de manier prestement la guitare ; il nous parla de la passion malheureuse qu’il avait éprouvée « à l’aube de sa jeunesse » pour la fille d’un démarcheur. Parvenu à l’âge mûr, ce Don Juan en chemise russe avait renoncé aux fatales amours.

Une plaine immense s’étalait devant le portail de notre grange et allait en s’élargissant ; une petite rivière miroitait dans les sinuosités des bas-fonds ; plus loin, à l’horizon, on découvrait une forêt basse. Nous restâmes seuls à la nuit tombante. Une brume fluide descendait du ciel, s’épaississait progressivement et se transformait en un brouillard compact. La lune monta au ciel et transperça la brume d’une lumière dorée. Les objets

s’estompèrent, s’enveloppèrent de nébuleuses, se fondirent ; le proche se fit lointain, le grand devint petit, le petit devint grand... Tout cela était clair et confus. Nous étions transportés dans un pays féerique, au royaume du clair-obscur, tissé d’or et de blanc, de silence infini et de rêve tangible... Et les étoiles jetaient, de là-haut, des étincelles si mystérieuses ! Nous nous tûmes tous les deux. En nous enveloppant, le voile fantastique de la nuit nous avait prédisposés à la fantasmagorie.

VI

Teglev rompit le silence le premier et me parla de fantômes, de pressentiments, bégayant, tergiversant et se répétant, comme de coutume. Par une nuit semblable, m’assura-t-il, un de ses amis, un étudiant qui avait été engagé en qualité de précepteur au service de deux orphelins et logeait avec eux dans un pavillon au fond du parc, avait aperçu une silhouette de femme penchée sur le lit de ses pupilles ; le lendemain, il la reconnut sur un portrait auquel il n’avait pas fait attention jusque-là : c’était la mère des deux orphelins.

Puis il me raconta que ses propres parents, avant de se noyer, avaient entendu nuit et jour le bruit de l’eau

qui coule ; que son grand-père avait eu la vie sauve à Borodino parce qu'il s'était penché pour ramasser un caillou gris, au moment précis où une balle sifflait au-dessus de sa tête et arrachait son plumet noir. Teglev me promit de me faire voir le caillou secourable, enchâssé dans un médaillon par ses soins. Enfin, il m'entretint de la vocation propre à chacun de nous et de la sienne en particulier, en ajoutant qu'il y croyait dur comme fer et que si jamais il avait des doutes, il saurait les détruire en même temps que sa vie, qui, dès lors, ne vaudrait plus d'être vécue.

« Vous croyez peut-être que je n'aurai pas l'estomac de le faire ? me déclara-t-il, avec un regard à la dérobée. Vous ne me connaissez pas encore... J'ai une volonté de fer ! »

« Bien dit », pensai-je à part moi.

Teglev s'abîma dans ses réflexions, poussa un long soupir, posa sa pipe et m'annonça que le 20 juillet était un jour particulièrement grave pour lui :

« C'est le jour de ma fête... Une époque... une époque toujours pénible... »

Je ne répondais rien et contemplais seulement sa silhouette gauche, voûtée, son regard rivé au sol, morose et somnolent.

« Une vieille mendiante m'a dit tantôt, poursuivit-il,

qu’elle allait prier pour le salut de mon âme (Teglev ne manquait jamais de faire l’aumône à tous les pauvres qu’il rencontrait sur son chemin)... N’est-ce pas étrange ? »

« Quand aura-t-il fini de s’occuper de sa propre personne ? » songeai-je de nouveau.

Néanmoins, je dois ajouter que depuis quelque temps j’avais observé sur son visage une expression singulièrement préoccupée et même anxieuse, et il ne s’agissait point d’une mélancolie « fatale », mais d’une véritable obsession dont je n’arrivais pas à déterminer la cause. Une fois de plus, je fus frappé de l’indicible tristesse répandue sur ses traits – n’était-ce point le signe de l’apparition des doutes dont il m’avait entretenu un jour ?

Les camarades de Teglev m’avaient parlé récemment d’un projet de réformes « en matière d’affûts » qu’il aurait soumis à ses supérieurs et qui lui aurait valu un blâme. Étant donné son caractère, cette marque de dédain avait dû l’affecter profondément. Pourtant, il me semblait que sa tristesse avait un accent plus intime.

« Il commence à faire humide, déclara-t-il tout à coup en frissonnant des épaules. Voulez-vous que nous rentrions dans la chaumière ? Et d’ailleurs, il est temps de nous coucher. »

Il avait l’habitude de remuer ses épaules et de tourner la tête de droite à gauche, la main sur le cou, comme si sa cravate le serrait. Et tout son caractère – du moins le croyais-je – s’exprimait dans ce geste mélancolique et nerveux. Il était à l’étroit dans ce bas monde.

Nous rentrâmes dans la chaumière et nous nous allongeâmes chacun sur notre couche : lui, sous les icônes, et moi sur un tas de foin, près de la porte.

VII

N’arrivant pas à m’endormir, je l’entendais remuer dans son coin. Étaient-ce ses récits ou l’étrangeté de cette nuit qui m’avaient mis les nerfs à nu, mais le sommeil me fuyait obstinément et je restais étendu, les yeux ouverts, réfléchissant à Dieu sait quoi, à des bagatelles plus futiles les unes que les autres, comme cela se produit toujours quand l’insomnie vous obsède.

En me retournant d’un côté sur l’autre, je tendis les bras en avant... Mon doigt heurta une poutre. On entendit un bruit faible, sourd et prolongé : j’avais dû tomber sur un creux.

Je recommençai, à dessein cette fois-ci. Le bruit se répéta. J’insistai... Tout à coup, Teglev releva la tête.

« Riedel, chuchota-t-il, entendez-vous frapper sous la fenêtre ? »

Je feignis de dormir, éprouvant une soudaine envie de jouer un tour à mon « fatal » ami. De toute façon, le sommeil ne venait pas.

Il reposa la tête sur son oreiller. J’attendis un moment et frappai trois coups consécutifs.

Teglev se souleva de nouveau, dressa l’oreille.

Je recommençai. Il faut vous dire que je lui faisais face, mais qu’il ne pouvait pas voir mon bras, car je le dissimulais derrière moi, sous la couverture.

« Riedel ! » s’écria Teglev.

Je ne répondis pas.

« Riedel ! fit-il plus fort... Riedel !

– Hein ? Qu’y a-t-il ? proférai-je d’une voix ensommeillée.

– N’avez-vous pas entendu ? Quelqu’un frappe sous la fenêtre... On dirait qu’il voudrait entrer...

– Bah... un passant...

– Il faut lui ouvrir la porte... Il faut voir qui il est... »

Je ne répondis plus rien et affectai de dormir.

Des minutes passèrent... Je récidivai...

« Toc... toc... toc ! »

Teglev se mit sur son séant et dressa l’oreille.

« Toc... toc... toc ! Toc... toc... toc ! »

À travers mes paupières à moitié ouvertes, je pouvais observer tous ses mouvements, à la lumière blafarde du clair de lune. Il se tournait, tour à tour, vers la porte et la fenêtre. Effectivement, il était difficile de déterminer d’où venait le bruit : il semblait glisser tout autour de la chambre, voler le long des murs. Sans le vouloir, j’avais mis le doigt sur un foyer acoustique.

« Toc... toc... toc ! »

« Riedel ! hurla enfin Teglev... Riedel !... Riedel !...

– Qu’y a-t-il ? fis-je, en bâillant.

– Est-ce que vous n’entendez pas ?... Il y a quelqu’un qui frappe !

– Que Dieu le garde ! » répondis-je en feignant de dormir et même de ronfler...

Teglev se calma.

« Toc... toc... toc ! »

« Qui est là ?... Entrez !... » cria mon compagnon.

Point de réponse, bien entendu.

« Toc... toc... toc ! »

Teglev sauta hors de sa couche, ouvrit la croisée, se pencha au-dehors et demanda d'une voix étranglée :

« Qui est là ? Qui est-ce qui frappe ? »

Puis il ouvrit la porte et répéta sa question. Un cheval hennit au loin.

Le sous-lieutenant se recoucha...

« Toc... toc... toc ! »

Teglev se retourna en sursaut et s'assit sur son lit.

« Toc... toc... toc ! »

Il se chaussa prestement, jeta son manteau sur ses épaules, décrocha son sabre pendu au mur, sortit dehors, fit deux fois le tour de la chaumière.

« Qui est là ? Qui est-ce qui frappe ? » l'entendis-je demander à plusieurs reprises.

Puis il se tut, se tint coi quelque temps, revint dans la chaumière et se coucha tout habillé.

« Toc... toc... toc ! recommençai-je. Toc... toc... toc ! »

Teglev ne faisait plus un mouvement, se contentant d'écouter, le menton appuyé sur son poing fermé.

Voyant que *cela* ne prenait plus, je fis semblant de m'éveiller au bout de quelque temps, et dévisageai mon compagnon en jouant la surprise.

« Est-ce que vous êtes sorti ? lui demandai-je.

– Oui, convint-il d’un air détaché.

– A-t-on frappé de nouveau ?

– Oui.

– Vous n’avez vu personne ?

– Non.

– Et le bruit a cessé ?

– Je l’ignore. À présent, cela m’est égal.

– À présent ? Pourquoi cela ? »

Point de réponse.

Je me sentis légèrement honteux et dépité. Néanmoins, je n’osai pas lui avouer ma facétie.

« Je vais vous dire une chose, commençai-je : vous êtes le jouet de votre imagination. »

Il fronça les sourcils.

« Ah !... vous le croyez...

– Vous me dites que vous avez entendu frapper à la porte.

– Et autre chose aussi, m’interrompit-il.

– Quoi donc ? »

Il se pencha en avant et se mordit les lèvres, hésitant

visiblement à parler...

« On m'a appelé, murmura-t-il enfin en se détournant.

– On vous a appelé ?... Mais qui donc ?...

– Une... un être que je croyais mort... À présent, j'en suis certain.

– Ce n'est que votre imagination, je vous le jure ! m'écriai-je aussitôt.

– Mon imagination ?... Ah ! oui, vous croyez cela... Voulez-vous une preuve ?

– Oui.

– Eh bien, sortons. »

VIII

Je m'habillai à la hâte et sortis derrière lui.

Il n'y avait pas de maison en face de notre porte, mais rien qu'une haie basse, percée par endroits, au-delà de laquelle un terrain en pente douce descendait vers la vallée. La brume enveloppait encore tous les objets, et l'on ne distinguait pratiquement rien à vingt pas devant soi. Nous marchâmes jusqu'à la haie et nous arrêtâmes.

« C’est ici, murmura-t-il en baissant la tête. Taisez-vous et écoutez ! »

Je tendis l’oreille, comme lui, et ne perçus rien d’autre que le souffle mystérieux de la nuit. Au bout de quelques minutes d’immobilité, je m’apprêtais à rebrousser chemin...

« Ilioucha ! » entendis-je chuchoter derrière la haie.

Je regardai Teglev ; il semblait n’avoir rien entendu et continuait de baisser la tête d’un air mélancolique.

« Ilioucha !... Ilioucha !... » La voix était encore plus distincte, une voix de femme.

Nous tressaillîmes tous les deux et nous entre regardâmes.

« Eh bien, murmura mon compagnon, vous n’en doutez plus, à présent ?

– Attendez, lui soufflai-je ; cela ne prouve rien... Voyons s’il n’y a personne derrière la haie... Peut-être un plaisantin... »

Je sautai par-dessus la barrière et m’avançai dans la direction d’où la voix m’avait semblé provenir.

Je sentais sous mes pas une terre molle, meuble ; les longues traînées des plates-bandes allaient se perdre dans le brouillard. J’étais dans un potager. Rien ne bougeait autour de moi. Tout semblait mort dans les

chaînes du sommeil. Je fis encore quelques pas.

« Qui est là ? » criai-je, comme Teglev.

« Prrrr ! » Une caille s'envola juste sous mes pieds ; je me rejetai de côté, malgré moi... Quelle bêtise !

Je regardai en arrière. Teglev était resté à la même place. Je l'y rejoignis.

« Vous appelez en vain, souffla-t-il, cette voix nous a... m'a appelé de loin..., de très loin... »

Il passa la main sur son visage et rebroussa chemin à pas lents. Ne voulant pas m'avouer vaincu, je retournai au potager. Quelqu'un avait crié « Ilioucha ! » à trois reprises, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute : une voix plaintive et mystérieuse... Mais qu'en savais-je ? Peut-être la raison en était-elle aussi simple que celle du bruit qui avait ému mon compagnon ?

Je marchais le long de la haie, m'arrêtant par moments, l'œil aux aguets. Un saule échevelé poussait tout contre notre baraque ; il se profilait comme une énorme masse noire au milieu de la brume blafarde et aveuglante. Tout à coup, il me sembla que quelque chose de vivant remuait au pied de l'arbre. Je me ruai en avant, en hurlant : « Halte ! Qui va là ? »

Un pas léger, comme celui d'un lièvre frôlant le sol, une silhouette humaine s'évanouit, effarouchée, courbée en deux – homme ou femme ?... Je voulus

l’étreindre, mais titubai, m’étalai tout de mon long dans les orties et me brûlai la face.

En me relevant, je sentis quelque chose de dur sous la main ; c’était un peigne de cuivre, attaché à un lacet, comme nos paysans en portent à la ceinture. Après cela, mes investigations demeurèrent vaines et je m’en retournai dans la chaumière, les joues en feu.

IX

Teglev était assis sur sa couche, en train d’écrire quelque chose à la lueur d’une bougie, dans un petit album qui ne le quittait jamais. En me voyant, il s’empressa de fourrer l’album dans sa poche et se mit en devoir de bourrer une pipe.

« Tenez, mon vieux, commençai-je, voilà le trophée que je rapporte de ma chasse. »

Là-dessus, je lui montrai le peigne et lui racontai ce qui m’était arrivé sous le saule.

« J’ai dû faire peur à un larron... Vous avez certainement entendu dire déjà que la nuit dernière on a volé un cheval à notre voisin... »

Teglev me sourit sans aménité et alluma sa pipe. Je m’assis à côté de lui.

« Alors, vous croyez toujours que cette voix que nous avons entendue venait des contrées lointaines où... »

Il m’arrêta d’un geste autoritaire.

« Écoutez-moi, Riedel, je ne suis pas d’humeur à plaisanter, et vous demande instamment de ne pas le faire. »

Il disait vrai, quant à son humeur. Son visage lui-même avait changé : il paraissait plus blême, plus expressif et plus long. Ses yeux étranges et « disparates » étaient hagards.

« Je ne croyais jamais avoir l’occasion d’apprendre à un autre... à un autre que moi l’histoire que vous allez entendre et qui devait mourir... mourir dans ma poitrine. Apparemment, cela était écrit... Le destin !... D’ailleurs, je n’ai pas le choix. Écoutez donc. »

Et il me fit tout un long récit. Je vous ai déjà prévenus, messieurs, que Teglev était un piètre narrateur. Mais ce défaut ne fut pas le seul qui me frappa cette nuit-là : le son de sa voix, ses regards, ses gestes, tout ce qu’il faisait, en un mot, me parut faux, affecté, superflu d’un bout à l’autre.

Que voulez-vous ? j’étais jeune et inexpérimenté et ne savais pas que le mode rhétorique, les artifices des manières et des intonations, deviennent, avec l’usage,

une véritable seconde nature, une sorte de malédiction dont on ne peut plus se débarrasser, le voulût-on.

Tout dernièrement, il m'est arrivé d'avoir affaire à une femme du monde qui m'a appris la mort de son fils avec des airs tellement mélodramatiques, des trémolos dans la voix et des hochements de tête que, malgré moi, je pensai : « Quelle comédienne ! Comme elle ment ! En réalité, elle n'a jamais aimé son fils... » Pourtant, elle m'avait parlé de sa détresse « incommensurable » et de sa crainte de perdre la raison sous le coup du malheur... Eh bien ! huit jours plus tard, la pauvre femme est devenue effectivement folle. Depuis, je suis beaucoup plus prudent dans mes jugements et me fie moins à mes premières impressions.

X

Voici, en quelques mots, l'histoire de Teglev.

En plus d'un oncle haut dignitaire, le malheureux avait, à Saint-Pétersbourg, une tante de condition beaucoup plus modeste, mais suffisamment fortunée. Étant sans enfant, elle avait recueilli une petite orpheline d'humble origine, l'avait convenablement élevée et la traitait en tout comme sa propre fille. Elle s'appelait Marie.

Teglev la voyait presque tous les jours, comme il fallait s'y attendre, les deux jeunes gens s'aimèrent, et Marie se donna au sous-lieutenant. La chose s'ébruita. La vieille Tegleva en conçut une violente colère, chassa honteusement sa protégée, déménagea à Moscou et adopta une autre jeune fille, de noble naissance, dont elle fit sa pupille et son héritière.

Rendue à ses parents – un malheureux couple d'ivrognes –, Marie goûta une existence amère. Teglev lui avait promis de l'épouser et s'était récusé lors de leur dernière entrevue, quand la jeune femme avait insisté pour savoir la vérité.

« Puisque tu ne veux pas de moi pour femme, avait-elle déclaré, je sais ce qu'il me reste à faire... »

Quinze jours s'étaient écoulés depuis.

« Je ne me suis jamais fait la moindre illusion quant au sens de ses paroles, ajouta Teglev. Je suis certain qu'elle s'est donné la mort..., et que c'était *sa* voix qui m'appelait là-bas..., dans l'au-delà... Je l'ai *reconnue*... C'est le destin !

– Mais pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ? Vous ne l'aimiez donc pas ?

– Si, je l'adorais... Et je l'adore encore. »

Je le dévisageai avec curiosité, me souvenant d'un autre de mes amis, un homme d'esprit, affligé d'une

femme laide, niaise et pauvre. Comme je m’étonnais de son malheur conjugal et lui demandais un jour pourquoi il s’était marié, si c’était par amour, il me répondit : « Non, pas du tout... Je me suis marié... comme ça ! » Est-ce que Teglev ne s’était pas abstenu pour la même raison, « comme ça » ?

« Pourquoi ne l’avez-vous pas épousée ? » insistai-je.

Ses yeux, hagards et somnolents, coururent dans tous les sens.

« Cela... ne se raconte pas en quelques mots, bégaya-t-il. Il y a eu des raisons... De plus, c’est une petite bourgeoise... Et puis mon oncle..., il m’a fallu tenir compte de ses avis...

– Votre oncle ? m’exclamai-je. Que diable vient-il faire là-dedans, alors que vous ne le voyez qu’au jour de l’an, lorsque vous allez lui faire votre visite de politesse ? Vous ne pouvez tout de même pas compter hériter de ses millions : il est pourvu déjà d’une douzaine d’enfants ! »

J’avais parlé avec chaleur... Teglev en fut froissé et rougit irrégulièrement, par taches...

« Je vous prie de ne pas me faire de sermons, proféra-t-il sourdement. D’ailleurs, je ne cherche pas à me justifier... J’ai causé sa mort... Il faut que je paie ! »

Il baissa la tête et se tut. Je ne trouvai plus rien à dire.

XI

Nous restâmes silencieux une bonne quinzaine de minutes. Ses yeux erraient dans le vague ; je le dévisageai intensément et m'aperçus que les cheveux, sur son front, se soulevaient et frisaient curieusement. De l'avis d'un médecin-major qui avait soigné de nombreux malades, cet indice était le symptôme certain d'une forte fièvre cérébrale... Je songeai de nouveau, qu'effectivement peut-être, cet homme était le jouet du destin et que ses camarades n'avaient pas eu tort de lui attribuer un caractère fatal. En même temps, je le condamnais, en mon for intérieur. « Une petite bourgeoise, persiflai-je... Comme si, toi, tu étais un aristocrate ! »

« Vous me condamnez certainement, Riedel, commença Teglev, comme s'il avait deviné mes pensées. Je suis très... affecté... Mais que dois-je faire ? Que dois-je faire ? »

Il appuya son menton sur la paume de sa main et se mit à mordiller les ongles larges et plats de ses doigts courts, rouges et durs comme du fer.

« Il me semble que la première chose à faire est de vérifier vos suppositions... Il se peut que votre amante soit encore en vie. » (« Vais-je lui avouer d'où venait le bruit ? me dis-je un instant... Non... plus tard ! »)

« Elle ne m'a pas écrit une seule fois depuis que je suis ici, observa Teglev.

– Cela ne prouve rien. »

Il fit un geste évasif.

« Non, je suis certain qu'elle n'est plus... Elle m'a appelé. »

Tout à coup, il se tourna vers la fenêtre.

« On frappe de nouveau ! »

J'éclatai de rire, malgré moi.

« Ah ! non, cette fois-ci ce sont vos nerfs. Je ne vous crois plus... Voyez plutôt, il commence à faire jour ; le soleil va se lever dans une dizaine de minutes – il est 3 heures passées –, et les fantômes ne se promènent jamais en plein jour, à ce que je sache. »

Teglev me regarda d'un œil sombre, se jeta sur sa couche et me tourna le dos, avec un « Adieu ! » grommelé entre ses dents.

Je me couchai également, me demandant, avant de m'endormir, quel besoin il avait eu de faire allusion à un suicide possible de sa part... Poseur, va !... Tu ne l'as

pas épousée, alors que cela ne dépendait que de toi, et à présent tu songes à te tuer ! Quelle niaiserie ! Quelle infâme comédie !

Je m'endormis profondément. Quand je rouvris les yeux, le soleil brillait haut. Teglev n'était plus là.

Son domestique m'expliqua qu'il était parti pour la ville.

XII

Je passai une journée terriblement longue et fastidieuse. Teglev ne revenait pas ; quant à mon frère, je ne l'attendais même pas.

Au soir, il se fit un brouillard encore plus dense que celui de la veille. Je me couchai d'assez bonne heure.

Je me réveillai en sursaut : on frappait à la fenêtre ! Ce fut *mon* tour de tressaillir !

Le bruit se répéta avec tant d'insistance qu'il ne fut plus possible de douter de sa réalité. Je me levai, ouvris la croisée et reconnus Teglev. Il se tenait immobile devant moi, enveloppé dans son manteau, la casquette baissée sur les yeux.

« Ilia ! C'est vous ?... Entrez vite ! On vous a attendu toute la journée... Pourquoi n'êtes-vous pas

entré ? La porte n’est pourtant pas fermée ? »

Il fit non de la tête.

« Je n’ai pas l’intention d’entrer, fit-il d’une voix sourde. Je voulais seulement vous demander de remettre cette lettre, demain, au commandant de la batterie. »

Il me tendit une grosse enveloppe, fermée avec cinq cachets. Intrigué, je la pris machinalement. Teglev s’éloigna incontinent.

« Attendez, attendez donc !... Où allez-vous ?... Est-ce que vous venez seulement de rentrer ? Et que signifie cette lettre ?

– Me promettez-vous de la remettre à son destinataire ? murmura Teglev en reculant encore de quelques pas... Le promettez-vous ?... »

Sa silhouette s’estompait dans le brouillard.

« Oui, je vous le promets, mais d’abord... »

Il battit encore en retraite et ne fut bientôt plus qu’une tache noire, et oblongue.

« Adieu, Riedel !... Ne m’en veuillez pas !... Et n’oubliez pas Simon... »

La tache elle-même disparut.

Décidément, c’en était trop. « Maudit poseur ! me

dis-je tout bas. Tu n’en manques pas une ! »

Pourtant une angoisse sourde me saisit à la gorge. Je jetai un manteau sur mes épaules et sortis.

XIII

Où aller ? Le brouillard m’encerclait, m’étouffait. À une distance de cinq ou six pas, il était encore opaque, mais plus loin, il dressait un mur blanc et mou comme du coton. Je tournai à droite ; notre chaumière était l’avant-dernière du hameau ; ensuite, la route s’ouvrait sur un champ désert, semé de quelques arbustes ; au-delà du champ, croissait un petit bois de bouleaux, arrosé par la rivière qui contournait tout le village, au bas de la côte. Je connaissais les lieux pour les avoir souvent explorés en plein jour, mais à présent je ne voyais plus rien et pouvais deviner seulement, à en juger par la densité et la blancheur de la brume, l’endroit où coulait la rivière. La lune était accrochée au ciel comme une grosse boule mate et blafarde ; sa lumière n’arrivait plus à percer l’épaisse fumée du brouillard.

Je descendis dans la prairie et dressai l’oreille. Pas un bruit – seuls, des courlis sifflotaient au loin.

« Teglev ! criai-je alors... Ilia !... Teglev ! »

Le son de ma voix expirait à mes côtés, sans obtenir de réponse, comme si la brume l'avait empêché de se propager.

« Teglev ! »

Pas de réponse.

Je marchai devant moi, au hasard, heurtai une haie, faillis choir dans un fossé, culbutai sur une haridelle endormie au milieu du champ...

« Teglev !... Teglev !... » appelais-je toujours.

Soudain, une voix sourde, tout près de moi :

« Me voici... Que me voulez-vous ? »

Je fis volte-face.

Il était devant moi, les bras ballants, nu-tête. Son visage était blême, mais les yeux semblaient plus vifs et plus grands que de coutume... Il respirait profondément, la bouche ouverte.

« Dieu soit loué ! m'écriai-je dans un transport de joie, en pressant ses deux mains... Dieu soit loué ! Je désespérais déjà de vous retrouver... Vous devriez avoir honte de faire de telles peurs à vos amis !

– Que me voulez-vous ? répéta Teglev.

– Je veux... je veux d'abord que vous me suiviez, ensuite j'exige – j'en ai bien le droit, au nom de notre

amitié – j’exige que vous m’expliquiez immédiatement tous vos actes, et notamment cette lettre au colonel. Vous est-il arrivé quelque chose d’extraordinaire à Saint-Pétersbourg ?

– J’y ai trouvé précisément ce à quoi je m’attendais, répondit-il, sans bouger de place.

– Vous voulez dire que... votre amie..., cette Marie...

– S’est donné la mort, trancha-t il d’un air de colère... On l’a enterrée avant-hier. Elle n’a même pas laissé un mot pour moi, avant de s’empoisonner. »

Immobile, pétrifié, il proféra ces paroles terribles d’une voix hâtive, pressé d’en finir.

Je levai les bras au ciel.

« Mon Dieu !... Quel drame !... Votre pressentiment ne vous a donc pas trompé !... C’est terrible ! »

Je me tus, troublé. Teglev croisa les bras sur sa poitrine, lentement, comme avec triomphe.

« Au fait, repris-je, pourquoi restons-nous là ? Nous ferions beaucoup mieux de rentrer.

– Oui, rentrons... Mais comment allons-nous faire pour retrouver notre chemin ?

– Il y a de la lumière dans notre abri... Laissons-nous guider par elle. Venez.

– Marchez en avant. Je vous suis. »

Nous partîmes d'un bon pas. Point de lumière devant nous. Enfin, au bout de cinq minutes, deux taches rougeâtres. Teglev me suivait toujours. J'étais pressé de rentrer, afin de connaître tous les détails de son malheureux voyage à Saint-Pétersbourg. Frappé par ce qu'il avait eu le temps de m'apprendre, je lui confessai tout dans un accès de repentir et même de terreur superstitieuse, toute ma facétie de la veille qui s'achevait si tragiquement.

Il se contenta d'observer que je n'y étais absolument pour rien, que mon bras n'avait été qu'un instrument du sort, qu'enfin tout cela prouvait combien je le connaissais mal. Sa voix, singulièrement calme et égale, résonnait tout contre mon oreille.

« Mais vous me connaîtrez un jour, ajouta-t-il. J'ai vu votre sourire, hier au soir, quand j'ai fait allusion à ma force de caractère... Vous vous souviendrez de mes paroles. »

La première masure du village jaillit de la brume, comme un monstre noir... Voici la nôtre... Mon chien aboya, m'ayant flairé.

Je frappai à la croisée et appelai le domestique de Teglev :

« Simon !... Hé, Simon !... Viens nous ouvrir la

barrière. »

Il s’exécuta bruyamment.

« Après vous, Teglev », fis-je en me retournant...

Il n’y avait personne derrière moi. Mon compagnon s’était évanoui comme une ombre. J’entrai dans la chaumière, abasourdi.

XIV

Presque aussitôt, la stupéfaction fit place au dépit, et je m’en pris au domestique :

« Il est fou, ton maître... Fou à lier !... Aller à Saint-Pétersbourg, revenir ici et passer la nuit à courir dehors, sans rime ni raison !... Je l’ai obligé à me suivre jusqu’à la maison : arrivé à la barrière... pfuit ! plus personne !... Envolé !... Il choisit bien son temps pour aller traîner dehors ! »

« Pourquoi as-tu lâché sa main ? » me tançai-je intérieurement.

Simon me regardait sans rien dire, de l’air de quelqu’un qui voudrait bien répondre et ne l’ose pas : cela était bien d’un domestique d’alors.

« À quelle heure est-il parti ? demandai-je rudement.

– À six heures du matin.

– Avait-il l’air triste, préoccupé ? »

Simon baissa les yeux.

« Not’maître est compliqué, proféra-t-il ; enfin... Pas moyen de le comprendre... Avant de partir, il m’a demandé son nouvel uniforme et puis il s’est frisé.

– Il s’est frisé ? Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Ben, il s’est frisé les cheveux. J’y avons préparé le fer. »

Je vous avouerai que c’était bien la dernière chose à laquelle je me serais attendu.

« Connais-tu une jeune fille, une amie de ton maître, qui s’appelle Marie ?

– Bien sûr... Une bien brave fille.

– Ton maître est amoureux d’elle, n’est-ce pas, et... enfin tu vois ce que je veux dire... »

Il poussa un soupir.

« Elle le perdra, j’vous le dis. Rapport qu’il l’aime et n’ose pas l’épouser... Pas plus qu’il n’ose l’abandonner... Faut croire qu’y n’a pas le caractère. P’t-être aussi qu’il l’aime trop.

– Est-elle vraiment... belle ? » m’informai-je, incapable de refréner ma curiosité.

Simon devint grave.

« Les maîtres les aiment quand elles sont comme ça.

– Et à ton goût ?

– Ben non, nous autres, ça ne nous plaît pas.

– Pourquoi cela ?

– Trop maigre.

– Si elle était morte, crois-tu que ton maître lui aurait survécu ? »

Il soupira de nouveau.

« J'saurions pas vous le dire... C'est l'affaire de nôt'maître... Un drôle d'homme..., et compliqué avec ça ! »

Je pris l'enveloppe que m'avait confiée Teglev, la soupesai... Elle était adressée à « Son Excellence M. le commandant de batterie, colonel et chevalier » ; suivaient le nom, le prénom et le nom patronymique. Le coin supérieur portait la mention « important » deux fois soulignée.

« Écoute-moi, Simon, j'ai peur pour ton maître. Il me semble qu'il a de mauvaises idées en tête. Il faut absolument que nous le retrouvions.

– Bien, monsieur.

– Le brouillard est tellement épais que l'on ne

distingue rien à deux pas devant soi, mais cela ne doit pas nous arrêter. Nous allons emporter des lanternes et allumer une bougie à chaque fenêtre, à tout hasard...

– Bien, monsieur. »

Simon alluma les lanternes et les bougies, et nous nous mîmes en route.

XV

Je vous épargnerai le récit de nos pérégrinations. Nos lanternes ne nous étaient d'aucun secours, car elles n'arrivaient pas à dissiper la pénombre blanche et molle qui nous entourait. Nous nous perdîmes à plusieurs reprises, et pourtant nous lancions de fréquents appels.

Je criais :

« Teglev !... Ilia !... Teglev !... »

Et Simon me répondait, en écho :

« Monsieur Teglev !... Votre Excellence !... »

La brume nous abrutissait ; nous marchions en titubant, comme dans un rêve, rapidement enroués, car l'humidité pénétrait au plus profond du gosier. Nous finîmes pourtant par nous retrouver près de la chaumière, grâce aux bougies allumées aux croisées. Nos recherches conjuguées n'avaient abouti à aucun

résultat, car nous ne faisions que nous entraver réciproquement. Je proposai de nous séparer et d'aller chacun de notre côté.

Simon tourna à gauche, je pris à droite et cessai bientôt d'entendre le son de sa voix. Le brouillard semblait avoir pénétré jusque sous mon crâne. Je marchais, obnubilé, et lançais un appel de temps à autre :

« Teglev !... Teglev !...

– Présent ! » entendis-je tout à coup.

Dieu, quel soulagement !... Je me précipitai dans la direction d'où venait la voix... Une silhouette noire apparut à quelques pas devant moi... Enfin !

Seulement, ce n'était pas Teglev, mais un autre officier de la même batterie que lui, nommé Telepnev.

« Est-ce *vous* qui m'avez répondu ? lui demandai-je.

– Est-ce vous qui m'avez appelé ? répliqua-t-il.

– Non, j'ai appelé Teglev.

– Teglev ? Mais je viens de le rencontrer !... Quelle nuit idiote !... Pas moyen de rentrer chez soi !

– Vous avez vu Teglev ? Où allait-il ?

– Là-bas, je crois... »

Il balaya la brume d'un geste évasif.

« ... Mais on ne s’y reconnaît plus. Pourriez-vous me dire, par exemple, où se trouve le village ?... Moi, je ne compte plus que sur les aboiements des chiens pour me guider... C’est idiot !... Permettez-moi d’allumer ma cigarette... Ça éclaire tout de même un peu... »

L’officier avait l’air légèrement éméché.

« Est-ce que Teglev ne vous a rien dit ?

– Oh ! mais si, et comment ! « Salut, frère ! » que j’y ai fait... « Adieu, frère ! » qu’il me répond... « Adieu ? Pourquoi « adieu ? » « Ben, j’veux me tirer une balle dans le ciboulot », qu’il a prétendu... Un vrai fada ! »

Cela me coupa le souffle.

« Vous dites qu’il...

– Un vrai fada ! » répéta l’officier en s’éloignant d’une démarche mal assurée.

Avant que j’eusse entièrement retrouvé mes esprits, j’entendis crier mon propre nom, à plusieurs reprises, et identifiai la voix de Simon.

Je répondis... il s’approcha de moi.

XVI

« Eh bien, l’as-tu trouvé ?

– Ouais.

– Où cela ?

– Pas loin d’ici.

– Comment était-il ?... Vivant ?...

– Bien sûr, monsieur, même que j’y ai causé. (Je soupirai d’aise.) J’l’ai trouvé assis sous un bouleau, enveloppé dans son manteau, comme si de rien n’était. « Faut rentrer, Votre Excellence, que j’y ai dit, M. Riedel est très inquiet ! » « Il n’y a vraiment pas de quoi, qu’il m’a répondu. J’ai envie de prendre l’air. J’ai mal à la tête... Rentrez à la maison, je vous y rejoindrai plus tard. »

– Et tu es parti ! m’exclamai-je en levant les bras au ciel.

– Bien sûr... puisqu’il me l’a dit... J’pouvions tout d’même pas rester. »

La frayeur me saisit, pis qu’avant.

« Conduis-moi immédiatement là où tu l’as trouvé ! Tu m’entends ?... Tout de suite !... Mon pauvre Simon.

je n’aurais jamais cru cela de toi... Tu dis qu’il n’est pas loin ?

– Tout près, là-bas, à l’orée du petit bois, presque au bord de l’eau... C’est en suivant la rivière que je l’avons trouvé.

– Bon, vas-y ! »

Il prit les devants.

« Vous allez voir, c’est tout près... Il suffit de descendre jusqu’à la rivière... »

Mais, au lieu de cela, nous nous retrouvâmes soudain devant une petite grange abandonnée...

« Holà !... Halte ! fit Simon. J’ai dû virer trop à droite... Prenons un peu à gauche... »

Tournant à gauche, nous tombâmes dans une plantation d’orties, comme je ne me rappelais pas en avoir vu à proximité du village... Quelques pas plus loin, l’eau boueuse d’un marécage clappa sous nos chaussures, et je discernai, juste à mes pieds, des mottes de mousse, toutes rondes, que je voyais pour la première fois également... Nous rebroussâmes chemin... Une butte, supportant une tente et un ronfleur, sollicita notre attention. Nous passâmes la tête à l’intérieur, et lançâmes plusieurs appels. Quelqu’un remua faiblement, tout au fond, en faisant crier la paille sèche, et une voix endormie proféra : « Pré-é-sent ! »

Nous revînmes sur nos pas... La prairie, plate, infinie...

J’étais sur le point de fondre en larmes et évoquais malgré moi le bouffon du *Roi Lear :* « Cette nuit finira par nous rendre tous fous... »

« Et maintenant, où aller ? »

J’apostrophai Simon d’une voix désespérée.

« Faut croire que c’est le Malin qui nous a égarés, répondit-il d’un air embarrassé... Ça n’est pas orthodoxe... Y a du louche là-dessous... »

J’allais le rappeler à l’ordre, quand je perçus un faible bruit qui attira instantanément mon attention. C’était un claquement léger, comme si l’on avait débouché une bouteille avec effort. Cela avait l’air de provenir de très près. Je ne sais pourquoi ce bruit me sembla tellement singulier, mais toujours est-il que je me précipitai dans la direction d’où il venait.

Simon m’emboîta le pas. Au bout de quelque temps, une masse noire, large et haute, se profila à travers la brume.

« Le petit bois ! Le voilà ! s’écria le domestique... Et voici Son Excellence, là-bas, sous un arbre, à l’endroit même où je l’ai quittée ! »

Je regardai. Effectivement, un homme était assis au

pied d’un bouleau, maladroitement recroquevillé sur lui-même et nous tournant le dos. Je m’approchai de lui rapidement et reconnus le manteau de Teglev, sa silhouette, sa tête penchée sur la poitrine.

« Teglev ! »

Pas de réponse.

« Teglev ! » appelai-je de nouveau en lui mettant la main sur l’épaule.

Il vacilla en avant et s’allongea dans l’herbe, docile, comme s’il n’avait attendu que cette poussée légère. Aidé par le domestique, je le retournai aussitôt, la face contre le ciel. Le visage n’était pas terne, mais immobile et privé de vie ; les dents blanches et serrées se découvraient dans un rictus ; les yeux étaient fixes, à moitié ouverts, et somnolents...

« Seigneur ! » murmura Simon en me montrant sa main rouge de sang.

Le sang coulait de la poitrine, du côté gauche, sous le manteau.

Il s’était tué avec un pistolet qui gisait là, à ses pieds, et le bruit insolite que j’avais entendu tout à l’heure était un coup de feu.

XVII

Ce dénouement tragique ne surprit pas outre mesure les camarades de Teglev. Habitués qu'ils étaient à le considérer comme un être « fatal », ils s'étaient toujours attendus à quelque sortie extraordinaire de sa part, mais assurément pas à celle-là.

Dans sa lettre au commandant de la batterie, il demandait à ce dernier de faire rayer des cadres le sous-lieutenant Ilia Teglev, coupable de s'être donné volontairement la mort ; à cela il ajoutait que l'on trouverait dans sa cassette plus d'argent qu'il n'en fallait pour acquitter le montant de ses dettes. L'enveloppe contenait, en outre, encore un pli, non cacheté, adressé à un haut fonctionnaire qui commandait tout le Corps de la Garde. Bien entendu, nous le lûmes tous ; quelques-uns en prirent même copie. Le second message avait manifestement coûté de laborieux efforts à son auteur.

Il débutait à peu près en ces termes :

« Voyez, Votre Excellence, comme il vous arrive d'être sévère à l'égard de la moindre négligence de tenue, du moindre écart de forme quand un officier vient vous trouver, pâle et tremblant ; et moi, je vais me

présenter devant notre Juge commun, incorruptible et implacable, devant l’Être suprême, un Être infiniment supérieur à Votre Excellence, et je m’y rends en toute simplicité, en manteau et sans cravate au cou... » Oh ! la répulsion que m’inspira cette phrase, calligraphiée d’une main enfantine et appliquée ! Comment avait-il pu penser à ces sottises à un tel moment ? Et pourtant, il avait amoureusement choisi ses termes, visiblement satisfait de lui-même, accumulé les épithètes en vogue et les amplifications à la Marlinsky. Plus loin, il faisait allusion à son destin, aux persécutions qu’il avait endurées, à sa mission qu’il n’avait pas eu le temps de remplir, à l’énigme qu’il emportait dans sa tombe, à l’incompréhension des hommes. Il citait même un poète échevelé, lequel déclarait à la foule qu’elle portait la vie comme un « collier » et s’enfonçait dans le vice comme un « noyé » – tout cela, farci de fautes d’orthographe.

À vrai dire, toute la lettre d’adieu du malheureux Teglev était affreusement plate, et je conçois la surprise hautaine de l’Excellence à qui elle était adressée : « Mauvais officier ! Brebis galeuse ! À supprimer ! »

Pourtant, il y avait, au dernier paragraphe, un cri sincère, un cri du cœur :

« Votre Excellence ! je suis un orphelin ; personne ne m’a jamais aimé, tout le monde m’a fui... et j’ai causé la perte du seul cœur qui se soit donné à moi ! »

En fouillant dans les poches de la capote, Simon mit la main sur le petit album dont son maître ne se séparait jamais. La plupart des feuillets avaient été arrachés ; il n'en restait plus qu'un, portant cet étrange calcul :

Napoléon né le 15 août 1769	Ilia Teglev né le 7 janv. 1811
1769	1811
15	7
8 (8e mois)	1 (1er mois)
————	————
Total : 1792	Total :1819
1	1
7	8
9	1
2	9
————	————
Total : **19** !	Total : **19** !
Napoléon mort le 5 mai 1825	Ilia Teglev mort le 21 juil. 1834
1825	1834
5	21
5 (5e mois)	7 (7e mois)
————	————
Total : 1835	Total : 1862

1	1
8	8
3	6
5	2
Total : **17** !	Total : **17** !

Le malheureux ! N'était-ce point pour cette raison-là qu'il s'était engagé dans l'artillerie ?

On l'enterra hors du cimetière, comme un suicidé, et on l'oublia presque immédiatement.

XVIII

Le lendemain des obsèques (j'étais resté au village pour attendre mon frère), Simon vint m'annoncer qu'Ilia demandait à me voir.

« Quel Ilia ?

– Ben, notre colporteur. »

Je le fis appeler.

Il vint, exprima quelques regrets au sujet de la fin subite de M. le sous-lieutenant, s'étonna qu'il lui fût

arrivé une chose pareille...

« Est-ce qu'il te devait quelque chose ? m'informai-je.

– Point du tout. M. le sous-lieutenant avait coutume de payer rubis sur ongle... Seulement voilà... »

Il fit une grimace.

« ... Seulement voilà... Vous avez en votre possession un objet qui m'appartient...

– Quel objet ?

– Celui-là. (Il désigna le peigne de cuivre qui traînait sur la table.) Bien sûr, il ne vaut pas grand-chose, mais comme c'est un souvenir... »

Je relevai la tête, illuminé par une idée subite.

« Tu t'appelles Ilia ?

– Oui, monsieur.

– N'est-ce pas toi que j'ai... »

Il me cligna de l'œil et fit un large sourire.

« Bien sûr !

– Et c'était *toi* qu'on appelait ?

– Moi-même, convint-il avec une modestie enjouée. Il y a une jeune personne dans le coin, poursuivit-il de sa voix de fausset, que ses parents, trop sévères...

– Très bien, très, bien », l’interrompis-je en lui donnant le peigne et en le mettant dehors.

Ainsi donc, « Ilioucha » c’était lui, songeai-je en me plongeant dans des réflexions hautement philosophiques, dont je me garderai bien de vous faire part, car chacun est libre de croire, après tout, à la prédestination et autres « fatalités ».

De retour à Saint-Pétersbourg, je me mis en quête d’informations au sujet de Marie et réussis même à retrouver le médecin qui l’avait soignée. À ma stupéfaction, il m’apprit que la jeune femme n’était point morte empoisonnée, mais du choléra !

Je lui racontai, de mon côté, tout ce que je tenais de Teglev.

« Hé, mais je le connais, s’écria tout à coup le docteur. C’est un officier d’artillerie, un homme de taille moyenne, voûté, légèrement zézayant ?

– Exactement.

– Figurez-vous qu’il m’est venu trouver – c’était la première fois que je le voyais – avec l’intention de me démontrer que la jeune fille s’était empoisonnée.

– Choléra, lui dis-je.

– Non, poison », me réplique-t-il...

« Comme il insiste, qu’il est large de nuque – un

indice infaillible de l’entêtement –, qu’après tout la cliente est morte, j’en conviens : soit, elle s’est empoisonnée si cela peut vous faire plaisir... Il m’a remercié chaudement, m’a serré la main et... je ne l’ai plus revu. »

Je dis au praticien de quelle façon Teglev s’était suicidé la même nuit.

Il ne sourcilla point et se contenta d’observer qu’il y a de drôles d’individus en ce bas monde.

« Eh oui, de drôles d’individus », répétai-je après lui.

Quelqu’un a remarqué fort justement, en parlant des suicidés : personne ne veut les croire aussi longtemps qu’ils ne mettent pas leur projet à exécution, et, s’ils le font, aucun ne les regrette.

Baden-Baden, 1870.

Fantômes

FANTAISIE

traduction de D. Victorov

Un instant... et le conte de fées s’évanouit.

Et l’âme est de retour à la réalité.

A. FET.

I

Je me retournais dans mon lit, n’arrivant pas à dormir.

« Que le diable emporte toutes ces sottises de tables tournantes !... Cela n’est bon qu’à vous détraquer les nerfs ! » me disais-je...

Peu à peu, le sommeil finit par me gagner...

Tout à coup, je crus entendre, dans ma chambre, un son faible et plaintif comme une corde que l’on pince.

Je soulevai la tête. La lune était basse dans le ciel, et me regardait, droit dans les yeux. Sa lumière dessinait sur le parquet une raie blanche, tracée à la craie... Et de nouveau je perçus l’étrange bruit.

Je me dressai sur le coude. Une légère appréhension me faisait tressaillir. Quelques minutes passèrent. Un coq chanta au loin ; un autre lui répondit.

Je reposai ma tête sur l’oreiller.

« Voilà où cela nous mène... À présent, j’ai des bourdonnements d’oreilles ! »

Je me rendormis presque immédiatement et fis un rêve singulier. J’étais couché dans mon lit et ne dormais pas, ne pouvant pas même fermer l’œil... Derechef, le son se fit entendre... Je me retournai... Le rayon de lune se soulevait doucement, se redressait, s’arrondissait par le haut... Une femme blanche, immobile et transparente comme la brume, se tenait devant moi.

« Qui es-tu ? » demandai-je avec effort.

Une voix semblable au chuchotis des feuilles :

« C’est moi... moi... moi..., je viens te chercher.

– Me chercher ?... Qui es-tu donc ?

– Viens, la nuit, au coin de la forêt, sous le vieux chêne... J’y serai. »

Je voulus discerner les traits de la femme mystérieuse, mais un tremblement involontaire me parcourut tout entier et une bouffée d’air glacé me frappa au visage. Je n’étais plus couché, mais assis sur mon séant, et, à l’endroit où j’avais cru apercevoir la vision, il n’y avait plus qu’une longue raie de lumière blanche, projetée par la lune.

II

La journée fut mauvaise. Il me souvient d'avoir essayé de lire, de travailler, mais en vain... Tout me tombait des mains.

Vint la nuit. Mon cœur battait violemment comme si je m'étais attendu à quelque chose. Je me couchai et me tournai face au mur.

« Pourquoi n'es-tu pas venu ? » demanda une voix basse, mais distincte.

Je me retournai d'un bond.

C'était elle, la vision mystérieuse : des yeux immobiles dans un visage impassible, un regard voilé de tristesse.

« Viens ! chuchota-t-elle de nouveau.

– Oui, je viendrai », répondis-je, en proie à une panique involontaire.

Le spectre se courba lentement, se tordit comme des volutes de fumée et s'évanouit. Le reflet pacifique de la lune reparut sur le parquet.

III

Tout le jour suivant, je fus terriblement anxieux. Au souper, je bus une pleine bouteille de vin, puis sortis sur la terrasse, mais rentrai immédiatement et me mis au lit. Mon sang bourdonnait lourdement.

Le même bruit... Je tressaillis et ne me retournai pas... Tout à coup, quelqu'un m'enlaça fortement par les épaules et me souffla :

« Viens... viens... viens !... »

Tremblant de terreur, je ne pus que gémir :

« Oui, je viendrai ! »

Et je me redressai.

La femme était là, penchée sur mon oreiller. Elle me sourit faiblement et disparut. Néanmoins, j'eus le temps d'entrevoir son visage. Il me sembla que je l'avais déjà aperçue quelque part – où et quand ? Je me levai tard, le lendemain, passai toute la journée à errer à travers champs, allai contempler le vieux chêne à l'extrémité de la forêt, m'arrêtai et regardai tout autour.

À la tombée de la nuit, je m'installai dans mon cabinet de travail, devant la fenêtre ouverte. Ma vieille intendante avait posé une tasse de thé devant moi, mais

je n’y avais pas touché... Stupéfait, je me demandai : « Est-ce que je deviens fou ? »

Le soleil venait de se coucher, recouvrant tout le ciel de lueurs d’incendie, et l’embrasement s’était étendu à toute la nature, qui avait pris une étrange teinte écarlate ; les herbes et le feuillage des arbres s’étaient subitement figés, comme si on les avait recouverts d’une couche de laque. Et il y avait quelque chose d’infiniment mystérieux dans leur immobilité de pierre, dans la netteté de leurs contours, dans cette alliance de lumière crue et de silence de mort. Un grand oiseau gris vint se poser sans bruit sur le rebord de ma croisée... Je le regardai ; il me dévisagea aussi, de ses yeux ronds et sombres...

« Qui sait, peut-être es-tu venu me rappeler ma promesse ? » me dis-je aussitôt.

L’oiseau battit de l’aile et s’envola, toujours sans faire de bruit. Je demeurai encore longtemps assis devant la fenêtre, mais plus rien ne m’étonnait ; je me sentais comme enfermé dans un cercle magique ; une force douce, quoique invincible, m’entraînait malgré moi, de même que le remous de la cascade emporte la barque bien avant sa chute.

Je sortis enfin de ma torpeur. La pourpre du ciel avait disparu depuis longtemps ; les teintes s’étaient obscurcies ; le silence était rompu. Une brise légère se

mit à souffler ; la lune brilla d'un éclat plus vif dans le ciel assombri et baigna d'argent les feuilles noires des arbres. Ma vieille intendante entra dans mon cabinet de travail, une bougie allumée à la main, mais une bourrasque l'éteignit soudain. Incapable de tenir plus longtemps, je me levai et me dirigeai vers l'angle de la forêt, près du vieux chêne.

IV

Plusieurs années auparavant, la foudre avait frappé ce chêne, fracassant la cime qui se dessécha rapidement ; mais le tronc était resté vigoureux, vert et fort ; l'arbre pouvait vivre encore quelques siècles. Comme je m'approchais de lui, un léger nuage couvrit la lune... Il faisait noir sous la frondaison.

Au début, je ne remarquai rien de particulier... Mais, en jetant un coup d'œil de côté, mon cœur se serra violemment : la forme blanche était là, immobile auprès du buisson, à moitié chemin entre le chêne et la forêt. Mes cheveux se hérissèrent légèrement, mais je pris mon courage à deux mains et me dirigeai en avant.

C'était bien ma visiteuse nocturne. Quand je fus tout contre elle, la lune brilla de nouveau. Il semblait que la vision eût été tissée d'une brume laiteuse et diaphane. À

travers son visage, je distinguais une branche que le vent agitait faiblement. Seuls, ses yeux et sa chevelure formaient des taches noires, et une grosse bague d'or brillait à un doigt de ses deux mains jointes.

Je m'arrêtai et voulus parler, mais les sons s'étranglèrent dans ma gorge, bien que je n'éprouvasse plus de frayeur, à dire vrai. Ses yeux me fixaient ; ils n'exprimaient ni joie ni tristesse, mais une sorte d'attention inerte. J'attendais qu'elle ouvrît la bouche, mais elle me dévisageait toujours de son regard sans vie. J'eus peur de nouveau.

« Me voici ! » m'écriai-je enfin avec effort.

Le son de ma propre voix me parut singulièrement assourdi.

« Je t'aime, souffla la femme.

– Tu m'aimes ? répétai-je au comble de l'étonnement.

– Sois à moi, reprit-elle à voix basse.

– Être à toi ?... Mais tu es un fantôme... Tu n'as même pas de corps... »

Un sentiment bizarre s'empara de moi.

« Qu'es-tu donc ? repris-je... Une fumée ? De l'air ?... Une vapeur ?... Que je sois à toi ?... Dis-moi d'abord qui tu es. As-tu vécu sur la terre ? D'où viens-

tu ?

– Sois à moi. Je ne te ferai point de mal. Dis-moi seulement deux mots : « Prends-moi »...

Je la regardai... « Que dit-elle ? » me demandai-je... « Que signifie tout cela ? Comment fera-t-elle pour me prendre ? Dois-je essayer ? »

« Soit, proférai-je à voix haute, si fort que j’en fus moi-même intrigué (l’on eût dit qu’une main mystérieuse m’avait poussé par-derrière)... Prends-moi ! »

À peine avais-je prononcé ces mots que la femme spectrale, tout son corps secoué par un rire intérieur, fit un mouvement brusque dans ma direction et ouvrit les bras... Je voulus m’écarter... Trop tard : j’étais déjà à elle. Ses bras m’enlacèrent, mon corps se détacha du sol et nous nous envolâmes doucement, lentement, au-dessus de l’herbe humide...

V

Pris de vertige, je fermai involontairement les yeux... Je les rouvris au bout d’une minute. Nous volions toujours, mais la forêt avait disparu et une immense plaine, parsemée de taches noires, s’étendait

sous nos yeux. Je me rendis compte, avec terreur, que nous avions déjà atteint une altitude impressionnante.

« Je suis perdu... Me voici aux mains de Satan ! » pensai-je dans un éclair... Jusque-là l'idée du Malin et la pensée de la mort n'avaient encore jamais effleuré mon esprit... »

Nous nous élevions toujours plus haut...

« Où m'emportes-tu ? fis-je dans un gémissement.

– Où tu voudras ! » répliqua ma compagne.

Elle se blottit contre moi, le visage presque collé au mien. Mais je sentais à peine ce contact.

« Ramène-moi sur la terre. Je ne me sens pas bien à cette hauteur.

– Soit. Seulement ferme les yeux et ne respire plus. »

Je m'exécutai et constatai aussitôt que j'étais en train de choir comme une pierre lancée de haut en bas. Quand je revins à moi, nous planions légèrement, presque au ras du sol, au point de frôler les herbes hautes.

« Remets-moi d'aplomb, suppliai-je. Quel plaisir y a-t-il à voler ? Je ne suis pas un oiseau.

– Je croyais que cela te serait agréable. C'est notre seule occupation.

– Votre seule occupation ? Mais qui êtes-vous donc ? »

Point de réponse.

« Tu n’oses pas me le dire ? »

Un son plaintif, analogue à celui qui m’avait réveillé la première nuit, vibra à mes oreilles. Nous nous déplacions toujours imperceptiblement dans l’air humide de la nuit.

« Lâche-moi ! » criai-je.

Ma compagne s’écarta légèrement, et je me retrouvai d’aplomb sur mes jambes. Elle s’arrêta devant moi, les bras croisés. Rasséréné, je la regardai dans les yeux ; son visage reflétait, comme avant, une tristesse soumise.

« Où sommes-nous ? lui demandai-je, ne reconnaissant pas l’endroit.

– Loin de chez toi, mais tu pourras y être en un clin d’œil.

– Comment cela ? Faut-il que je me confie à toi de nouveau ?

– Je ne t’ai pas fait de mal et ne t’en ferai point davantage. Volons jusqu’à l’aurore – c’est tout ce que je te demande. Je peux te conduire où tu voudras, dans n’importe quelle contrée... Donne-toi à moi !... Redis :

prends-moi !

– Soit..., prends-moi ! »

Elle m’étreignit de nouveau ; mes pieds se détachèrent du sol ; nous nous envolâmes...

VI

« Où veux-tu aller ? me demanda-t-elle.

– Tout droit, toujours tout droit !

– Mais il y a un bois !

– Survole-le !... Seulement, ralentis ta course. »

Nous nous élançâmes vers le ciel comme l’étourneau qui vient de heurter la branche d’un bouleau. Ce n’était plus de l’herbe, mais d’épaisses frondaisons qui défilaient sous nos corps. Curieux spectacle que celui d’une forêt vue d’en haut : cela ressemblait à l’échine d’une bête gigantesque, hérissée de piquants, endormie au clair de lune. L’on entendait une sorte de bruissement sourd et continu. De temps en temps, nous survolions une clairière, recouverte, d’un côté d’une ombre fine et crénelée... Parfois, le cri d’un lièvre nous parvenait d’en bas ; une chouette lui répondait, sur les hauteurs ; l’air avait une odeur de champignons, de bourgeons et d’herbe verte ; la lune

répandait sa lumière froide et sépulcrale ; les étoiles scintillaient au-dessus de nos têtes...

Nous avions dépassé la forêt ; un ruban de brume coupait la plaine : c'était une rivière. Nous longeâmes sa rive, plantée de buissons immobiles et lourds d'humidité. Tantôt, les vagues du fleuve luisaient d'un éclat bleuté, tantôt elles roulaient, sombres et presque maussades. Par endroits, la surface de l'eau semblait voilée d'une mince pellicule de brouillard : c'étaient les corolles des nénuphars qui épanouissaient luxurieusement leurs pétales virginaux ; ils se savaient hors de notre atteinte. J'eus subitement envie d'en cueillir un et me trouvai aussitôt tout près du flot calme...

L'humidité me frappa brutalement au visage, comme je cassais une tige rebelle. Nous voletâmes d'une rive à l'autre, pareils aux bécasses qui se réveillaient à notre passage, et que nous poursuivions.

Parfois, nous croisions une famille de canards sauvages, rangés en demi-cercle, au milieu d'une éclaircie entre les joncs. Ils ne bougeaient pas ; c'est à peine si l'un d'eux sortait sa tête de dessous son aile, regardait alentour et cachait de nouveau son bec, d'un air affairé ; un autre cancanait doucement, et un frisson léger agitait son plumage. Nous effrayâmes un héron ; il se leva d'un cytise, en titubant maladroitement sur ses

pattes et agitant gauchement les ailes. Il ressemblait singulièrement à un Prussien.

Les poissons ne faisaient pas entendre le moindre clapotis : ils dormaient aussi, au fond de l'eau.

Je commençais à m'habituer à la sensation du vol et la trouvais même presque agréable. Quiconque a volé en rêve me comprendra. Alors, je tournai mes regards vers l'être mystérieux à qui je devais de si invraisemblables aventures.

VII

C'était une femme au visage allongé et nullement russe. De teinte grisâtre, à moitié transparente, avec des ombres à peine accusées, elle évoquait un vase d'albâtre éclairé de l'intérieur. Et j'eus encore une fois l'impression de la connaître.

« Puis-je te parler ? lui demandai-je.

– Parle.

– J'aperçois une alliance à ton doigt... As-tu donc vécu sur notre terre ?... As-tu été mariée ?... »

Je me tus... Point de réponse...

« Quel est ton nom ?... Ou, du moins, comment t'appelais-tu ?

– Appelle-moi Ellys...

– Ellys ? C’est un nom anglais. Es-tu Anglaise ? M’as-tu connu autrefois ?

– Non !

– Comment se fait-il donc que tu me sois apparue, à moi précisément ?

– Je t’aime.

– Es-tu heureuse ?

– Oui... Nous volons et tournoyons tous les deux dans l’air pur et serein.

– Ellys ! fis-je tout à coup. N’es-tu pas une âme criminelle, une âme damnée ? »

Elle baissa la tête.

« Je ne te comprends pas, répondit-elle dans un souffle.

– Par le Seigneur..., commençai-je.

– Que dis-tu ? s’étonna-t-elle. Je ne te comprends pas... »

Il me sembla que son bras, qui m’enlaçait comme une ceinture glacée, remuait imperceptiblement.

« N’aie pas peur ! murmura-t-elle. N’aie pas peur, mon bien-aimé... »

Son visage se tourna et s’approcha du mien... Je sentis sur mes lèvres quelque chose d’étrange, comme un dard fin et moelleux... C’est ainsi que se collent parfois les sangsues inoffensives.

VIII

Je regardai en dessous. Nous avions pris de la hauteur et survolions un bourg provincial que je ne connaissais pas, bâti sur le large flanc d’un coteau.

Des clochers s’élevaient au-dessus de la masse sombre des toits de bois et des vergers ; un grand pont tranchait en noir sur le coude de la rivière ; tout était silencieux, engourdi de sommeil. Les coupoles et les croix semblaient briller elles-mêmes d’un éclat silencieux ; les perches hautes des puits voisinaient dans le silence avec les coiffes rondes des osiers ; une route blanchâtre s’enfonçait, sans bruit, dans la ville et en ressortait à l’autre bout, toujours muette, pour se plonger dans la morne étendue des champs monotones.

Je demandai :

« Quelle est cette ville ?

– C’est ...sov.

– ...sov, dans le gouvernement de ...oy ?

– Oui.

– Je suis loin de chez moi.

– Pour nous autres, il n’y a point de distance.

– Vraiment ? » répliquai-je.

Puis, pris d’un courage soudain :

« Eh bien, conduis-moi en Amérique du Sud !

– Cela n’est pas possible ; il y fait jour, à présent.

– Et nous sommes des oiseaux de nuit, n’est-ce pas ?... Eh bien, allons où tu voudras, mais le plus loin possible !

– Ferme les yeux et retiens ton souffle ! »

Nous nous élançâmes, rapides comme l’ouragan. L’air sifflait aux oreilles avec un bruit effrayant.

Nous nous arrêtâmes enfin, mais le bruit ne cessait pas. Au contraire, on entendait une sorte de fracas menaçant, un tonnerre assourdi...

« Tu peux rouvrir les yeux », dit Ellys.

IX

Je m’exécutai...

Seigneur, où étais-je ?... Des nuages lourds et gris se

bousculaient, se poursuivaient au-dessus de ma tête, comme un troupeau de monstres féroces... Et là-bas, tout en bas, une mer furieuse, déchaînée... L’écume blanche brille d’un éclat de fièvre et bouillonne en collines d’eau ; des lames échevelées se ruent avec fracas sur un rocher immense et noir comme du goudron. Les hurlements de l’ouragan, le souffle glacial du gouffre effréné, le bruit lourd des vagues, où résonnent des cris d’angoisse, des coups de canon lointains, le tocsin, le grincement aigu et déchirant des galets, le cri inattendu d’une mouette invisible, la coque fragile d’un navire perdu dans l’horizon de brume, tout cela me parle de la mort, de la mort et de l’épouvante...

La tête me tourna de nouveau, et je fermai les yeux...

« Qu’est-ce donc ? Où sommes-nous ?

– Sur la rive sud de l’île de Whight, et cette masse noire est le rocher de Blackgant... Bien des navires s’y sont échoués », répondit-elle nettement cette fois-ci et non sans une joie maligne, me sembla-t-il.

« Emporte-moi loin d’ici... Oh ! très loin !... Chez moi..., chez moi !... »

Je me recroquevillai et serrai mon visage entre mes mains... Nous volions encore plus vite ; le vent ne hurlait plus : il poussait des grincements aigus dans ma

chevelure, dans mes vêtements... Le souffle me manquait...

« Pose tes pieds à terre », me dit Ellys.

Je m'efforçai de retrouver mes esprits, de remettre de l'ordre dans mes idées... Mes semelles sentaient le ferme contact du sol... Je n'entendais plus un bruit, comme si tout s'était tu autour de moi... Seul mon sang battait à mes tempes une cadence déchaînée et la tête me tournait faiblement, avec un léger bruit intérieur... Je me redressai et ouvris les yeux...

X

Nous étions au barrage de mon étang. Juste devant moi, à travers les feuilles pointues des cytises, j'apercevais la surface paisible de l'eau, où s'éparpillaient encore quelques filaments de brume. À droite, on voyait le champ de seigle, avec son éclat mat ; à gauche, les arbres du jardin, sveltes, immobiles, embués de rosée... Le souffle du matin les avait déjà fait frissonner...

Deux ou trois nuages obliques – on les aurait pris pour des traînées de fumée – défilaient dans le ciel, pur et gris. Les premiers rayons de l'aurore les colorèrent de jaune tendre. Je n'arrivais pas encore à distinguer la

ligne d’horizon, qui commençait seulement à blanchir imperceptiblement à l’endroit où le soleil devait se lever.

Les étoiles s’éteignirent ; rien ne bougeait encore, bien que tout s’éveillât dans le charme silencieux de la pénombre matinale.

« Le jour ! Voici le jour ! s’écria Ellys, tout contre mon oreille... Adieu !... À demain !... »

Je me retournai... Elle se détacha légèrement du sol, passa lentement devant moi, leva ses deux bras au-dessus de la tête. Et soudain la tête et les bras prirent l’éclat chaleureux de la chair ; des lueurs de vie brillèrent dans ses yeux sombres ; le sourire d’une jouissance secrète entrouvrit ses lèvres incarnadines... Une femme charmante apparut devant moi... Mais, défaillante, elle se renversa aussitôt en arrière et s’évanouit comme une vapeur.

Je ne bougeai pas.

En regardant autour de moi, il me sembla que cet éclat charnel, cette teinte rosé pâle, qui avait souligné les contours de la vision, était restée en suspens dans l’air du matin... C’était l’aube qui pointait.

Je ressentis soudain une lassitude extrême et me dirigeai vers la maison.

En passant devant la basse-cour, je perçus le

balbutiement matinal des canards (toujours les premiers levés). Des corbeaux, perchés le long de la toiture, vaquaient à leur toilette, pressés et silencieux ; leurs silhouettes se détachaient nettement sur un fond de ciel laiteux... Par moments, ils s’envolaient, en bande, décrivaient quelques cercles et revenaient se poser en rang, sans un cri... Le bois tout proche retentit à deux reprises du chant frais et rauque d’un coq de bruyère qui venait de descendre dans l’herbe touffue, couverte de rosée et de baies... Je tressaillis légèrement, allai me mettre au lit et m’endormis incontinent.

XI

La nuit suivante, je me rendis sous le vieux chêne. Ellys s’élança à ma rencontre comme si j’avais été déjà une vieille connaissance. Je ne la craignais plus, comme la veille ; j’étais presque heureux de la retrouver et n’essayais même pas de voir clair en moi-même. J’avais seulement envie de voler encore plus loin au-dessus d’étranges contrées.

Le bras d’Ellys m’enlaça de nouveau et nous nous détachâmes du sol.

« Allons en Italie, lui soufflai-je à l’oreille.

– Où tu voudras, mon bien-aimé », répondit-elle

d’une voix douce et grave.

Elle tourna son visage et il ne me parut plus aussi transparent que la veille ; il y avait en même temps quelque chose de plus féminin et de plus sérieux, et qui me rappelait l’être charmant entrevu à l’aube, au moment de nous quitter.

« Cette nuit est une grande nuit, reprit ma compagne. Elle est rare..., seulement lorsque sept fois treize... – là-dessus, quelques mots m’échappèrent, – les secrets se dévoilent à cette heure...

– Ellys ! suppliai-je. Qui es-tu ? Dis-le-moi enfin ! »

Elle leva son bras blanc sans répondre. La trace rouge d’une planète brillait au ciel noir, à l’endroit qu’elle désignait de son index tendu, au milieu des petites étoiles.

« Comment dois-je te comprendre ?... Est-ce que, pareille à cette comète qui navigue entre les planètes et le soleil, tu navigues entre les hommes et... et quoi ? »

Mais sa main me couvrit soudain les yeux... comme si la brume laiteuse d’une humide vallée m’avait frappé au visage...

« En Italie !... En Italie ! chuchota-t-elle. Cette nuit est une grande nuit !... »

XII

La brume se dissipa et j'aperçus, sous moi, une plaine interminable. Mes joues éprouvaient le contact d'un air chaud et doux ; je compris que je n'étais plus en Russie ; d'ailleurs, la plaine que je voyais ne ressemblait pas aux nôtres. C'était un espace sans limite et morose, désertique et pelé ; çà et là, quelques étangs, miroitant comme les fragments d'une glace brisée ; au loin, je devinais confusément la mer, immobile et silencieuse. D'immenses étoiles resplendissaient au milieu des nuages, beaux et grands ; et j'entendais s'élever de toutes parts le trille de mille voix, incessant, mais suave... Que de beauté dans ce crépitement perçant, mais rêveur, dans cette voix nocturne du désert !...

« Ce sont les marais Pontins, fit Ellys. Entends-tu les grenouilles ? Sens-tu l'odeur de soufre ?

– Les marais Pontins ?... répétai-je, et un sentiment de morne solennité envahit mon être. Mais pourquoi m'as-tu conduit dans ce lieu de désolation ? Ne ferions-nous pas mieux d'aller à Rome ?

– Elle est toute proche, répondit Ellys... Attention à toi ! »

Descendant légèrement, nous survolâmes une vieille voie romaine. Un buffle leva lentement, au-dessus du marais gluant, sa tête échevelée et monstrueuse, avec des mèches plantées dru entre les cornes recourbées. Il regarda de biais, avec des yeux méchants et stupides, et renifla de ses naseaux moites, comme s'il nous avait sentis...

« Rome est tout près..., tout près, soufflait Ellys. Regarde devant toi..., regarde ! »

Je levais les yeux.

Quelle est cette tache noire, perdue à l'horizon du ciel nocturne ? Sont-ce les hautes arches d'un pont gigantesque ? Quel fleuve dominent-elles ? Pourquoi sont-elles détruites par endroits ?... Non, ce n'est pas un pont, mais un vieil aqueduc. Tout autour s'étendent les terres sacrées de la campagne, et là-bas, au loin, les cimes des monts Albains et l'échine chenue de l'aqueduc s'allument d'un éclat mat, sous les rayons de la lune perchée au firmament...

Nous prîmes brusquement de la hauteur, pour nous arrêter au-dessus des ruines d'un monument isolé. Qu'était-ce : un sépulcre ? un palais ? une tour ?... Un lierre noir l'enlaçait avec force dans son étreinte mortelle... Et, en bas, le trou béant de ses voûtes à moitié démolies s'ouvrait comme la gueule d'un grand fauve. Une odeur lourde et caverneuse émanait de ce

monticule de pierrailles qui avait perdu depuis longtemps son revêtement de granit.

« C’est ici, dit Ellys, en levant la main... Ici !... Répète à trois reprises le nom d’un grand Romain, répète-le tout haut !

– Que se produira-t-il alors ?

– Tu le verras. »

Je réfléchis un moment... Puis m’écriai soudain : « Divus Caius Julius Caesar !... Divus Caius Julius Caesar... Caesar ! » répétai-je en faisait traîner les sons.

XIII

Ce dernier écho de ma voix n’avait pas encore expiré que j’entendis...

Il m’est difficile de vous décrire ce que j’entendis. Au début, ce fut une rumeur confuse, à peine perceptible, faite d’éclats incessants de fanfares et d’applaudissements... Quelque part au loin, très loin, au fond d’un insondable précipice, une foule innombrable s’agitait tout à coup, poussait des cris et des exclamations, montait lentement vers moi, comme dans un rêve, un songe étouffant, long de plusieurs siècles... Ensuite, l’air se déplaça et devint noir, au-dessus des

ruines... Je crus discerner des ombres, des myriades d’ombres et de contours, arrondis comme des casques, élancés comme des piques ; les rayons de la lune se brisaient comme des éclairs bleuâtres et fugitifs sur ces casques et ces lances – et l’armée tout entière approchait en foule, grossissait à vue d’œil, s’agitait de plus en plus furieusement... On la sentait animée d’une énergie invincible, capable de soulever un monde ; mais aucun de ses contours ne se dessinait nettement... Et soudain, une sorte de frisson parcourut cette masse, comme si des vagues immenses s’étaient écartées pour livrer passage... « Caesar !... Caesar venit ! » entendis-je... Et le bruit des voix était semblable à celui d’une forêt brusquement secouée par l’ouragan... Une sourde rumeur ; une tête pâle et sévère, ceinte d’une couronne de lauriers, les paupières baissées, se dressa lentement au-dessus des ruines – le profil de l’empereur...

Le langage des hommes est impuissant à dépeindre la terreur qui s’empara de moi. Il me semblait qu’il suffisait que l’empereur soulevât ses paupières et entrouvrît ses lèvres pour que je mourusse aussitôt... Je gémis :

« Ellys... Je ne veux pas... Je ne veux pas de cette Rome grossière et effrayante... Allons-nous-en !... Allons-nous-en !

– Poltron ! » fit-elle.

Nous repartîmes à toute volée. J’eus le temps de percevoir le tonnerre des légions qui acclamaient leur chef..., puis tout s’évanouit...

XIV

« Regarde autour de toi, me souffla Ellys, et apaise ton âme. »

J’obéis. Et je me rappelle que ma première impression fut tellement suave que je pus seulement pousser un soupir. J’étais enveloppé d’une brume bleuâtre, argentée, douce et lumineuse... Au début, je ne distinguai rien, mais progressivement, je vis émerger les contours de montagnes et de forêts grandioses. Au-dessous de moi, la nappe pure d’un lac, avec des étoiles qui tremblaient dans ses profondeurs et des vagues expirant doucement sur ses rives. Un parfum d’oranges me baigna le visage ; une voix de jeune femme, forte et mélodieuse, parvenait en vagues à mes oreilles. Cette senteur et ce chant m’attiraient en bas ; je descendis en planant et me posai... sur le toit d’un magnifique palais de marbre blanc, qui semblait si accueillant, au milieu d’un bosquet de cyprès.

Le chant s’épandait par les croisées largement ouvertes ; les vagues du lac, parsemé d’une myriade de

fleurs, caressaient les murs du palais ; de l'autre côté, au milieu des eaux, s'élevait une île haute et circulaire, vêtue d'orangers et de lauriers, inondée de brume lumineuse, couverte de statues, de colonnes élancées, de portiques divins...

« Isola Bella, dit Ellys. Lago Maggiore... »

Je fis seulement « Ah ! » et continuai de descendre. La voix de la chanteuse me parvenait de plus en plus claire et distincte... Je me sentais irrésistiblement entraîné vers le palais... Je voulais voir le visage de la musicienne qui faisait vibrer une telle nuit d'une semblable mélodie... Nous nous arrêtâmes auprès d'une fenêtre.

Une jeune femme était assise devant un piano, au milieu d'une pièce décorée dans le style pompéien et plus proche d'un temple antique que d'un salon moderne. Autour d'elle, des sculptures grecques, des vases étrusques, des plantes rares, des tissus précieux ; la lumière était diffusée par deux lampes encloses dans des coupes de cristal.

La tête légèrement rejetée en arrière, les paupières à moitié baissées, la musicienne chantait un air italien ; un sourire léger rayonnait sur son visage, bien que les traits fussent empreints d'une certaine solennité, voire d'austère gravité – indice d'une volupté parfaite... Elle souriait..., et un faune de Praxitèle, jeune comme elle,

paresseux, efféminé, sensuel, semblait lui répondre, de son coin, derrière les branches d’un oléandre, à travers une fumée légère qui montait d’un encensoir de bronze posé sur un trépied.

La jeune fille était seule. Charmé par la musique, la beauté, l’éclat et les parfums de la nuit, pénétré jusqu’au fond de l’âme par le spectacle de ce bonheur jeune, serein et lumineux, j’oubliai ma compagne, j’oubliai l’étrange manière dont j’étais devenu le témoin de cette vie lointaine... J’allais enjamber le rebord de la croisée et engager la conversation...

Tout mon corps fut secoué par une violente commotion, comme si j’avais été électrocuté. Je me retournai... Le visage d’Ellys était sévère et terrible – quoique toujours transparent ; ses yeux grands ouverts étincelaient de colère...

« Allons-nous-en ! » proféra-t-elle à voix basse et d’un ton furieux...

De nouveau, nous commençâmes à décrire des cercles dans les ténèbres et je sentis que la tête me tournait... Mais cette fois-ci ce n’était plus la clameur des légions, c’était la voix de la chanteuse qui me hantait...

Nous nous arrêtâmes enfin. La même note aiguë résonnait toujours à mes oreilles, bien que je respirasse

un air et des senteurs tout à fait autres. Une fraîcheur fortifiante me fouetta au visage, comme si nous étions au voisinage d'un grand fleuve ; je percevais une odeur de foin, de fumée et de chanvre. J'entendis encore une note longuement tenue, une autre, puis une troisième... Il y avait dans ce chant quelque chose de si caractéristique, les notes graves et aiguës m'étaient si familières que, sans hésiter une seconde, je me dis : « C'est un Russe qui chante. » Au même instant, je commençai à voir clair autour de moi.

XV

Nous survolions le rivage plat d'un grand fleuve. Des prés, fraîchement fauchés et hérissés d'énormes meules de foin, s'étendaient à notre gauche et allaient se perdre dans le lointain ; à droite, un fleuve majestueux déroulait sa surface sereine, égale, sans un pli. De grandes barques sombres, ancrées près du bord, se balançaient doucement, hochant les sommets de leurs mâts, pointés comme des index. L'une d'elles se signalait par un brasier dont les longs reflets rouges tremblaient et oscillaient sur l'eau ; le chant que j'avais entendu, montait de cette barque-là. D'autres feux se jouaient çà et là sur le fleuve et dans les champs, sans que l'œil pût déterminer leur distance ; d'innombrables

cigales frottaient leurs élytres, et le bruit qu'elles produisaient n'avaient rien à envier à celui des grenouilles des marais Pontins... Des cris d'oiseaux inconnus résonnaient par intervalles sous le ciel sans nuages, mais bas et sombre.

« Nous sommes en Russie ? demandai-je à Ellys.

– C'est la Volga », répondit-elle.

Nous survolions toujours le rivage.

« Pourquoi m'as-tu arraché à ce pays merveilleux ? commençai-je. Étais-tu donc jalouse ?... Dis-moi, est-ce réellement la jalousie qui s'est éveillée en toi ? »

Les lèvres d'Ellys tremblèrent légèrement et une lueur de colère passa dans ses yeux... Cela ne dura qu'un instant, et presque aussitôt son visage redevint impassible.

« Je veux rentrer chez moi, lui dis-je alors.

– Attends, attends..., répliqua-t-elle. Cette nuit est une grande nuit ; elle ne reviendra pas de sitôt... Tu vas pouvoir être témoin de... Attends ! »

Obliquant tout d'un coup, nous traversâmes la Volga en volant très bas, presque au ras de l'eau, mais d'un vol convulsif, telles des mouettes avant l'orage. Des vagues écumantes grondaient sourdement sous nos corps ; un vent violent nous frappait de son aile robuste

et glaciale... L’autre rive, escarpée, se dressa bientôt devant nous, dans la pénombre... Des rochers à pic et crevassés... Nous les approchâmes.

« Crie : *Sarine na kitchka*[1] *!* » me souffla Ellys.

Je me souvins de mon épouvante à l’apparition des fantômes romains ; j’étais las et terriblement triste ; mon cœur me semblait fondre comme de la cire ; je n’osais pas prononcer l’invocation, sachant d’avance que quelque chose de monstrueux allait surgir à mon appel, comme dans la Vallée des Loups du *Freischütz.*

Mes lèvres s’entrouvrirent malgré moi et, involontairement, je m’exclamai, d’une voix faible, mais tendue :

« *Sarine na kitchka !* »

XVI

Au début, comme devant les ruines romaines, il n’y eut que le silence... Mais, soudain, j’entendis à mon oreille le rire grossier d’un haleur ; quelque chose tomba à l’eau avec une plainte et coula à pic.

Je scrutai les ténèbres ; pas une âme qui vive... Tout

[1] Cri de guerre des brigands de Stenka Razine. Intraduisible.

à coup, un vacarme assourdissant dont l'écho se répercuta sur le rivage. Il y avait de tout dans ce chaos de bruits : des râles, des cris aigus, des injures exaspérées et des rires – surtout des rires –, des coups de rame et des coups de hache, le bruit de portes enfoncées et de coffres disloqués, le grincement des mâts et des roues... Galop de chevaux, glas du tocsin, frôlement de chaînes, sifflements et hurlements d'incendie, chants d'ivrognes et refrains scandés, sanglots déchirants, plaintes terrifiantes, imprécations affreuses, râles de moribonds et sifflements des bandits, vociférations et danses trépignées... « À mort ! Frappez !... Pendez !... Noyez !... Massacrez !... Bravo !... Bravo !... Pas de merci !... » Ces cris montaient vers moi, et j'entendais même des hommes qui haletaient, à court de souffle...

Et cependant, tout alentour, aussi loin que l'œil pouvait percer les ténèbres, il ne se produisait rien, pas de mouvement : le fleuve roulait, mystérieux et presque morne ; le rivage semblait sauvage et désertique...

Je me tournai vers Ellys, mais elle mit un doigt sur ses lèvres.

« Stenka ! Voici Stenka Razine !... »

La clameur retentissait tout à nos oreilles.

« Le voici, notre père, notre ataman, notre

défenseur ! »

Je ne voyais toujours rien, mais il me sembla, tout à coup, qu'un corps gigantesque s'avançait vers moi...

« Frolka ! Où es-tu, fils de chienne ? tonna une voix terrible. Mets le feu partout et taille-les à coups de hache, ces propres à rien ! »

La chaleur d'une flamme me frappa au visage ; je sentis une âcre odeur de roussi ; un liquide tiède, comme du sang, m'éclaboussa le visage et les mains... Des rires sauvages fusaient de toutes parts...

Je m'évanouis... Quand je revins à moi, nous glissions tout doucement dans les airs, au-dessus de la forêt que je connaissais bien, tout droit vers le vieux chêne.

« Vois-tu ce sentier, où la lune luit à travers la brume, où deux jeunes bouleaux inclinent leurs têtes ?... Veux-tu que nous allions là-bas ? »

J'étais tellement brisé, épuisé, que je ne pus que murmurer :

« Chez moi !... Chez moi !...

– Tu y es ! » répliqua Ellys.

Effectivement, j'étais devant ma porte, tout seul. Ellys avait disparu. Le chien s'approcha de moi, me dévisagea d'un air soupçonneux et s'éloigna en

aboyant.

J’eus à peine la force de me traîner jusqu’à mon lit et m’endormis tout habillé.

XVII

Pendant tout le lendemain matin, j’eus une migraine affreuse et traînai pitoyablement la patte. Pourtant, je ne faisais pas attention à mon état physique ; le remords me rongeait, le dépit m’étouffait...

Je pestais contre moi-même :

« Poltron ! me répétais-je tout le temps. Ellys avait raison... De quoi avais-je peur ? Il fallait profiter de l’aubaine... J’aurais pu voir César, et, au lieu de cela, je me suis mis à geindre, j’ai fui, comme un enfant devant les verges... Bien sûr, pour Stenka Razine, cela était différent, et j’admets qu’en ma qualité de gentilhomme et de propriétaire foncier... Et, même là, je n’avais rien à craindre !... Lâche !... Poltron !... Mais, au fond, peut-être ai-je rêvé ?... »

J’appelais mon intendante :

« Dis-moi, Marthe, à quelle heure me suis-je couché hier ? Est-ce que tu t’en souviens ?

– Je n’en sais rien, maître..., tard, sans doute... Tu es

sorti au crépuscule... Et bien après minuit je t'ai entendu marcher dans ta chambre... Tu as dû te coucher juste avant le lever du soleil... Oui, c'est cela... Et avant-hier aussi... Est-ce que tu as des soucis ? »

« Eh bien, me dis-je, voilà qui prouve que j'ai vraiment volé... »

« Quelle mine ai-je aujourd'hui ? demandai-je tout haut.

– Quelle mine ? Laisse-moi te regarder... Tu as l'air fatigué... Et puis tu es bien pâle : pas une goutte de sang au visage. »

Je frissonnai..., et renvoyai Marthe.

« Si cela continue, je ne vais pas tarder à mourir ou à devenir fou, raisonnai-je, assis à la croisée... Il faut en finir. C'est trop dangereux. Mon cœur bat trop nerveusement... D'ailleurs, toutes les fois que je vole, j'ai l'impression qu'on me suce le sang ou que je le perds goutte à goutte – comme la sève s'écoule du bouleau, au printemps, sous la cognée... Et pourtant c'est bien dommage... Quant à Ellys, elle joue avec moi comme le chat avec la souris... Toutefois, je ne crois pas qu'elle me veuille du mal... Je vais me laisser faire une dernière fois, cela me permettra de voir beaucoup de choses inconnues... Et si elle boit mon sang ? C'est terrible !... En outre, une pareille allure ne doit être

recommandée à personne : ne dit-on pas que même en Angleterre il est interdit aux trains de dépasser une vitesse de cent vingt verstes à l'heure ?... »

Ainsi m'étais-je dit, mais avant que neuf heures du soir aient sonné, je me trouvais sous le vieux chêne.

XVIII

La nuit était froide, morne et grise ; il régnait une odeur de pluie. À ma vive surprise, il n'y avait personne sous le chêne... Je me mis à tourner autour de l'arbre, allai jusqu'au bord de la forêt, retournai au chêne, scrutai l'obscurité... Tout était désert. J'attendis quelques minutes, puis répétai le nom d'Ellys, toujours plus fort... Elle n'apparaissait toujours pas... Une tristesse indicible et presque douloureuse s'empara de moi ; mes appréhensions s'étaient évanouies ; je ne pouvais pas accepter l'idée que ma compagne ne vînt pas.

« Ellys ! Ellys !... Viens ! Est-il possible que tu ne reviennes plus ? » m'écriai-je pour la dernière fois.

Un corbeau, réveillé par mes cris, s'agita dans les branches hautes de l'arbre voisin et se mit à battre des ailes, empêtré dans le feuillage... Et toujours point d'Ellys...

Je rentrai, tête basse. Devant moi, j’apercevais déjà les taches noires des cytises sur le barrage de l’étang. La fenêtre éclairée de ma chambre m’apparut entre les pommiers du jardin, puis se cacha, comme un œil qui m’aurait guetté.

Tout à coup, j’entendis un sifflement assourdi, comme si l’air était fendu rapidement... Quelque chose m’enlaça par-derrière... me souleva... C’est ainsi que le vautour saisit la perdrix dans ses serres... Ellys ! Je sentis sa joue appuyée sur la mienne, l’étreinte de son bras autour de mon corps et, tel un petit frisson aigu, son murmure me perça l’oreille...

« Me voici ! »

J’étais tout à la fois heureux et effrayé... Nous volâmes, bas au-dessus du sol.

« Tu ne voulais pas venir aujourd’hui ? lui demandai-je.

– Et toi, tu t’es ennuyé sans moi ? Tu m’aimes donc ? Oh ! tu es à moi ! »

Ses paroles me remplirent de confusion et je ne sus quoi lui dire.

« On m’a retenue, poursuivit-elle, on m’a épiée...

– Qui pouvait te retenir ?

– Où veux-tu que nous allions ? me demanda-t-elle,

à son tour, éludant la réponse, selon sa coutume.

– Conduis-moi en Italie, près de ce lac... T’en souviens-tu ? »

Elle s’écarta légèrement et secoua la tête négativement. Pour la première fois, je m’aperçus alors qu’elle n’était plus transparente. Son visage avait pris des couleurs et une teinte rosée s’était répandue sur sa pâleur de brume. Je la regardai dans les yeux... et eus peur : quelque chose bougeait au fond de son regard, d’un mouvement lent, mais incessant et sinistre, comme celui du serpent, frileusement roulé sur lui-même, que le soleil commence à réchauffer.

« Ellys ! m’écriai-je, qui es-tu ?... Dis-le-moi, enfin ! »

Elle se contenta de hausser les épaules.

J’éprouvai un vif sentiment de dépit..., résolus de me venger, et subitement je songeai à lui demander de me conduire à Paris.

« Là-bas, au moins, tu auras lieu d’être jalouse », pensai-je.

Et je dis à haute voix :

« Ellys, est-ce que tu n’as pas peur des grandes villes ? De Paris, par exemple ?

– Non.

– Non ? Pas même de ces endroits où il fait aussi clair que sur les grands boulevards ?

– Non, car ce n’est pas la lumière du jour.

– Parfait ! Eh bien, conduis-moi donc sur le boulevard des Italiens... »

Elle me couvrit la tête du bout de sa longue manche. Aussitôt je sombrai dans une sorte de brume blanche saturée de pavot. Tout disparut : toute lumière, tout bruit, toute conscience même... Seule, la sensation de vivre subsistait encore – et cela n’était point déplaisant. Brusquement, la brume se dissipa. Ellys avait relevé sa manche et je distinguai, sous moi, une masse dense de bâtiments, inondée de lumière, de bruit et de mouvement... Paris !

XIX

Comme j’avais déjà visité Paris, je n’eus pas de peine à reconnaître l’endroit où se dirigeait ma compagne. C’était le jardin des Tuileries, avec ses marronniers vétustes, ses grilles, son fossé et son horloge enrouée. Nous survolâmes le Grand Palais, l’église Saint-Roch – l’empereur Napoléon avait fait couler pour la première fois du sang français sur les marches de ce temple –, et nous arrêtâmes très haut au-

dessus du boulevard des Italiens, à l’endroit même où Napoléon III avait également versé le sang français. Des dandies jeunes et vieux, des hommes en sarrau et des femmes somptueusement élégantes se pressaient sur les trottoirs ; restaurants et cafés brillaient de tous les feux de leurs enseignes dorées ; des omnibus et des voitures de toutes les sortes et de tous les genres roulaient sur la chaussée ; aussi loin que je pouvais voir, tout était lumière et bouillonnement... Fait étrange, je n’avais nulle envie d’approcher cette fourmilière humaine. Il me semblait qu’une lourde vapeur, chaude et rougeâtre, montait jusqu’à nous – encens ou puanteur, je ne pouvais le dire, car trop de vies s’y confondaient... J’hésitais...

Tout à coup, j’entendis la voix perçante d’une fille du trottoir, une voix de crécelle, insolente comme une grimace. Elle me perça comme le dard d’un reptile. Je m’imaginai incontinent un visage pétrifié, pommettes saillantes, avide, vulgaire, bien parisien, des yeux d’usurier, du blanc, du rouge, des boucles, un bouquet criard de fleurs artificielles sur un chapeau pointu, des ongles taillés en griffes, une crinoline grotesque... Je me figurai un habitant de nos steppes sautillant sur les traces de cette poupée vénale... Je le vis, confus jusqu’à la grossièreté, s’efforçant de grasseyer, imitant les manières des garçons de chez Velfour, servile, empressé, faisant le beau et se trémoussant – et une

nausée me monta à la gorge.

« Eh non, me dis-je, Ellys n’aura pas lieu d’être jalouse... »

Cependant, je m’aperçus que nous descendions lentement... Paris semblait monter à notre rencontre, avec tout son vacarme et son atmosphère suffocante...

« Arrête-toi, demandai-je à Ellys... Est-il possible que tu n’étouffes pas ici ?

– N’est-ce pas toi qui m’as demandé de te conduire ici ?

– J’ai eu tort... Je reprends mes paroles... Emporte-moi loin d’ici, Ellys, je t’en supplie... Tiens, voici le prince Koulmametov qui traîne sa patte sur les boulevards..., et son ami Serge Varaxine lui fait de grands signes en criant : « Ivan Stépanovitch, allons vite souper, j’ai engagé Rigolboche en personne ! » Emporte-moi loin de ces Mabille et de ces Maison Dorée, de ces gandins et de ces biches, du Jockey-Club, du Figaro, des troupiers à crâne rasé, des casernes luisantes de propreté, des sergents de ville à barbiche courte, des verres d’absinthe trouble, des joueurs de dominos installés à la terrasse des cafés, des commis à la Bourse, des boutonnières rouges accrochées aux vestes et aux manteaux, de ce monsieur de Foix spécialisé dans le mariage sérieux, des consultations

gratuites du docteur Charles Albert, des conférences libérales, des brochures gouvernementales, du drame et de l'opéra de Paris, de l'ignorance et des calembours faciles... Allons-nous-en ! Vite, allons-nous-en...

– Regarde en bas, me dit Ellys, tu n'es plus à Paris. »

Je baissai les yeux... Elle ne m'avait pas trompé ; une plaine sombre sillonnée de lignes blanches – des routes – fuyait au-dessous de nous... Et, très loin derrière, le vaste reflet des lumières innombrables de la capitale du monde embrasait l'horizon de lueurs d'incendie...

XX

Mes yeux se voilèrent encore de brume... Derechef, je perdis connaissance... Puis la brume se dissipa... Qu'est-ce là-bas, sous nos corps ? Qu'est-ce que ce parc avec des tilleuls bien alignés, des sapins isolés taillés en forme de parasol, des portiques et des temples de style Pompadour, des satyres et des nymphes à Bernini, des tritons rococo, trônant au milieu de lacs entourés d'une basse balustrade de marbre noirci ?... Est-ce Versailles ?... Non, ce n'est pas la cité du Roi-Soleil...

Un petit palais de style rococo se dessinait au milieu

de quelques chênes frisés... La lune, embuée de vapeur, luisait d'un éclat terne, et une brume très fine descendait du ciel. Était-ce la lumière de la lune ou le brouillard ? Sur un lac, un cygne dormait, et son dos oblong formait une tache blanche comme la neige des steppes glacées ; des vers luisants brillaient, pareils à des diamants, dans l'ombre bleue des statues.

« Nous sommes près de Mannheim... C'est le jardin de Schweitzing », me souffla Ellys.

« Nous voilà donc en Allemagne », me dis-je en tendant l'oreille. Tout était silencieux, à l'exception d'un jet d'eau qui bruissait doucement. Il semblait répéter sans arrêt les mêmes mots : « Oui, oui, oui, toujours oui... » Tout à coup, je crus voir au milieu d'une allée, entre les haies de verdure, la silhouette mignarde d'un seigneur qui offrait le bras à une dame en perruque poudrée et robe de brocart, et s'avançait gravement sur ses talons rouges. Il avait un pourpoint doré, des manchettes de dentelle, une petite épée en acier au côté... Étranges visages, visages blêmes... J'eus envie de les voir plus distinctement... Mais tout s'évanouit et il ne resta plus que le babillage de l'eau...

« Ce sont des songes errants, murmura Ellys... La nuit passée, nous aurions pu voir beaucoup de choses..., beaucoup de choses, mais aujourd'hui les songes eux-mêmes fuient l'œil des hommes... En avant... En

avant !... »

Nous reprîmes de la hauteur et poursuivîmes notre vol. Notre mouvement était si calme et régulier qu'il semblait que nous fussions immobiles et que la terre se déplaçât à notre rencontre. De sombres montagnes accidentées et couvertes de forêts, apparurent au loin, commencèrent à grandir et s'avancèrent majestueusement dans notre direction... Bientôt, elles se déroulèrent sous nos corps avec tous leurs contours, leurs vallées, leurs petits plateaux, les feux de leurs hameaux endormis au bord des torrents furieux, au fond des vaux... D'autres montagnes leur succédèrent... Nous étions au cœur de la Forêt-Noire.

Encore des montagnes, toujours des montagnes... Enfin une forêt, superbe, vieille, puissante. Le ciel de nuit était clair, et j'identifiais sans peine chaque espèce d'arbre ; les mélèzes, avec leurs troncs blancs et élancés, me semblaient particulièrement beaux... Parfois, dans les clairières, j'apercevais des chèvres sauvages ; nerveuses et attentives sur leurs jarrets effilés, elles dressaient leurs grandes oreilles en tambour et tournaient la tête de côté avec infiniment de grâce.

Les ruines d'une tour, debout au sommet d'un roc dénudé, montraient avec tristesse leurs créneaux aveugles et délabrés ; une petite étoile pacifique

scintillait au-dessus de ces vieilles pierres oubliées... Le cri des crapauds s'élevait du fond d'un lac presque noir, comme une plainte mystérieuse, et ce cri me serrait le cœur... Je croyais aussi percevoir d'autres sons, prolongés et langoureux comme ceux d'une harpe éolienne... J'étais au pays des légendes !... La brume fine et lumineuse qui m'avait tellement frappé à Schweitzing se répandait sur toutes choses et s'épaississait à mesure que nous dépassions les montagnes... Je comptai cinq, six, dix tons différents de couches d'ombres sur les saillies des rochers ; et la lune régnait, rêveuse, au-dessus de cette diversité silencieuse. L'air se déplaçait doucement, légèrement... Moi-même je me sentais tout léger, quoique grave et triste...

« Ellys, tu dois aimer ce pays...

– Je n'aime rien.

– Comment cela ?... Et moi, tu ne m'aimes donc pas ?

– Si..., je t'aime », répondit-elle, indifférente.

Il me sembla que son bras resserrait son étreinte.

« En avant... En avant !... » fit Ellys, avec une sorte d'enthousiasme glacé.

« En avant ! » répétai-je.

XXI

Un cri perçant, vibrant, aigu, déchira nos oreilles et se répercuta en avant de nous.

« Ce sont des cigognes attardées qui arrivent du Nord et se rendent chez vous, dit Ellys. Veux-tu les rejoindre ?

– Oui, oui !... Emporte-moi vers elles ! »

Nous prîmes notre élan et rattrapâmes les échassiers en un clin d'œil.

Grandes et belles (il y en avait treize), les cigognes volaient en triangle ; leurs ailes faisaient des mouvements brusques et rares. La tête et les pattes tendues, le poitrail bombé, elles volaient à une vitesse prodigieuse ; l'air sifflait tout alentour... Quel spectacle magnifique que celui de cette vie intense et énergique, de cette volonté implacable, qui s'exerçait si haut, si loin de tout être vivant !... Sans jamais interrompre leur vol, elles interpellaient celles de leurs compagnes qui volaient en avant, avec le chef, et dans leurs cris puissants, dans ce colloque sous les nuages, l'on sentait une fierté, une gravité, une foi inébranlable dans leurs propres forces... Elles semblaient s'encourager mutuellement et se dire : « Nous parviendrons au but, si

difficile que cela soit ! » Et je songeai qu'il est peu d'hommes en Russie – que dis-je ? dans tout l'univers – qui soient aussi audacieux que ces oiseaux-là !

« Nous allons en Russie, me dit Ellys (ce n'était pas la première fois que je m'apercevais qu'elle savait deviner mes pensées)... Veux-tu rentrer chez toi ?

– Oui... ou plutôt non... Je suis allé à Paris ; conduis-moi à Saint-Pétersbourg.

– Tout de suite ?

– Oui, tout de suite... Mais couvre-moi la tête de ton voile, car je commence à me sentir mal... »

Elle leva le bras... Mais avant que la brume ne m'enveloppât, j'eus le temps de sentir sur mes lèvres le contact d'un dard mou et obtus...

XXII

« A-a-attention ! »

Une voix traînante résonnait à mes oreilles. Une autre voix lui répondit, avec une sorte de désespoir :

« A-a-attention ! »

Et le cri se perdit quelque part aux confins du monde. Je tressaillis. Une aiguille dorée attira mes

regards : la forteresse de Pierre et Paul.

Pâle nuit du Nord !... Mais, au fait, était-ce bien la nuit ?... N'était-ce pas plutôt un jour blême et malingre ? Jamais je n'avais aimé les nuits de Saint-Pétersbourg ; à cette minute-là, je fus effrayé...

Les contours de la silhouette d'Ellys s'évanouissaient entièrement, fondaient comme une brume au soleil de juillet, et je ne voyais nettement que mon propre corps, lourd et solitaire, suspendu en l'air, au niveau de la colonne d'Alexandre. J'étais au-dessus de Saint-Pétersbourg. Pas de doute. Des rues désertes, larges et grises ; des immeubles couverts de plâtre, aux façades grises, gris-jaune, gris mauve, avec des fenêtres rentrantes, des enseignes voyantes, des perrons alourdis de fer forgé, de méchants établis de marchands des quatre-saisons, des frontons, des inscriptions, des guérites, des abreuvoirs... Voici la calotte dorée de la cathédrale de Saint-Isaac, la Bourse, inutile et bigarrée, la forteresse aux murs de granit, le bois rongé des chaussées, les péniches remplies de foin et de bois, l'odeur de poussière, de choux, de bâche et de crottin, les concierges en pelisse courte, figés comme des statues devant les portails des immeubles, les cochers de fiacre recroquevillés et endormis comme des souches sur les sièges de leurs vieilles carrioles !... C'était bien elle, notre Palmyre nordique !... L'on

distinguait tout autour de soi, avec une netteté, une précision presque cruelle, toute une masse énorme qui dormait d’un sommeil triste et se détachait dans l’air terne et transparent. Le rose du crépuscule, un rose phtisique, n’avait pas encore quitté le ciel laiteux, sans une étoile, et n’allait pas le quitter avant l’aube ; son reflet irisait doucement la surface soyeuse de la Neva, qui murmurait doucement et poussait ses eaux froides et bleues...

« Allons-nous-en ! » supplia Ellys.

Et, avant que je n’eusse eu le temps de lui répondre, elle m’emporta au-dessus de la Neva et de la place du palais d’Hiver, en direction de la Litéynaïa... J’entendis, en dessous, un bruit de pas et une rumeur de voix : des jeunes gens à visages d’alcooliques traversaient la rue et parlaient de leçons de danse... « Sous-lieutenant Stolpakov, septième ! » clama soudain une sentinelle, réveillée en sursaut, en faction devant une pyramide d’obus rouillés... Un peu plus loin, j’aperçus, à une croisée ouverte, une jeune fille en robe de soie froissée, sans manches, un petit filet de perles sur les cheveux et une cigarette entre les lèvres. Elle lisait pieusement un livre : un recueil des œuvres de l’un de nos derniers Juvénals...

« Allons-nous-en ! » dis-je à Ellys.

Un clin d’œil... Les sapins rabougris et les marais

moussus des environs de la capitale fuyaient déjà sous nos corps... Nous nous dirigeâmes tout droit vers le sud ; petit à petit, le ciel et la terre prirent une teinte de plus en plus sombre... Nuit morbide, jour morbide, vous étiez restés loin derrière nous...

XXIII

Nous volions plus lentement que de coutume, et cela me permit de voir se dérouler sous mes yeux, tel le volume d'un panorama infini, l'espace sans bornes de mon pays natal... Des forêts, des taillis, des champs, des fossés, des fleuves – parfois des villages et des églises – puis encore des champs et des forêts, des taillis, et des fossés. Je devins mélancolique et me sentis envahir par une sorte de morne indifférence. Et ce n'était point parce que je survolais la Russie. Oh ! non...

Cette terre – cette surface plane – qui s'étendait sous moi ; tout notre globe avec ses habitants éphémères, sa population infirme, écrasée par le besoin, le chagrin, la maladie, enchaînée à une masse de poussière méprisable ; l'écorce fragile et rugueuse enveloppant ce grain de sable qu'est notre planète ; la moisissure que nous appelons gravement le règne organique ; les hommes – ces moucherons mille fois plus insignifiants

que les vrais moustiques – ; leurs habitacles modelés dans la boue, les traces imperceptibles de leur agitation monotone, de leur lutte ridicule contre l'inéluctable et le préétabli – tout cela me donnait subitement la nausée... Mon cœur se souleva lentement et je n'eus plus la moindre envie de contempler, en badaud, ces tableaux insignifiants, cette foire aux vanités...

L'ennui me gagna – et même quelque chose de pire que l'ennui... Je n'éprouvais point de commisération pour mes frères ; toutes mes émotions s'étaient éteintes, englouties dans un sentiment unique que j'ose à peine nommer, un sentiment de dégoût de ma propre personne, plus intense et plus pénétrant que celui que je ressentais pour tout le reste.

« Laisse cela, souffla Ellys, laisse cela... Je ne vais plus pouvoir te porter... Tu deviens trop pesant...

– Va-t'en chez toi ! lui répondis-je du ton sur lequel je parle à mon cocher quand je quitte, sur les quatre heures du matin, des amis moscovites chez qui j'ai passé l'après-souper à discuter de l'avenir de la Russie et de l'importance de la communauté.

« Va-t'en chez toi !... Va-t'en chez toi !... » répétai-je en fermant les yeux...

XXIV

Je les rouvris bientôt... Ellys se serrait étrangement contre moi ; il semblait qu'elle eût voulu me rabrouer. Je la regardai, et mon sang se glaça... Quiconque a eu l'occasion de voir se peindre sur le visage de son voisin une épouvante sans nom, dont il ne peut deviner la raison, celui-là me comprendra... La terreur, une terreur affreuse, défigurait les traits évanescents d'Ellys et les faisait grimacer. Jamais je n'ai rien vu de tel sur un visage humain. Un fantôme de brume, sans vie, une ombre..., et à côté de cela cet effroi mortel...

« Ellys, qu'as-tu donc ? demandai-je enfin.

– C'est elle !... C'est elle !... répondit le fantôme avec effort... C'est elle !

– C'est elle ?... Qui donc ?

– Ne la nomme pas... Surtout, ne l'appelle pas par son nom, balbutia ma compagne... Nous devons la fuir, sans quoi tout est perdu..., perdu..., à jamais... Oh ! regarde..., regarde..., là-bas ! »

Je tournai la tête dans la direction qu'elle m'indiquait d'une main tremblante et aperçus quelque chose..., quelque chose de vraiment terrible...

La chose était d’autant plus effrayante qu’elle n’avait point de contours déterminés... Cela était lourd, sinistre, jaune sombre, bigarré comme le ventre du lézard... Une sorte de nuée, de brouillard, qui se déroulait lentement, comme un serpent, et se déployait au-dessus du sol... Cela avançait en oscillant lentement, d’un ample mouvement de va-et-vient, de haut en bas, comme un oiseau de proie qui plane sur ses ailes grandes ouvertes, en quête d’une victime ; parfois, la chose sans nom se collait à la terre d’un mouvement répugnant – comme une araignée à la mouche qu’elle vient de saisir... Qu’était-ce que cette masse horrible ?... Sous son influence néfaste, – cela, je le voyais, je le sentais –, tout disparaissait et sombrait dans le néant... Il s’en dégageait une froide odeur de pourriture et de charogne ; la nausée me montait à la gorge, mes yeux voyaient trouble, mes cheveux se hérissaient sur mon crâne... Et elle avançait toujours, cette force inéluctable, à laquelle rien ne résiste et qui régit tout, force aveugle, innombrable et absurde, force omnisciente qui choisit ses victimes comme un oiseau de proie, les étouffe et les pique de son dard glacé de reptile.

« Ellys ! Ellys ! m’écriai-je comme un fou... C’est la mort ! C’est la mort elle-même ! »

Un son plaintif, comme j’en avais entendu déjà, un cri humain s’échappa de ses lèvres. Nous nous

élançâmes... Mais notre vol était singulièrement, terriblement agité... Ellys trébuchait, tombait, se jetait d’un côté et de l’autre, comme une perdrix, quand elle est mortellement blessée, ou quand elle veut égarer le chien, loin de ses petits...

Cependant, des sortes d’antennes ou de tentacules, longues et sinueuses, se détachèrent de la masse immonde et se jetèrent à notre poursuite... La silhouette d’un immense cavalier, monté sur un coursier blanc, se dessina soudain et s’éleva sous la voûte des cieux... Ellys s’agita encore plus nerveusement, encore plus fébrilement :

« Elle a vu ! Tout est fini ! Je suis perdue ! s’écriait-elle d’une voix entrecoupée, à peine perceptible... Oh ! que je suis malheureuse ! J’aurais pu profiter, boire la vie, m’en pénétrer..., et à présent... C’est la fin..., le néant... »

Cela devenait insupportable... Je perdis connaissance...

XXV

En revenant à moi, j’étais allongé sur le dos, dans l’herbe, et tout mon cops ressentait une douleur sourde, qui semblait due à un choc violent... L’aube pointait et

je voyais nettement tous les objets qui m'environnaient. Près de moi, une route plantée de cytises longeait un bosquet de bouleaux. Je crus reconnaître l'endroit, m'efforçai de me rappeler ce qui m'était arrivé – et un frisson me parcourut tout entier à l'évocation de la dernière vision d'enfer...

« Mais de quoi Ellys a-t-elle eu peur ? » me demandai-je... « Se peut-il qu'elle soit soumise à ce pouvoir ? N'est-elle pas immortelle ? Faut-il qu'elle obéisse aux lois de la fragilité et du périssable ? Comment cela se peut-il ? »

Tout contre moi, j'entendis un gémissement. Je tournai la tête. Une jeune femme gisait à deux pas de moi, en robe blanche, les cheveux dénoués, une épaule mise à nu. Une de ses mains reposait sur son front, l'autre sur la poitrine. Ses paupières étaient baissées, et une légère écume écarlate rougissait les commissures de ses lèvres... Ellys ? Mais non, Ellys était un fantôme, et j'avais devant moi une femme en chair et en os. Je me traînai jusqu'à elle et me penchai sur son corps...

« Ellys ! Est-ce toi ? » m'écriai-je...

Un frisson parcourut ses paupières, qui se soulevèrent ; ses yeux noirs et perçants fixèrent les miens et, tout à coup, ses lèvres se collèrent goulûment aux miennes... Elles étaient chaudes, moites, et avaient une âcre saveur de sang... Ses bras m'enlacèrent, câlins,

sa poitrine brûlante et pleine se pressa contre la mienne...

« Adieu ! Adieu pour toujours ! » fit une voix, en mourant...

Tout s’évanouit...

Je me relevai, titubant sur mes jambes comme un homme ivre, portai les mains à mon visage, à plusieurs reprises, regardai attentivement autour de moi... Je me trouvais à quelque deux verstes de ma maison, sur la grand-route de ...oy.

Le soleil s’était déjà levé quand je rentrai chez moi.

*

Pendant toutes les nuits suivantes, j’attendis le fantôme – non sans frayeur, je dois le confesser. Il ne revint pas.

Un soir, au crépuscule, il m’arriva même de me rendre sous le vieux chêne, mais il ne se produisit rien d’anormal. Au demeurant, je ne regrettais pas la rupture subite de nos singulières relations. À mesure que je réfléchissais à cette histoire incompréhensible, voire absurde, j’en vins à acquérir la conviction que la science était impuissante à me fournir une explication

plausible, pas plus que les légendes, ni les contes de fées.

Qui était-elle, cette Ellys ? Un fantôme ? Une émanation du Malin ? Une sylphide ? Un vampire ?... Par moments, il me semblait qu'elle était une femme que j'avais connue autrefois, et je faisais des efforts surhumains pour me rappeler où je l'avais vue... Quelquefois il me semblait que j'allais y réussir... Mais non, tout s'évanouissait de nouveau, comme un songe...

Finalement, je reconnus que je me cassais la tête inutilement, comme cela arrive presque toujours. Je n'osai demander conseil à personne, de peur de passer pour un fou. Puis je renonçai – d'autant plus que j'avais d'autres soucis.

Ensuite, ce fut l'abolition du servage, le partage des terres, etc. En outre, ma santé s'était fortement ébranlée : je souffrais de la poitrine, ne dormais plus, toussais sans arrêt. Tout mon corps se dessécha et mon teint devint d'ivoire, comme celui d'un cadavre...

Le médecin prétend que je manque de sang, invoque un nom grec : « anémie », et prétend m'envoyer à Gastein... Or, mon chargé d'affaires me jure tous ses grands dieux que sans moi il ne pourra jamais « s'en tirer avec les paysans »...

Allez donc essayer de réfléchir dans ces conditions-

là !

Mais que veulent dire ces sons purs et perçants – des sons d’harmonium – que j’entends toutes les fois que l’on parle d’une mort en ma présence ? Ils deviennent de plus en plus forts et stridents... Et pourquoi l’idée de notre petitesse me fait-elle frémir si douloureusement ?

1863.

Assez !

Extrait du journal d'un peintre défunt

traduction de D. Victorov

I

....

II

....

III

« Assez ! » me disais-je à moi-même, en gravissant péniblement le flanc d'une montagne escarpée qui s'élevait depuis les rives d'un fleuve paisible. « Assez ! » me répétai-je, en humant l'haleine résineuse d'un bosquet de sapins, particulièrement odorante dans la fraîcheur du crépuscule... « Assez ! » me dis-je de nouveau en m'asseyant sur un tertre moussu qui surplombait le fleuve, les yeux fixés sur les vagues sombres et paresseuses que dominaient les tiges vert clair des joncs... Assez, assez remué, assez erré : il est temps de rentrer en soi-même, de se prendre la tête à deux mains, et d'ordonner à son cœur de ne plus battre.

Suffit de se laisser griser par la caresse des sensations troubles et captivantes, de poursuivre chaque

forme nouvelle du Beau, d’essayer de saisir le frisson par ses ailes puissantes et ténues... J’ai tout goûté..., vécu toutes les sensations... Je suis las...

Que me fait, à moi, le soleil levant, qui, à chaque instant, conquiert de nouveaux espaces du ciel et s’embrase comme une passion triomphante ? Que me fait le rossignol, qui se cache dans un buisson tout couvert de rosée, à deux pas de moi, dans le silence, dans la paix et dans l’éclat du soir, et me révèle sa présence par un chant magique ? On pourrait croire, à l’entendre, qu’il n’y a encore jamais eu de rossignol et qu’il est le premier qui chante le premier chant du premier amour... Toutes ces choses ont existé, pourtant, et se sont répétées des milliers de fois... Quand je songe qu’il en sera de même jusqu’à la fin des siècles, qu’il y a une règle immuable, une loi, eh bien, le dépit me gagne. Mais oui, le dépit !

IV

Ah ! j’ai bien vieilli ! Autrefois, rien de tel ne me serait venu à l’esprit... Je dis : autrefois, entendez aux jours heureux où je m’embrasais comme le soleil et chantais comme le rossignol.

Allons, il faut l’avouer : tout est devenu bien terne

autour de moi et la vie n’a plus de couleur. Et d’ailleurs, la lumière qui éclaire tout et lui donne force et signification, la lumière qui rayonne du cœur de l’homme, cette lumière-là s’est éteinte en moi-même... Pas encore tout à fait, à vrai dire : elle est en veilleuse, elle sommeille à peine, sans éclat, sans chaleur.

Une fois, à Moscou, je me suis approché de la fenêtre grillagée d’une petite église vétuste et me suis appuyé contre elle. Il faisait nuit sous les voûtes basses ; une veilleuse oubliée clignotait faiblement de sa petite lumière rougeâtre devant une vieille icône. À peine distinguait-on les lèvres du saint visage, des lèvres sévères, douloureuses : une morne obscurité régnait tout autour, prête à étouffer sous sa pénombre le faible rayonnement de l’inutile lumière... À présent, mon cœur est comme cette lumière, comme ces ténèbres...

V

J’écris cela pour toi, mon unique, mon inoubliable amie, pour toi que j’ai quittée et que j’aimerai jusqu’à la fin de mes jours... Tu sais, hélas ! ce qui nous a séparés... N’en parlons pas aujourd’hui, veux-tu ?... Je t’ai quittée, mais ici, exilé dans ce désert, si loin de tout,

je suis plein de toi, toujours sous ton charme, et je sens comme autrefois la douce pesanteur de ta main qui se pose sur ma tête penchée !

Pour la dernière fois, je me soulève hors du tombeau muet où je suis étendu et jette un regard attendri sur tout mon passé, tout notre passé... Plus d'espoir, point de retour, point d'amertume non plus. Point de regrets, et le souvenir, telle une divinité morte, monte, plus radieux que l'azur du ciel, plus pur que la première neige des sommets...

Mes souvenirs ne se bousculent pas en désordre, mais passent lentement, les uns après les autres, comme les silhouettes drapées des jeunes Athéniennes que nous avons tant admirées – t'en souvient-il ? – sur les bas-reliefs du Vatican.

VI

Je t'ai parlé de la lumière qui rayonne autour du cœur humain et éclaire tout. Et j'aimerais te rappeler le temps béni où cette lumière brûlait dans mon cœur. Écoute... et je te croirai assise devant moi, et que tu me regardes de tes tendres yeux, si attentifs qu'ils semblent presque farouches. Ô regard inoubliable ! Sur qui, sur quoi te poses-tu à présent ? Qui donc te reçoit dans son

âme, toi qui sembles sortir de profondeurs ignorées, pareil à ces sources, mystérieuses comme toi, à la fois noires et claires, qui prennent naissance au fond de gorges étroites, sous la voûte des rocs... Écoute, bien-aimée...

VII

Cela se passait à la fin de mars, quelques jours avant l'Annonciation, peu après notre première rencontre. Sans soupçonner encore ce que tu allais être pour moi, je te portais déjà dans mon cœur, en secret... Il se trouva que je dus traverser l'un des plus grands fleuves de Russie. La glace ne remuait pas encore, mais était comme gonflée et noircie ; il dégelait depuis trois jours. La neige fondait partout, uniformément et sans bruit ; l'eau suintait de toutes parts ; un vent silencieux errait dans le ciel moite. La même lumière laiteuse éclairait la terre et le ciel ; point de brouillard et point de clarté : pas un contour ne se détachait sur la blancheur égale du fond ; tous les objets semblaient proches, mais confus. J'avais laissé ma voiture loin en arrière et marchais à pas rapides sur la glace, sans rien entendre, hors le bruit sourd de mes pas ; j'avançais, pénétré par les premières caresses, les effluves précoces du printemps... Un tourment joyeux et inexplicable soulevait tout mon être,

se développait, grandissait à chaque pas, à chaque mouvement... Il m'entraînait, me pressait, et son élan était si puissant qu'en fin de compte je m'arrêtai, surpris, et jetai un regard curieux autour de moi, comme pour chercher un mobile extérieur à mon exaltation... Tout était silence, blancheur, engourdissement... Levant les yeux au ciel, j'aperçus une troupe d'oiseaux de passage... « Printemps ! Salut à toi ! m'écriai-je tout haut... Salut, vie, amour, bonheur ! » Et, au même instant, ton image s'illumina avec la violence et la grâce d'un cactus qui s'épanouit... Ton image surgit et resta là, belle et d'une netteté captivante... Alors, j'ai compris que je t'aimais... Rien que toi... Plein de toi...

VIII

Je pense à toi..., bien d'autres souvenirs, d'autres tableaux surgissent devant moi, et partout c'est toi, sur tous les chemins de ma vie, c'est toi que je rencontre. Parfois, je vois un vieux jardin russe couché sur la pente d'une colline, éclairé des derniers rayons du soleil couchant de l'été. Derrière les peupliers argentés paraît le toit de bois d'une gentilhommière avec raccroche-cœur fluet de la fumée vermeille qui monte d'une blanche cheminée. La porte de la palissade est entrebâillée, comme poussée par une main hésitante, et

moi je reste là, j'attends, je regarde cette palissade, le sable de l'allée dans le jardin ; j'admire, je m'attendris, toutes mes sensations me paraissent extraordinaires, neuves, tout semble baigné d'une sorte de mystère tendre et lumineux ; je crois déjà entendre le bruissement d'un pas rapide ; je reste là, tendu, léger comme un oiseau qui vient de replier ses ailes, mais qui est prêt à s'élancer de nouveau ; mon cœur brûle, mon cœur frissonne de crainte et de joie devant le bonheur tout proche, devant le bonheur qui vole vers moi.

IX

Parfois aussi, je vois une vieille cathédrale, dans un pays lointain et beau. Des fidèles alignés se pressent à genoux. Les voûtes, hautes et nues, et les colonnes immenses qui montent en s'évasant soufflent un froid austère, propice à la prière, répandent une impression de pompe et de tristesse. Tu es là, à côté de moi, silencieuse, passive, comme si tu m'étais étrangère ; chaque pli de ta tunique reste immobile, sculpté ; les reflets bigarrés des vitraux multicolores reposent immobiles devant tes pieds sur les dalles usées. Et voilà que, secouant avec force l'air obscurci par l'encens, et nous secouant nous-mêmes, telle une lourde vague, roule le chant de l'orgue. Tu pâlis, tu te redresses ; ton

regard m’effleure, glisse sur moi pour s’élever plus haut, vers le ciel, et seule, me semble-t-il, l’âme immortelle peut regarder ainsi et avec de tels yeux...

X

Parfois encore, je vois un autre tableau. Ce n’est plus un temple ancien qui nous écrase de son austère magnificence, ce sont les murs bas d’une petite chambre confortable où nous sommes isolés du monde entier. Que dis-je ! nous sommes seuls, seuls dans l’univers : plus rien de vivant hors nous deux ; derrière ces murs bienveillants, ce sont les ténèbres de la mort, le néant. Ce n’est pas le vent qui hurle, ni les torrents de pluie qui frappent à la fenêtre : c’est le Chaos qui se plaint et gémit ; ce sont ses yeux aveugles qui versent des larmes. Mais chez nous tout est calme, lumineux, chaud, accueillant : quelque chose d’amusant, de naïf comme un enfant, voltige autour de nous, tel un papillon, n’est-ce pas là ton impression ? Nous sommes l’un contre l’autre, nos têtes se touchent, nous lisons tous deux un bon livre : je sens une petite veine battre sur tes tempes, je t’entends vivre, tu m’entends vivre, ton sourire naît sur ma bouche avant de naître sur la tienne, tu réponds sans paroles à ma question silencieuse, tes pensées sont les miennes comme les

deux ailes d’un même oiseau noyé dans l’azur du ciel... Les dernières cloisons sont abolies et notre amour est si calme, si profond, que rien ne nous sépare, que nous n’éprouvons même pas le besoin d’échanger une parole, un regard... Nous ne désirons que respirer ensemble, vivre ensemble, être ensemble..., sans même nous rendre compte que nous sommes ensemble...

XI

Ou bien j’imagine cette claire matinée de septembre où nous nous sommes promenés au jardin désert, mais encore fleuri, d’un château délaissé, sur les bords d’un grand fleuve étranger, à la lumière tendre d’un ciel sans nuages.

Comment exprimer tout ce que je sentais alors ?... Ce fleuve qui coulait comme un infini, cette solitude, ce calme, cette joie, cette sorte de tristesse enivrante, cette atmosphère de bonheur, cette ville inconnue et uniforme, les cris des corbeaux d’automne dans les arbres hauts, ces tendres paroles et ces tendres sourires, ces regards échangés, longs, doux et pénétrants, cette beauté en nous, autour de nous, de toutes parts, tout cela est plus grand que la parole humaine... Et ce banc où nous nous sommes assis en silence, la tête penchée

par l’émotion, je me souviendrai de lui jusqu’à l’heure dernière. Autour de nous, tout était plein d’enchantement : les rares passants, avec leur bref salut et leur visage amène, les grandes barques qui glissaient doucement au fil de l’eau (il y avait un cheval dans l’une d’elles – t’en souvient-il ? – et il regardait, songeur, l’eau qui miroitait sous ses naseaux), le babillage puéril des petites vagues courtes, les chiens qui aboyaient au loin, et jusqu’à l’adjudant obèse et vociférant qui s’en prenait à des conscrits aux joues roses ; les malheureux garçons faisaient l’exercice tout à côté de nous, les coudes écartés et les jambes tendues, comme des échassiers. Nous sentions tous les deux qu’il n’y avait rien eu et qu’il n’y aurait jamais rien de plus sublime que ces instants... Mais foin de comparaisons ! Assez ! Assez !... Hélas ! oui, assez !...

XII

C’est la dernière fois que je me laisse aller à ces souvenirs. Je vais leur dire adieu, et pour toujours. C’est ainsi que l’avare admire pour la dernière fois sa fortune, son or, son trésor chéri, puis le recouvre de terre grise et humide. C’est ainsi que la mèche d’une veilleuse, prête à s’éteindre, luit soudain d’un éclat plus vif et retombe en cendre froide. De son trou, pour la dernière fois, la

petite bête contemple le velours de l'herbe, le joli soleil, le tendre azur des eaux, puis rentre tout au fond, se roule en pelote et s'endort. Reverra-t-elle au moins en rêve le soleil, et l'herbe, et le tendre azur des eaux ?...

....

XIII

Qui que nous soyons, le destin nous dirige avec une sévérité impassible. Au début, nous ne sentons pas sa poigne, absorbés que nous sommes par toutes sortes d'accidents, de sottises, par nous-mêmes enfin... Tant que l'on peut se créer des illusions, tant qu'on n'a pas honte de mentir, on peut vivre, on ose espérer. L'incomplète vérité (la question ne se pose même pas à l'égard de l'absolu), la parcelle de vérité qui nous est accessible nous clôt les lèvres incontinent, nous enchaîne les bras et nous réduit au néant. Alors, pour ne point tomber en cendres et sombrer dans l'inconscient – dans le mépris de soi-même –, l'homme n'a plus qu'un parti à prendre : se détourner de tout avec sérénité et dire : « Assez ! » Croiser ses faibles bras sur sa poitrine stérile et conserver l'ultime dignité qui lui demeure encore : la conscience de son néant. Pascal y fait allusion en qualifiant l'homme de « roseau pensant » et

en déclarant que quand l’univers l’écraserait, l’homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu’il sait qu’il meurt, et l’avantage que l’univers a sur lui. L’univers n’en sait rien. Fragile dignité ! Piètre consolation ! Quel que tu sois, mon malheureux compagnon d’infortune, tu auras beau te pénétrer de Pascal et le croire, jamais tu ne sauras réfuter les paroles terribles du poète : « La vie n’est qu’un fantôme errant ; l’homme n’est qu’un misérable comédien qui se pavane et s’agite durant son heure sur la scène et que l’on n’entend plus ensuite ; la vie n’est qu’une histoire racontée par un sot, plein de bruit et de fureur, mais ne signifiant rien. » Je viens de citer Macbeth ; j’évoque ses sorcières, ses spectres, ses visions... Hélas ! ce n’est point tout cela qui m’effraie, ni les fantasmagories d’Hoffmann, quelque aspect qu’elles puissent prendre... Ce qui me fait peur, c’est que précisément il n’y ait rien d’effarant, que l’essence de la vie soit mesquine, dépourvue de tout intérêt, plate comme une chaussée. Quiconque s’est imbu de *cette* idée-là, quiconque a bu de cette absinthe ne pourra plus jamais savourer le miel le plus doux, ni le bonheur le plus parfait ; le bonheur de l’amour, de l’union absolue, du don de soi le plus complet n’aura plus d’attrait pour lui. La petitesse de l’homme, sa vie éphémère anéantissent en lui toute dignité.

Il a aimé, s’est embrasé, a balbutié quelques pauvres

paroles sur le bonheur qui ne finit jamais, sur les joies immortelles, et voilà déjà qu'il n'y a plus trace du ver qui a rongé sa langue desséchée ! C'est ainsi qu'au tard de l'automne, quand l'herbe couverte de givre paraît inanimée aux abords de la forêt dénudée, il suffit que le soleil perce un instant le brouillard et regarde fixement la terre refroidie pour que, de toutes parts, les moucherons volètent aussitôt. Ils jouent dans le rayon de soleil, s'agitent, s'élancent, redescendent et voltigent les uns au-dessus des autres... Le soleil se cache, et les moucherons tombent comme une pluie fine : c'est la fin de leur vie fugace !

XIV

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il donc point de notions sublimes, de grands mots consolateurs : « Démocratie, Droit, Liberté, Humanité, Art ? » Ils existent, certes, et beaucoup d'hommes ne vivent que par eux et pour eux. Je crois tout de même que si Shakespeare revenait, il ne renierait pas son *Hamlet*, ni son *Roi Lear*... Son esprit perspicace ne découvrirait aucun changement dans les mœurs des hommes : le même tableau bariolé, avec une toile de fond peu complexe, se déroulerait devant ses yeux avec une monotonie inquiétante. La même légèreté, la même cruauté, la même soif de sang, d'or et

de boue, les mêmes plaisirs mesquins, les mêmes souffrances stupides endurées au nom de... eh bien ! au nom de ces fadaises qu'Aristophane raillait il y a de cela deux mille ans. Des subterfuges grossiers attirent cette hydre à mille têtes qu'est la foule avec la même facilité qu'autrefois ; les manœuvres des gouvernements n'ont pas changé, pas plus que les habitudes d'esclavage et le naturel dans le mensonge... Bref, c'est toujours le même écureuil qui saute dans une roue que l'on ne s'est seulement pas donné la peine de repeindre.

De nouveau, Shakespeare ferait dire au roi Lear ces dures paroles : « Il n'y a point de coupables », ce qui signifie qu'il n'y a point de justes non plus ! Il déclarerait : « Assez ! » comme moi, et se détournerait des hommes. Si, une petite retouche peut-être : à la place de Richard, tyran tragique et taciturne, le génie satirique du poète éprouverait peut-être l'envie de peindre un autre despote, considérablement modernisé. De notre temps, le despote est capable de prendre au sérieux sa propre vertu, de dormir tranquille la nuit et de se plaindre d'un repas trop copieux, tandis que ses victimes, à moitié écrasées, essaient de se consoler en se l'imaginant sous les traits de Richard III poursuivi par les fantômes de ceux qu'il a fait périr...

Mais à quoi bon tout cela ?

À quoi bon vouloir prouver aux moucherons – en choisissant ses termes et en polissant son style – qu'ils ne sont que des insectes ?

XV

Mais l'art, me direz-vous... La beauté... Bien sûr, ces mots ont plus de force que tous ceux que je viens de citer, et il y a peut-être plus de réalité dans la *Vénus* de Milo que dans le droit romain ou les principes de 1789. On pourra m'objecter – et on l'a fait déjà tant de fois ! – que la beauté même est une convention, puisque le Chinois ne la conçoit pas de la même manière qu'un Européen. Ce n'est point la relativité de l'art qui m'inquiète, mais sa fragilité, sa corruptibilité, son néant. De nos jours, l'art est peut-être plus grand que la nature, car la nature n'a point de symphonie de Beethoven, de tableau de Ruysdaël, de poème de Goethe, et, seuls, des pédants têtus et bavards de mauvaise foi peuvent prétendre encore que l'art imite la nature... Toutefois, à la longue, la nature prend sa revanche ; elle peut ne pas se presser, car elle aura sa part. Inconsciente et soumise à des lois implacables, elle ignore l'art, tout comme le bien ou la liberté ; éternellement mouvante, elle ne souffre rien de permanent, d'immortel... L'homme est le fils de la

nature, mais son art est hostile à sa grand-mère, précisément parce qu'il s'efforce d'être permanent et immortel...

L'homme est le fils de la nature, mais la nature est mère de tout ce qui existe et n'a point de préférence : tout ce qui germe dans son sein n'existe que par rapport à un autre, à qui il doit céder sa place au bout d'un certain temps ! Peu importe à la nature ce qu'elle crée et détruit, pourvu que la vie continue et que la mort ne perde pas ses droits... Indifférente à tout ce qui se passe, elle étend la même patine sur les contours divins du Zeus de Phidias et le simple galet, tout comme elle permet aux mites de dévorer les strophes précieuses de Sophocle.

Il est vrai que l'homme la seconde dans son œuvre de destruction. Mais n'est-ce point encore la même force aveugle de la nature qui brandit le gourdin insensé du barbare contre la face radieuse d'Apollon, qui lui inspire ses cris sauvages quand il mutile un tableau du divin Apelle ? Comment pourrions-nous donc, faibles humains que nous sommes, maîtriser cette force naturellement muette, sourde et aveugle, cette force qui ne se donne même pas la peine de célébrer ses triomphes et va simplement de l'avant, dévorant tout sur son passage ? Comment saurions-nous résister à l'assaut éternel de ces vagues pesantes, grossières et

jamais lasses ? Comment croire, enfin, à l’importance et à la dignité de ces images fragiles que nous modelons au bord du précipice dans une matière essentiellement corruptible ?

XVI

Ainsi va le monde... Mais Schiller a dit : « Seul l’éphémère est beau », et la nature elle-même, dans ses métamorphoses successives, n’est pas étrangère à la beauté. N’est-ce pas elle qui décore avec tant de minutie les plus fugaces de ses créatures ? Ne donne-t-elle pas aux pétales des fleurs et à l’aile du papillon leurs couleurs éclatantes, leurs contours graciles ? La beauté n’a pas besoin d’exister immuablement pour être éternelle – un instant lui suffit.

Fort bien. Il se peut que tout cela soit exact, mais dès que l’homme est exclu, dès qu’il n’y a plus de personnalité il n’y a point de liberté : l’aile flétrie du papillon renaît au bout de mille ans, mais c’est toujours la même aile, et détachée du même papillon. C’est une répétition implacable et régulière, impersonnelle et absolue... L’homme ne se reproduit pas comme le papillon, et l’œuvre de ses mains, son art, sa libre création, disparaît une fois pour toutes quand on la

détruit...

« Créer est le propre de l'homme... » Mais n'est-il pas étrange et effrayant de dire « nous créons »... pour une heure ; comme ce calife qui, dit-on, régna soixante minutes ?

C'est cela notre privilège et notre malédiction : chacun de ces créateurs, pris à part, est précisément lui-même et pas un autre : il est ce « je » que l'on dirait conçu avec préméditation, selon un plan prévu d'avance ; chacun se doute plus ou moins de son importance, se sent apparenté à quelque chose de grand et d'éternel, mais n'existe qu'un instant et pour un instant[1]. Enlisé que tu es dans la vase, essaie de te dépêtrer et d'atteindre le ciel.

Les plus grands sont précisément ceux qui sont conscients de cette essentielle contradiction ; mais, s'il en est ainsi, permettez-moi de vous demander si les termes de « plus grand » et de « grand » sont bien appropriés...

---

[1] Comment ne pas citer ici les paroles de Méphistophélès :

Er – (Gott) findet sich in einem ewgen Glanze,
Uns hat er in die Finsterniss gebracht.
Und auch taugt einzig Tag und Nacht

XVII

Que dire alors de ceux à qui ces mots ne peuvent s'appliquer, même dans la signification restreinte que leur donne le faible langage des hommes ? – Que dire des travailleurs de second et de troisième ordre, des hommes d'État, des savants, des artistes – des artistes surtout ? Que faire pour les obliger à secouer leur lourde paresse, leur morne indécision ? Pour les attirer de nouveau sur le champ de bataille, quand ils sont obsédés de l'idée que toute activité qui se propose un but plus élevé que le pain quotidien est vaine et fastidieuse ? Quelles couronnes pourraient encore les tenter lorsqu'ils se sont rendu compte de l'insignifiance de tous les lauriers et de toutes les épines ? Comment les forcer à braver de nouveau les lazzi de la « foule glacée » ou le « jugement du sot » : le vieux sot qui ne leur pardonne pas de s'être détournés des idoles d'hier, et le jeune qui voudrait qu'ils fassent comme lui et se jettent à plat ventre devant les idoles d'aujourd'hui ? Pourquoi donc iraient-ils dans ce marché de fantômes, à cette foire où le marchand et l'acquéreur se volent mutuellement, où l'on parle si haut, où il règne un tel bruit, mais où tout est si pauvre et mesquin ? Pourquoi donc, « las jusqu'à la moelle des os », iraient-ils encore

se traîner dans cet univers où les peuples se conduisent comme ces fils de paysans, qui, les jours de fête, se vautrent dans la boue pour récolter une poignée de noix vides ou béent d'admiration devant une image d'Épinal grossièrement barbouillée ; dans cet univers où seul existe ce qui ne devrait pas exister, où chacun, assourdi par ses propres cris, court vers un but qu'il ignore et ne peut comprendre ?

Non... non... Assez !... assez !... assez !...

XVIII

... The rest is silence ....

1864.

Poèmes en prose

« Ô fraîcheur, ô beauté des roses d’autrefois... »

J’ai lu une poésie, il y a longtemps, oh ! bien longtemps. Je l’oubliai très vite..., mais le premier vers m’est resté en mémoire :

Ô fraîcheur, ô beauté des roses d’autrefois...

Aujourd’hui, c’est l’hiver ; le gel a saupoudré de frimas les vitres de ma croisée ; une bougie solitaire brûle dans ma chambre obscure. Je me suis blotti dans un coin de la pièce, et le souvenir scande inlassablement :

Ô fraîcheur, ô beauté des roses d’autrefois...

Je me vois assis à la croisée basse d’une maison de banlieue russe. Le soir d’été s’évanouit doucement, se fond avec la nuit, dans une odeur de réséda et de tilleul. Une jeune fille se tient sur le rebord de la fenêtre, appuyée sur son bras tendu en avant. Sa tête est penchée sur son épaule, elle interroge le ciel, en silence, comme si elle guettait l’apparition de la première étoile. Que de simplicité et d’inspiration profonde dans son

regard rêveur ! Que de douceur et d’innocence sur ses lèvres entrouvertes pour une question inexprimée ! Son sein à peine éclos et vierge d’émotion se soulève si tendrement, et son jeune profil est si pur et touchant. Je n’ose point lui adresser la parole, mais elle m’est si chère... Dieu, que mon cœur bat vite !

Ô fraîcheur, ô beauté des roses d’autrefois...

Il fait toujours plus sombre... La bougie crépite, des ombres fugaces hésitent sur le plafond bas, le gel grince et s’irrite derrière le mur. Je crois percevoir un ronchonnement sénile et monotone :

Ô fraîcheur, ô beauté des roses d’autrefois...

Voilà que d’autres visions paraissent et s’évanouissent... La joyeuse rumeur d’une vie de famille, au village. Deux petites têtes blondes, appuyées l’une contre l’autre, me regardent, espiègles, avec leurs yeux clairs ; un rire, vivement maîtrisé, secoue leurs joues roses ; leurs mains sont liées dans une caresse ; leurs voix jeunes et bonnes se couvrent et se répondent. Un peu plus loin, dans la pénombre hospitalière de la pièce, d’autres mains, jeunes aussi, entremêlent leurs doigts sur les touches d’un piano vieillot. Et la valse de Lanner n’arrive pas à dominer le murmure patriarcal de la bouilloire...

Ô fraîcheur, ô beauté des roses d’autrefois...

La bougie vacille et s’éteint... Qui est-ce qui tousse là-bas d’une voix sourde et rauque ? Recroquevillé sur lui-même, mon vieux chien se blottit et frissonne à mes pieds – mon seul compagnon... J’ai froid... Je gèle..., et ils sont tous morts... tous...

Ô fraîcheur, ô beauté des roses d’autrefois...

Septembre 1879.

Arrête !

Arrête-toi ! Je veux te conserver à tout jamais telle que tu m’apparais à l’heure présente !

Le dernier son de l’inspiration s’est tu sur tes lèvres entrouvertes. Tes yeux ne brillent plus, ne lancent plus d’éclairs. Ils se ternissent, alourdis de bonheur, conscients d’avoir exprimé la beauté, cette beauté que poursuivent tes bras tendus, triomphants et las !

Quelle est cette lumière – plus pure que l’éclat du soleil – qui se répand sur tout ton corps et sur les moindres plis de tes draperies ?

Quel est ce Dieu de qui le souffle amoureux rejette en arrière ton opulente chevelure ?

Son baiser brûle sur ton front, pur et blanc comme le marbre !

L'énigme est dévoilée !... Mystère de la poésie, de la vie, de l'amour !... C'est cela l'immortalité !... Il n'y en a point, il n'en faut point d'autre !... Tu es immortelle en cet instant.

Mais il passe, et tu redeviens une pincée de cendre, une femme, une enfant... Que t'importe ! – Tout à l'heure, tu étais plus grande que tout ce qui passe. – Et *ton* heure ne finira jamais.

Arrête-toi ! Et permets-moi de communier à ton immortalité, laisse choir dans mon âme un reflet de ta vie éternelle !

Novembre 1879.

Nymphes

Je me tenais immobile, face à une chaîne de montagnes splendides, disposées en demi-cercle ; une forêt jeune et verte les couvrait de haut en bas.

Au-dessus de ma tête, le ciel bleu du midi ; les rayons du soleil se jouaient au zénith ; en bas, les ruisselets s’interpellaient allègrement, à moitié cachés sous l’herbe.

Et je me souvins de la légende d’un vaisseau grec qui voguait sur la mer Égée, au premier siècle après la Nativité.

Il était midi... Un temps calme. Et soudain, une voix proféra nettement juste au-dessus de la tête du pilote : – Quand tu passeras devant les îles, tu t’écrieras, bien haut : « Il est mort, le grand Pan ! »

Le pilote fut surpris..., et effrayé, mais lorsque le navire vogua au large des îles, il obéit et s’exclama :

« Il est mort, le grand Pan ! »

Et aussitôt, des gémissements, des cris, de longues plaintes s’élevèrent du rivage, pourtant inhabité :

« Il est mort ! Il est mort, le grand Pan ! »

Je me souviens de cette légende..., et une idée singulière me traversa l’esprit : « Si je lançais l’appel ? »

Mais il régnait autour de moi une telle allégresse qu’il était interdit d’invoquer la mort, aussi criai-je de toute la force de mes poumons :

« Le grand Pan est ressuscité ! »

Aussitôt – ô prodige ! – des rires juvéniles, des éclats de voix joyeux, toute une rumeur vibrante houla dans l’amphithéâtre des montagnes couronnées de verdure :

« Il est ressuscité ! Pan est ressuscité ! »

La nature entière parut s’animer, s’esclaffer, plus haut que le soleil, plus allègrement que les ruisseaux qui s’interpellaient sous l’herbe... Le bruit d’une course légère... La blancheur marmoréenne des tuniques secouées par la brise, le vif incarnat des corps dénudés, scintillant à travers la verdure... Des nymphes, des dryades et des bacchantes dévalaient les flancs des montagnes...

Elles apparurent, d’un seul coup, à toutes les lisières. Leurs cheveux flottaient sur leurs têtes divines ; leurs bras harmonieux levaient des couronnes de fleurs et des timbales, et le rire, le rire chatoyant de l’Olympe courait et roulait derrière elles...

Une déesse les précède. Elle est plus haute et plus belle que ses compagnes ; elle porte un carquois derrière l’épaule, un arc dans ses deux mains, un croissant d’argent sur les cheveux.

Diane, est-ce toi ?

Tout soudain, la déesse s’arrête, et les nymphes l’imitent. Les rires se taisent. Une pâleur mortelle

envahit les joues de la divinité ; ses jambes se pétrifient ; une terreur sans nom entrouvre ses lèvres et élargit ses yeux, dirigés dans le lointain... Qu’a-t-elle vu ? Que regarde-t-elle ?

Je me retournai et prolongeai la ligne de son regard...

Tout au bord du ciel, au-delà de la lisière basse des terres, une croix d’or rougeoyait sur le clocher blanc d’une église chrétienne... Et la déesse l’avait aperçue.

J’entendis, derrière mon dos, un soupir inégal et prolongé, comme la vibration d’une corde qui se rompt... Quand je me retournai, il n’y avait plus trace de nymphes... Les arbres étaient aussi verts qu’avant et, seulement par endroits, des volutes blanches s’évanouissaient, à peine visibles à travers le réseau étroit des branches. Étaient-ce les tuniques des nymphes ou la buée qui s’élevait du fond de la vallée ?... Je l’ignore.

Mais j’ai tant regretté les déesses disparues !

Décembre 1878.

Mon chien

Nous sommes deux dans cette chambre : mon chien et moi... Dehors, la tempête hurle et sanglote.

La bête me fait face et me regarde droit dans les yeux.

Et moi je la fixe de même.

Elle a l’air de vouloir me dire quelque chose. Elle est muette. Elle ne parle point et ne se comprend pas elle-même. Mais moi je la comprends.

Je sais que la même émotion nous habite et qu’il n’y a point de différence entre nous. Nous sommes faits de la même matière, et la petite flamme qui palpite en moi vacille également en elle.

La mort va venir et secouer son aile énorme et glacée.

« C’est fini. »

Et plus jamais personne ne saura quelle était la petite flamme qui brûlait en nous.

Ce ne sont pas un homme et une bête qui s’entre-regardent.

Mais deux paires d’yeux tout pareils qui

s’interrogent.

Et dans chacune d’elles la même vie se blottit frileusement contre l’autre.

Février 1878.

Demain ! demain !

Oh ! comme chaque jour qui passe est vide, morne et fastidieux ! Comme il laisse peu de traces ! Et que la course des heures est stupide !

Pourtant, l’homme est avide de vivre ; il y tient ; il a foi en lui-même, dans son existence, dans son avenir... Ô, combien d’espoirs il fonde sur demain !

Mais pourquoi s’imagine-t-il donc que le jour qui s’annonce ne ressemblera point à celui qu’il vient de vivre ?

Il n’y songe même pas. D’ailleurs, il n’aime pas réfléchir – et il fait bien.

« Demain, demain ! » se console-t-il jusqu’à ce que ce demain le jette dans la tombe.

Et, une fois qu’on y est, l’on ne réfléchit plus – qu’on le veuille ou non.

Mai 1879

La langue russe

À l’heure du doute, lorsque, sombre, j’interroge le destin de ma patrie, tu es ma seule consolation, mon unique soutien, ô langue russe, grande, forte, libre et franche ! Sans toi, comment ne pas désespérer de ce qui se passe chez nous ? Mais il n’est pas possible de croire qu’une telle langue n’ait pas été donnée à un grand peuple !

Juin 1882.

La vie et l'œuvre de Tourgueniev

27 mai 1838. À bord du *Nicolas Ier* qui assure la liaison entre Saint-Pétersbourg et Lubeck, tout est calme. L'élégante compagnie des passagers se presse autour des tables de jeu. Dans le salon enfumé du paquebot où les roubles circulent, seuls quelques groupes de femmes et de jeunes gens bavardent. Soudain, la porte s'ouvre violemment, un homme affolé paraît : « Au feu ! » Tout le monde se bouscule, chacun ramasse son or en grande hâte. L'heure de la panique générale a sonné. Au milieu des hommes et des femmes qui s'enfuient, tandis que les flammes et la fumée commencent à gagner le salon, un jeune colosse livide et tremblant s'accroche aux basques de ceux qui passent à sa portée, crie et supplie : « Sauvez-moi, sauvez-moi, je suis le fils unique de ma mère ! » Ce garçon de dix-neuf ans, à la stature imposante, aux gémissements apeurés, c'est le jeune Tourgueniev.

À quelque temps de là, sa mère lui écrit : « Ce gros Tourgueniev qui se lamentait, qui devait mourir si jeune, me raconte la comtesse Tolstoï... Que vous soyez un « gros monsieur », ce n'est pas votre faute, mais que vous soyez un couard et que vous passiez, sinon pour déshonoré, au moins pour ridicule, vous n'en devez pas douter. »

Cette peinture peu flatteuse de Tourgueniev, véridique au moins quant à la faiblesse qu'elle décrit, démesurément exagérée par ses détracteurs, ne doit pourtant pas faire illusion. Faible, certes il l'est ; il en convient lui-même tout au long de sa vie. Les esprits forts peuvent y voir une tare, les lecteurs attentifs y découvriront le secret d'une sensibilité exacerbée qui lui permit de rivaliser, à d'autres titres, avec les grands noms de son époque : Gogol, Dostoïevski, Tolstoï.

Ce caractère peu combatif, voire lâche, dont le prince Dolgoroukov fera plus tard état dans ses mémoires, Tourgueniev le doit au premier chef à son hérédité, mais aussi à l'atmosphère particulièrement démoralisante de son enfance. De ses ancêtres maternels, on ignore à peu près tout jusqu'au début du XVIIIe siècle, et le seul fait qui les caractérise de façon précise semble être l'accumulation d'une immense fortune au prix des méthodes les plus sordides. En regard de la tradition de scandales qui les entoure, l'histoire de sa famille paternelle apparaît plus terne. Tatars venus d'Asie, ils entrèrent au service de la Russie en 1400 et ne quittèrent plus le territoire que pour guerroyer.

La virago qu'eut pour mère Tourgueniev vécut elle-même une enfance tourmentée et violente dont les péripéties expliquent son personnage irascible – qui

plus tard, contribua si fort à annihiler la volonté naturellement défaillante de l'écrivain. Très jeune, Varvara Petrovna Lutovinova eut à subir les excès de son beau-père, gentilhomme campagnard, alcoolique et dépravé. Il tenta d'ailleurs de la violer alors qu'elle avait à peine six ans. La mère de Varvara, battue elle-même, humiliée, marquait une préférence certaine pour les enfants nés de son second mariage et ne tenta jamais de protéger sa fille. Tourgueniev la dépeint sans indulgence à l'un de ses amis allemands : « ... Une vieille femme emportée, immobilisée par la paralysie et qui passait tout son temps dans un fauteuil. Un jour de mauvaise humeur, elle s'attaqua au jeune serf qui l'accompagnait, et, dans un accès de fureur méchante, elle ramassa une bûche qu'elle projeta sur lui avec une telle vigueur qu'il s'écroula inanimé sur le sol. Elle le coinça ensuite entre les bras du fauteuil et s'assit sur lui jusqu'à l'étouffer. » Cet engageant tableau de famille, Tourgueniev allait le voir se répéter tout au long de sa jeunesse. Varvara était laide mais douée d'une volonté féroce. Assurée d'hériter une immense fortune, elle s'enfuit chez son oncle dont la compagnie n'était pourtant guère plus rassurante. À vingt-six ans, elle était toujours aussi laide, mais de plus en plus vindicative. Ses relations avec son oncle étaient épiques. Il jura de la déshériter, n'en eut pas le temps et mourut d'une attaque au cœur. Varvara pouvait

désormais librement exercer sa soif de domination. À la tête d'un nombre impressionnant de propriétés, entretenues par quelques milliers de serfs, elle avait tout loisir de choisir un mari qu'elle pût terroriser. Elle jeta son dévolu sur un jeune officier de cavalerie brillant mais ruiné, fort épris des femmes, de caractère malléable et d'une légèreté surprenante. Trop indolent pour que l'emprise de Varvara pût l'atteindre, il n'en continua pas moins à séduire les servantes du domaine et mourut en 1834, à l'âge de quarante et un ans, échappant ainsi définitivement aux tracasseries de sa femme.

À ce portrait, Tourgueniev devait emprunter quelques-uns des traits les moins glorieux. Aussi bien que les serfs, au même titre que leur père, Ivan et Nikolaï, son frère aîné, eurent à s'accommoder de la tyrannie de l'insupportable Varvara. Elle battait les deux frères chaque jour sans qu'ils eussent le droit d'en connaître la raison. Jusque dans sa vie amoureuse, Ivan Tourgueniev, éternel adolescent à maints égards, demeurera imprégné de sa fatale image. Deux ans après la mort de celle qu'Annenkov, ami et biographe de Tourgueniev, appelle « l'ogresse », il écrit une courte nouvelle *Moumou*, qui cerne remarquablement le personnage de Varvara Petrovna. Elle y est peinte avec une sévérité sans égale dans son rôle de propriétaire tyrannique et cruelle. L'héroïne contraint un serf sourd-

muet à noyer un jeune chien, seul objet que son infirmité lui permette d'aimer, parce qu'effrayé de la méchanceté qu'il perçoit en elle, l'animal refuse ses caresses. Incapable de se faire aimer et haïssant les autres, Varvara est entière en ce trait.

En 1827 – Tourgueniev est alors âgé de neuf ans – la famille quitte le domaine de Spasskoïé qui devient résidence d'été et s'installe à Moscou. Le jeune Ivan Serguéiévitch continue d'y mener l'existence rêveuse que lui ont enseignée les bois de Spasskoïé et les mauvais traitements de sa mère. Il lit intensément et souffre de n'avoir jamais d'interlocuteur à qui communiquer ses sensations. L'isolement forcé dans lequel il vit l'oblige à les accumuler, puis à les décanter en une observation précise et pertinente. Chaque été le ramène à Spasskoïé. Il y découvre l'intensité de la vie paysanne, écoute parler les serfs, les regarde agir, s'interroge sur leur feinte passivité. Il voit vivre la nature et s'enrichit de mille détails que sa mémoire enregistre et qu'elle restituera en si grand bonheur d'expression dans *Les Récits d'un Chasseur,* son premier recueil de nouvelles, publié en 1852. Dans cette œuvre, Tourgueniev invente un nouveau genre. Il y critique le système économique et social de la Russie, basé sur le servage et que personnifie Varvara Petrovna, sans jamais marquer explicitement de sympathie à l'égard des serfs ni formuler de condamnation contre

les maîtres qu'il met pourtant en accusation avec infiniment de subtilité. Il a appris de son maître Pouchkine l'art de l'esquive et sait en user pour conduire une histoire à la morale qui lui convient. À cet égard, il est sans doute l'un des premiers romanciers occidentaux à avoir perfectionné un procédé d'écriture moderne qui insinue dans un récit une critique sociale, objectivement présentée, décrite avec économie dans un style à la fois riche et condensé.

Tandis que Tourgueniev, encore inconscient de son rôle futur, prépare indolemment son entrée à l'Université de Moscou, la féodale Russie, si ferme en ses traditions qu'elle en oublie la marche du temps, renforce son despotisme. En 1832, *l'Européen* est interdit, plusieurs autres périodiques connaissent le même sort. Nicolas Ier censure sans distinction slavophiles et occidentalistes dont la pensée, bien qu'antagoniste, est synonyme pour lui de « liberté », « révolution », « constitution ». « L'époque était calme, notera plus tard Tourgueniev,... le gouvernement avait main sur tout ». Pourtant, dans ce creuset d'alchimiste qu'est la Russie du XIXe siècle, des forces dangereuses fermentent. Apparemment, les digues qui protègent les institutions de l'archaïque empire sont solides. Mais Pouchkine a déjà creusé la brèche par où vont s'infiltrer les tendances nouvelles que Gogol, Tourgueniev, Dostoïevski, Tolstoï, contribuent à imposer. En 1833,

Tourgueniev entre à l'Université de Moscou, puis achève la première partie de ses études à la faculté de Philologie de l'Université de Saint-Pétersbourg en 1837. Cette même année, il est convié par Pletniov, professeur de littérature russe, à participer à une soirée littéraire. Il soumet à cet illustre maître l'un des « premiers fruits de sa muse », *Steno,* drame fantastique en iambes, qu'en sa juvénile incompétence il conçoit comme le *Manfred* de la littérature russe. Le caustique Pletniov dont le jugement est pourtant à redouter déclare qu'« il y a quelque chose ». « Ces mots me donnèrent le courage de lui montrer mes autres poèmes », écrit Tourgueniev. En effet, l'année suivante, Pletniov en choisit deux qu'il publie dans le *Contemporain*, revue littéraire créée par Pouchkine, puis rachetée par Nekrasov qui en fait l'organe progressiste le plus apprécié du temps.

Le salon de Pletniov est « le rendez-vous de l'élite intellectuelle » russe. Tourgueniev y rencontre les écrivains les plus célèbres de son époque. Un jour, tandis qu'il pénètre dans le hall, il se heurte à un petit homme dont le chapeau brandi affirme la conviction : « Oui, oui, nos ministres sont de rusés compères !... » et d'une pirouette égayée lui tourne le dos. C'est Pouchkine, celui qu'il appellera « mon maître, mon idole, mon inimitable modèle », et qui meurt quelques mois plus tard.

L’année suivante, en 1838, il part pour Berlin afin d’y compléter sa formation philosophique. Conscient dès cette époque que la Russie ne peut lui donner qu’une connaissance fragmentaire de la pensée européenne. il « va chercher la source de la vérité à l’étranger ». C’est d’ailleurs le vœu du ministre de l’Éducation qui engage les jeunes gens à aller compléter leur formation dans les universités allemandes. C’est au cours de ce voyage qu’a lieu le funeste incendie du *Nicolas Ier* où son comportement peu héroïque suscite les sarcasmes. Cette anecdote, qu’il démentira formellement plus tard en s’attribuant même le rôle de sauveteur dans *Un Feu en Mer*, enrichira les annales de ses futurs ennemis, lors de la parution de *Pères et Fils.* Il passe plus de deux ans à Berlin et ne revient qu’une fois en Russie au cours de cette période. Ses convictions politiques prennent dès ce moment l’orientation qui va faire de lui un écrivain « engagé ». Ses condisciples Bakounine, le tempétueux fondateur du mouvement anarchiste russe, Granovski, immortalisé par le portrait que Dostoïevski trace de lui dans les *Démons*, Stankevitch, le brillant leader du jeune groupe hégélien de Moscou l’entraînent à leur suite dans la grande passion germanophile et philosophique qui dévore le milieu universitaire.

De l’enthousiasme de ces années, il ne lui restera, à la fin de sa vie, qu’un souvenir un peu amer et la

conviction de la futilité de toute action doctrinale. Imprégné d'occidentalisme, enthousiasmé comme la plupart de ses contemporains de la classe cultivée par Goethe et Schiller qui lui inspirent « une haute idée des devoirs de l'écrivain », il voyage en Italie en compagnie de Stankevitch, y affine son sens esthétique, puis revient en Russie. Varvara Petrovna, fidèle à elle-même, plus acariâtre que jamais, continue d'exercer une persécution systématique à l'égard de ses deux fils. Elle réduit Nikolaï à la misère pour avoir transgressé ses ordres et épousé une « femme de chambre » allemande. Aux timides objections d'Yvan Serguéiévitch, pourtant son fils favori, elle répond en piétinant son portrait. Elle ignore encore la détermination de son fils et la carrière qu'il a choisie.

En 1842, il entre dans l'administration, sous les ordres de Dalh, ethnographe et littérateur de quelque talents dont Belinski, célèbre critique, juge pourtant la plume un peu pâle. À son retour d'Allemagne, Tourgueniev songe vaguement au professorat. Mais aux soirées studieuses que réclame une thèse, il préfère les longues courses dans la campagne et la besace du chasseur. Sa sensibilité y capte tous les visages de la nature : le temps n'est jamais le même, ses descriptions sont concrètes, à chaque phénomène s'adapte un vocabulaire précis, presque scientifique tant est grand son art de faire participer le lecteur à la formation d'un

nuage, tant il sait les harmoniques de la pluie, du soleil ou de la neige. Dans *Une promenade en forêt,* où ses dons d'observateur se mêlent au sens du fantastique, à l'amour inné de la matière vivante, la forêt de pins grandiose et dense submerge d'insolite le visiteur attentif. La vie non humaine des arbres isole et embrasse l'être humain tout à la fois, l'oppresse en même temps qu'elle le calme.

Ces pérégrinations bucoliques dans le domaine de Spasskoïé, si elles l'incitent à la poésie ne lui font pas négliger les saveurs du charnel. Comme son père naguère, il séduit les jeunes paysannes que subjugue cet élégant citadin. Trop sensible au charme paysan, ses enivrantes parties de chasse lui valent, en 1842, la naissance d'une fille, Pélagie. Le Dieu Pan continue de veiller sur son destin. C'est encore dans une de ces courses à la Belle et à la Bête qu'il fait la connaissance de Louis Viardot, directeur de l'Opéra Italien à Paris. Deux jours plus tard, le 1er novembre 1843, l'Opéra Italien banni reprend ses droits à Saint-Pétersbourg. On y applaudit ce soir-là, la cantatrice Pauline Garcia, future Pauline Viardot, sœur de la Malibran, morte quelques années plus tôt.

Dans sa loge, les admirateurs font cercle. Le gigantesque Tourgueniev est là. « Dès l'instant où je la vis, je lui appartins entièrement, comme le chien à son

maître... », écrit-il dans l'une de ses nouvelles où il se caricature lui-même en amoureux imbécile, esclave d'une ballerine stupide. Il joue avec elle l'éternelle comédie de dupes : Pauline Viardot est femme ; en tant que telle, elle reçoit ses hommages à la fois comme un dû et comme un ridicule, lui tourne le dos et l'incite à la suivre. Il le fait, à travers toute l'Europe, écolier timide à qui l'on donne les verges, Juif errant dont le cœur ne trouve jamais refuge. Pauline Viardot n'a de commun que le sexe avec l'idéale jeune fille russe, avec la Liza d'*Une Nichée de Gentilshommes*, elle est la terrible Maria Nikolaïevna d'*Eaux printanières* et, par-delà la fiction, l'image estompée de Varvara Petrovna : l'ogresse, le vampire qu'on peut fuir mais qui toujours vous hante.

Ses relations avec l'ensorceleuse gitane sont celles qui caractérisent le comportement de ses héros, obsédés par une féminité qu'ils craignent de posséder ou qu'ils honorent sous la contrainte, proies fatales de quelque Diane sans pitié. Si Tourgueniev lâche par instants la main des dames, c'est pour se livrer à quelque scène de violence : il quitte Pauline quand il la croit infidèle ou lui lance un encrier à la tête au moment où, mourant, il mesure son échec. Il s'incrustera pourtant chez les Viardot : il les accompagne dans tous leurs déplacements, leur confie l'éducation de sa fille Pélagie, fraternise avec le mari sans jamais vouloir

comprendre que ce ménage à trois lasse à la fois la femme et l'époux.

L'année 1843 est pour Tourgueniev l'un des moments décisifs de son existence, S'il s'y enflamme pour Pauline, il fait également la connaissance de Belinski dont l'influence sera déterminante dans son œuvre et dans sa vie. Varvara Petrovna, cependant, condamne sa liaison avec Pauline Viardot, désavoue ses essais littéraires quand paraît *Audréï Kolosov* et, en 1848, lui supprime tout subside et le force à vivre de sa plume. Ce sera sa première influence bienfaisante. Mais brusquement, en 1850, Tourgueniev est contraint de quitter Paris et ses nouveaux amis : George Sand, Mérimée, Musset, Chopin pour rendre à son chevet. En mourant, elle lui laisse la jouissance de ses biens et il peut enfin satisfaire à son idéal politique en affranchissant les serfs de ses propriétés. Cette même année, il écrit une comédie, *Un Mois à la Campagne*, créé en 1879 par Maria Savina, dernier enthousiasme amoureux de Tourgueniev,

« Gogol est mort, Gogol que la mort nous confère le droit d'appeler grand... » Ces lignes écrites par Tourgueniev dans *Les Nouvelles de Moscou*, le 13 mars 1852, pour saluer à sa mort le premier romancier russe, lui valent d'être consigné dix-huit mois à Spasskoïé. La publication des *Récits d'un Chasseur* a déjà indisposé

l'autorité ; on reproche à Ivan Serguéiévitch l'amitié qu'il porte à l'antitsariste Herzen et à Bakounine, anarchiste convaincu. La censure a formellement interdit de mentionner le nom de Gogol. Nicolas Ier, à l'instar d'autres despotes qui lui succéderont, tolère mal les éloges qui vont à d'autres Russes que lui-même.

Si cette retraite forcée est bénéfique à Tourgueniev dans l'élaboration de son œuvre, elle l'éloigne de Pauline Viardot qui n'a déjà que trop tendance à l'oublier. À son retour à Moscou, il projette d'épouser sa cousine Assia, puis y renonce tandis que la comtesse Lambert essaie de l'attirer dans les rets de la religion.

En 1855 paraît son premier grand roman, dont le héros central est en partie suggéré par Michel Bakounine qui pas plus que ce *Roudine* n'est capable de prouver aux dames le goût qu'il a pour elles. L'auteur de *Roudine* annonce déjà celui de *Pères et Fils* et celui de *Terres Vierges* publié vingt ans plus tard. « Je me suis efforcé, écrit-il à leur propos, du début à la fin et dans la mesure de mes forces et de mon intelligence d'être toujours objectif et de rendre fidèlement les changements de la classe cultivée qui ont été le principal sujet de mes observations. » Il est en effet un observateur détaché, attentif à donner une idée exacte de son pays. Dès qu'il tente d'être psychologue, de pénétrer dans le caractère de ses personnages,

l’impression qu’il transmet est sans aucun doute moins frappante que lorsqu’il se borne à relater leurs faits et gestes. Observateur impartial de la société russe, il le demeure jusqu’en ses satires les plus mordantes. On lui reproche son occidentalisme « outrancier », sa vision trop planétaire, son éloignement de la vie russe et pourtant, nul mieux que lui n’est capable d’en rendre l’incohérence. *Héroïsme d’Amour*, paru en 1859, dénonce clairement ses opinions. Il y fait une scrupuleuse étude de la vie sociale en Russie. L’héroïne Helena cherche vainement de quoi satisfaire sa soif d’idéal, renonce à trouver dans l’homme russe quelque chose qui vaille la peine d’être respecté et s’enfuit avec un insurgé bulgare. Cette comparaison qu’il ne cesse d’établir au long de ses œuvres entre l’Europe et la Russie, lui permet de voir l’une et l’autre dans la perspective de l’histoire. Il examine une à une les causes qui ont fait de l’Occident le « modèle », pour en tirer des conclusions qui incitent le lecteur à s’interroger sur l’avenir possible de la Russie. Face à la mystique slavophile qui prêche le retour aux sources, face à son regret de l’antique « *mir* », à son exaltation visionnaire, il oppose réalisme et bon sens qui lui permettent de juger les faiblesses de sa patrie à la lueur des apports de l’étranger.

L’année 1861 lui apporte la réalisation d’une idée pour laquelle il n’a cessé de combattre : l’abolition du

servage. Il semble que du même coup s’évanouit le fantôme de Varvara Petrovna et de son pouvoir despotique. Mais d’autres soucis l’attristent. Pauline Viardot a eu un fils dont il ne sait s’il doit s’attribuer la paternité et son dernier ouvrage, *Pères et Fils*, lui aliène l’opinion radicale alors toute-puissante. Il crée le personnage de Bazarov, incarnation de nihilisme, principe qui va déchaîner la passion de la jeune génération russe : « Nihiliste, fait-il dire à Arcadie Kirsanov, qui ne s’incline devant aucune autorité, n’accepte aucun principe sans examen... » Aux véhéments reproches qu’on lui fait d’avoir voulu caricaturer la jeune génération, il répond par une justification écrite à Baden-Baden, en 1868 : « Le portrait que j’ai fait de Bazarov n’est pas né de l’absurde désir d’insulter la jeune génération, il est le seul résultat de mes observations. Mes détracteurs me reprochent de « développer mes idées » ; ils refusent de croire que le plus grand bonheur à quoi puisse s’attendre un auteur est de reproduire correctement la vérité et la réalité de la vie, même si cette vérité ne coïncide pas avec ses sympathies personnelles. » « Je suis un incorrigible occidental et pourtant, j’ai eu grand plaisir à décrire en la personne de Panshin d’une *Nichée de Gentilshommes*, la grossièreté et la vulgarité des occidentaux. »

Déçu et frustré par l’accueil qu’ont réservé ses

compatriotes à *Pères et Fils*, il s'installe à Baden-Baden avec les Viardot et exprime son ressentiment dans *Assez* et prétend même renoncer à écrire. Promesse qu'il se garde bien de tenir, puisqu'il commence la rédaction de *Fumée* qui, cette fois, va lui attirer la rancune de l'opinion de droite. Potuguin y dénigre une fois de plus la Russie et lui refuse toute capacité d'invention. Quant à Litinov, autre héros de *Fumée*, les méditations que lui suggère la fumée du train ne sont guère plus optimistes : « ... toute chose lui sembla n'être que fumée, la vie russe, le destin humain, les hommes, mais particulièrement ce qui était russe. Tout était fumée et vapeur, pensa-t-il ; un éternel mouvement au sein duquel les formes succèdent aux formes, les apparences à d'autres apparences, sans lien ni but sensible pour s'évanouir bientôt, tandis qu'aucune trace ne demeure, que rien n'est jamais achevé. Des vents contraires ont soufflé qui ont dispersé la vie dans des directions opposées, partout une vaine agitation dont rien ne sort jamais. »

Après la guerre de 1870, Tourgueniev s'installe à Bougival où il se fait construire une maison à côté de celle des Viardot. Il connaît le Tout-Paris littéraire. Flaubert est de ses intimes depuis plusieurs années. Les Goncourt et Zola l'admirent. L'élément fantastique, les forces du Mal, déjà présents dans ses premiers écrits, s'insinuent et envahissent de plus en plus son œuvre.

L’atmosphère de cauchemar des *Poèmes en proses* (1878-1882) débute avec *Fantômes* (1873) et se poursuit dans *Un Rêve,* écrit treize ans plus tard. Les éléments surnaturels font leur première apparition dans *Le Chien.* Cette très curieuse histoire trouve son prolongement naturel dans *Toc... toc.., toc !* qui lui succède. Le fatalisme, l’indestructible force du Mal, d’abord estompés dans ses premiers écrits, se déchaînent. Tourgueniev vieillissant semble sacrifier aux terreurs de la Russie mystique. Le souvenir de Spasskoïé, de son père dont il traîne l’hérédité, de sa terrible mère, devient un spectre obsédant. Le sinistre baron du *Rêve,* le diabolique Mucius du *Chant de l’Amour triomphant* le désignent comme un maître du fantastique. Mirski lui conteste néanmoins cette qualité au nom d’« une structure trop réaliste » qui fait perdre pied au Merveilleux. Ses nouvelles, pourtant, pour être plus nuancées dans l’horreur que les contes fantastiques de Gogol dont elles sont inspirées n’en révèlent pas moins des effets assez terrifiants pour fasciner le lecteur. Le seul reproche qu’on pourrait faire à cette partie de l’œuvre de Tourgueniev est qu’elle n’est pas seulement horrible, mais désespérée. Les forces qui s’opposent aux démons sont si faibles qu’elles ne peuvent jamais vaincre. Dans les *Poèmes en prose,* ce désespoir atteint son paroxysme. Rien n’est plus expressif à cet égard que le dialogue entre Jungfrau et

Finsteraarhorn, nouveaux diables boiteux, qui, chevauchant les millénaires, considèrent l'espèce humaine, entraînée par sa vaine agitation dans le gouffre du mal et mourant, inconsciente comme de la vermine. En fait, Tourgueniev est plus attiré qu'effrayé par les vampires. On retrouve dans plusieurs de ses contes, dans *Clara Milich* entre autres, ces mots de renoncement et d'abandon masochiste : « Prends-moi, je t'appartiens. » Et c'est par ce côté, essentiellement, qu'on a pu dire des héros de Gogol qu'ils étaient sympathiques, simplement parce que plus combatifs que ceux de Tourgueniev.

En 1876, il publie son dernier grand roman, *Terres vierges*. Ses ennemis l'accusent d'avoir perdu le contact avec la réalité nationale. La révolutionnaire Marianna, selon eux, « n'a jamais existé en Russie ». Les mots de « créateur inconscient », de « poète » qui « pense par images », foisonnent sous la plume des critiques. Pourtant, Tourgueniev donne là sa vraie mesure : les libéraux qui « vont au peuple » y sont dénoncés comme conservateurs hypocrites, tandis que l'intellectuel, « l'homme en trop », est assassiné ou se suicide. Huit mois après la publication de *Terres vierges*, un groupe de révolutionnaires est arrêté, dont huit femmes si semblables en leur passion à sa Marianna... On l'accuse cette fois d'être affilié aux révolutionnaires.

Dégoûté, Ivan Serguéiévitch repart pour la France. Une dernière joie lui sera donnée lors de la création d'*Un Mois à la Campagne*. La critique russe l'acclame et il peut, après une brève intrigue amoureuse avec la comédienne Maria Savina, aller mourir dans les bras de Pauline Viardot, sinon en paix avec lui-même au moins conscient d'avoir accompli sa mission.

Deux semaines avant sa mort, Maupassant vient le voir ; le malade lui demande de lui apporter un revolver. Cependant, il n'a pas encore décidé de mourir. Il trouve encore la force de dicter à Pauline Viardot une dernière œuvre, *Une fin*, en un mélange de français, d'italien, d'allemand. Ce grand styliste avoue ne plus pouvoir maîtriser la langue russe. Son dernier geste littéraire sera de remercier Tolstoï, dont des querelles idéologiques l'avaient séparé, et de lui avouer en une phrase solennelle la reconnaissance qu'il lui doit d'avoir été son contemporain.

Le cancer de la moelle épinière dont il meurt ne lui laisse plus aucun répit. Quelques jours avant sa mort, il appelle dans son délire Pauline Viardot qui le veille et la nomme Lady Macbeth en lui reprochant de ne lui avoir pas permis de goûter aux joies d'une vie familiale.

Dans un dernier instant de conscience, il parvient pourtant à lui crier : « Venez plus près... venez plus près. Le moment est venu de prendre congé... comme

les tsars russes. Voici la Reine des reines. Que de bien elle a fait ! » Le 22 août 1883, il meurt dans les bras de cette reine tortionnaire.

GENEVIÈVE BULLI.

Table

Cet ouvrage est le 603e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.